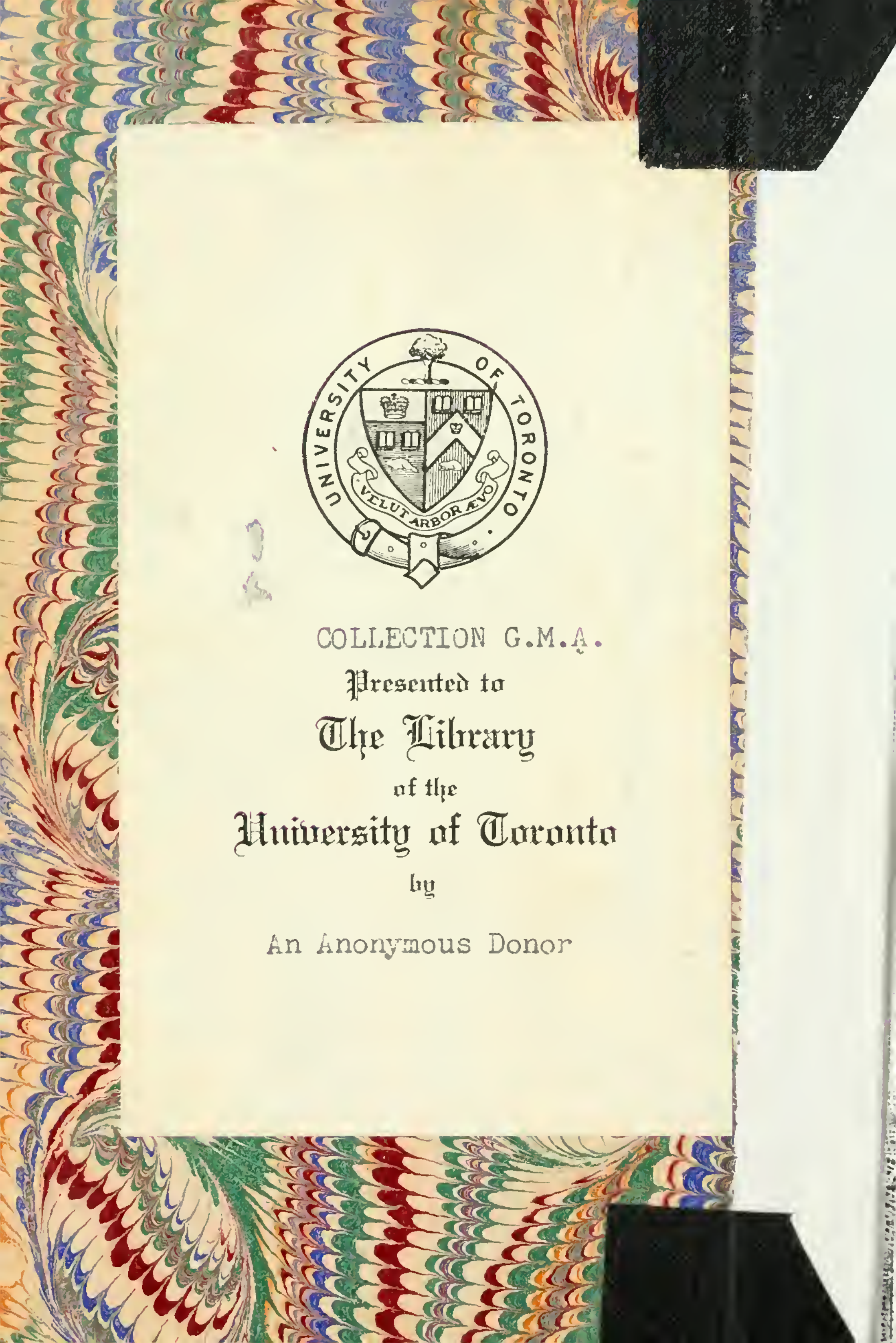

UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



ESCRIMEURS CONTEMPORAINS

DU MÊME AUTEUR

LES SALLES D'ARMES D'AUJOURD'HUI

Un fort volume in-8 Jésus
avec 85 illustrations par Alfred Le Petit
Prix : **15** francs
Dentu, éditeur, 78, boulevard St-Michel, Paris

HENRY DE GOUDOURVILLE

ESCRIMEURS CONTEMPORAINS

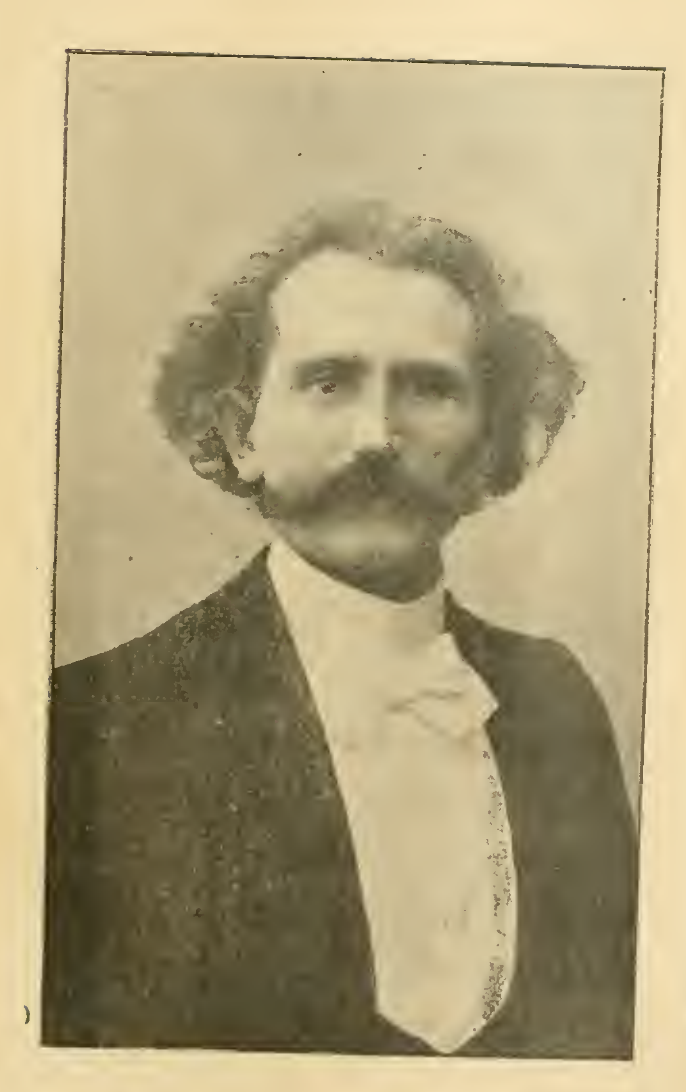
Avec Cinquante-sept Illustrations



CHAMUEL, ÉDITEUR
5, RUE DE SAVOIE, 5, PARIS

1899

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE 110 VOLUMES DE LUXE SUR PAPIER JAPON ET NUMÉROTÉS A LA PRESSE AU PRIX DE 10 FRANCS L'EXEMPLAIRE.



Henry de GOUDOURVILLE

AU LECTEUR

Les habitués des salles d'armes ne s'expliqueraient pas la publication d'un ouvrage les intéressant, si, en quelques lignes, aussi courtes soient-elles, je ne donnais une idée générale du plan que je me suis tracé.

Donc, avant toute chose, qu'il me soit permis de dire, cela à la joie des escrimeurs qui me connaissent — et ils sont nombreux — et des quelques rares qui m'ignorent que l'ensemble de cette publication comprendra quatre volumes.

Quatre volumes suffiront, je crois, pour compléter cette galerie de maîtres et d'amateurs d'armes qui se sont taillé un nom sur la scène publique aussi bien en France qu'à l'étranger. Ce volume est dès lors, en résumé, le premier de cette série de « QUATRE » que je m'efforcerai de mettre en circulation dans le courant de l'année. Mes amis, du reste, qui courtisent le fleuret et qui sont gens de goût et ont senti l'importance d'une pareille publication, n'ont pas hésité à m'avouer leurs secrets penchants pour une

cause aussi caractéristique venant juste à la fin du siècle — échéance monstre — que le livre est chargé de présenter à nos petits neveux ; et qui, en l'espèce, ne peut éveiller dans la race que de nobles et fières passions.

En les pages qui constituent ce « premier » on sera peut-être surpris de rencontrer à côté de la célébrité parisienne la lame qui ne se lustra que de son propre effort en la reculée ville provinciale. Qu'on me le permette ou non, j'ai pensé que le maître ou l'amateur de la plus ignorée de nos provinces — à la condition que le labeur fût bon et beau le faire — avait le même droit à prendre place dans cette galerie que le plus obstiné des Parisiens. D'abord, qui donc voudrait enlever à la province ses élans généreux et sa mâle robusticité, qui donc oserait soutenir que la vie, l'existence et la supériorité artistiques de Paris ne découlent pas directement des contingences provinciales, qui, chaque jour, à chaque heure, à chaque train, débarquent à Paris par toutes les issues ?... Aussi n'ai-je fait aucune espèce de plan classificatif avant la lettre ; et, dans ce livre, qui s'agrémente de noms fort sympathiques depuis l'A jusqu'au Z je me suis borné à encarter, sans triage, le document et les hommes au fur et à mesure que je les ai recueillis : — comme je ferai du reste pour les trois autres livres qui suivront et dont

actuellement je suis déjà muni de la presque totalité des pièces, pouvant intéresser, avec la génération actuelle, celles qui suivront.

Lorsqu'il y a trois ans je fis paraître : « LES SALLES D'ARMES D'AUJOURD'HUI » l'Escrime semblait se mourir et bien malades étaient les maîtres d'armes des concurrences que leur faisaient d'autres sports dont la banalité fut pourtant si souvent démontrée; mais je sentais qu'il y avait assez d'esprits raffinés en France, et qu'il suffirait d'un effort de plume continu pour ramener à la salle d'armes toute la gentilhommerie, qui, quoi qu'on le prétende, même sous le régime d'une démocratie matérialiste, n'abdique aucun de ses instincts. Or, parler du maître, le planter comme un étendard au milieu de la bataille, c'était montrer qu'il existait; le faire grand, superbe, âpre à la lutte et sa mission utile dans notre société, c'était le désigner au public; et, par cela, c'était une enseigne, œuvre négligée, jusque là, de lui-même, que je mettais au fronton de sa salle d'armes.

Persistant dans la voie que je m'étais tracée, je créais le journal l'*Epée*. On sait quelle fut sa tenue littéraire et combative et l'influence qu'elle exerça.

La presse quotidienne, la grande presse, qui, jusque là, s'en était tenue à signaler de quelques lignes perdues en quatrième page de superbes et magnifiques prises d'armes, ne dédaigne pas depuis

de consacrer aux moindres assauts d'aujourd'hui, comme elle le fera du reste pour ceux de demain, de substantielles colonnes auxquelles le lecteur s'intéresse et ne cessera de s'intéresser. Pourquoi ? parce que n'est pas seulement épris du jeu des armes celui qui s'y livre, mais aussi celui qui, pour diverses causes, en est tenu à l'écart. C'est dire que l'escrime est dans notre sang. Sang de peuple ou sang de roi, mais sang de preux, en France, nous aimons tous au même degré les conséquences et les fastes de la lame, parce que moins ergoteurs que combatifs, constitués pour les luttes à visage découvert, nous préférons trancher que dénouer, sachant par avance que les paix les mieux scellées ne durent qu'autant que l'épée en est plus lourde et la pointe mieux affilée.

Eh ! qu'on n'essaye pas surtout de changer notre tempérament, qu'on n'essaye point de l'imitation de nos voisins d'outre-mer, d'outre-monts, d'outre-lacs, ou d'outre..., nous ne sommes point copistes et l'histoire démontre assez qu'il en est de notre race comme de certaines matières précieuses qui, fondues, incorporées ou mélangées, perdent leur originalité et jusqu'à leur nom, cependant que leur fusion enrichit celles qui, jusque là, sans définition précise ou incomplète, prennent une signification grâce à l'absorption du corps nouveau.

Don Quichotte à toutes heures — et c'est la seule

gloire qu'il revendique — le Français de France semble tenir de Dieu la mission de veiller sur les destinées du monde; il a su si bien se pénétrer de cette pensée que, dix siècles durant, toutes les batailles qu'il a livrées l'ont été pour des idées.

Batailles dans l'ordre artistique, littéraire, scientifique, économique, juridique, politique, philosophique, humanitaire, tout a été fait de par l'Idée : l'Idée l'a poussé à fraterniser, à communier avec le reste de la terre ou à combattre. Généreux, il lui fallait déverser son trop plein d'amour et de charité sur les peuples qui souffraient: il a rompu leurs chaînes et la liberté, sitôt conquise au prix de ruisseaux de sang, il l'a portée, transfusée de vive force, en enfant prodigue, exultant, à ceux qui en patissaient.

Libre le premier, affranchi du servage, il lui fallut briser les entraves de quiconque en était accablé; mais qu'eussent bien pu faire ses philosophes si, pour propager leurs théories humanitaires et en semer le germe aux quatre coins du monde à la fois, ils n'avaient été secondés par des bataillons de preux qui, l'épée haute, l'imposèrent comme une contribution de guerre à la pluralité des peuples?

La liberté imposée par voie de conférences diplomatiques eût usé ses béquilles en chemin et fût

morte de la longueur des étapes: conduite par nos armées et précédée de la *Marseillaise* qui l'annonçait aux capitales, elle a moins fait de mal en un quart de siècle de batailles que deux heures d'intrigue diplomatique; donc, si elle se propagea rapidement, c'est grâce à l'effort des armes. Eclairés, désignés par Dieu pour l'accomplissement de cette mission sainte, nous fûmes guidé par notre instinct de race, qui, moins ergoteur que combatif, nous fit trancher pour ne pas avoir à dénouer.

Il a été si souvent constaté que la raison du plus fort est toujours la meilleure, que je n'hésite pas à renverser les termes de cette proposition et à poser celle-ci : Pourquoi la raison, la saine et vraie raison succomberait-elle éternellement, victime de la force, quand il est si facile d'assurer son triomphe par cette même force, qui, si souvent, prima le droit?

— Ah! direz-vous, le triomphe du glaive!...

— Tout simplement, et j'ajouterai : car lui seul appuie efficacement le droit et lui donne force de loi.

— Possible, si la nation était menacée; mais, entre particuliers d'un même pays...

— Précisément et parce que recourir à la longueur d'une épée pour proclamer un droit, est un acte qui découle de la noblesse même de notre race.

*
* *

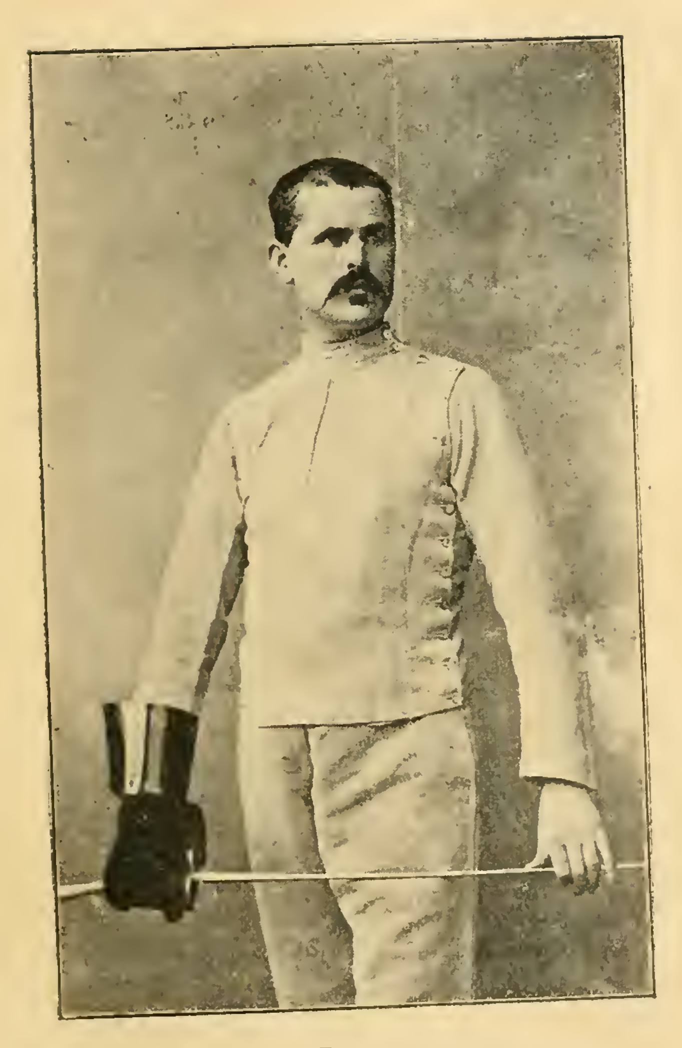
Quoi qu'en disent les légistes, et à l'encontre de ceux surtout, qui, timorés assez pour supposer que la société s'écroulerait le jour où éclateraient plus nombreux de ces actes de virile énergie, nous inclinons à croire que les individus d'un même pays ne sont à l'abri de l'outrage qu'autant qu'ils en peuvent tirer une prompte et rigoureuse réparation.

Épée ! glorieuse épée ! adjuvant du courage — qui, entre les mains de nos pères avez inscrit au livre des postérités les plus reculées l'existence des Gaules par qui l'Idée plane sur le reste de la terre, faites que nos mains soient habiles à vous manier, fermes nos cœurs, fortes nos résolutions, toutes les fois que le Devoir l'exige : parce que, moins ergoteurs que combatifs, constitués pour les luttes à visage découvert, nous préférons trancher que dénouer, sachant d'ailleurs qu'il n'est de pacifications durables que celles que garde l'épée la mieux affilée.

Henry de GOUDOURVILLE.

Paris, 17, rue d'Hauteville.

Mars 1899.



M. GAILLARD

M. GAILLARD

Président de l'Académie d'Escrime de Paris

Il s'est constitué, en 1897, une Association de professeurs d'escrime, sous la dénomination « d'Académie d'Escrime de Paris. »

Cette Association a pour but :

1° De défendre les intérêts généraux de la corporation des maîtres d'armes ;

2° D'entretenir des relations suivies et un esprit de solidarité entre ses membres ;

3° D'instituer une Ecole normale civile d'Escrime. — Le siège provisoire de cette association est à Paris, dans une salle de la Mairie du IVe arrondissement.

L'Association comprend des Membres sociétaires, des Membres associés, des Membres correspondants et des Membres honoraires.

Peuvent être admis comme Membres sociétaires tous les Maîtres d'armes civils Français

établis à Paris depuis deux ans au moins et âgés de vingt et un ans révolus, ainsi que les professeurs titulaires des Lycées, Collèges, Écoles, Institutions, Cercles et Sociétés, et qui ne sont employés par aucun maître. Ils doivent adresser une demande écrite au Président et être présentés par deux Membres sociétaires.

Peuvent être admis comme Membres associés les professeurs qui sont employés par un membre sociétaire depuis deux ans au moins. Ils doivent adresser une demande écrite au Président et être présentés par deux Membres sociétaires, dont le professeur qui les emploie.

Peuvent être admis comme Membres correspondants les maîtres d'armes établis en province et à l'étranger. Ils doivent également adresser une demande écrite au Président et être présentés par deux Membres sociétaires.

Sont admis comme Membres honoraires les amateurs et les maîtres n'exerçant plus, présentés par deux sociétaires.

La cotisation des Membres sociétaires est fixée

à 20 francs par an; les Membres associés ne paient aucune cotisation.

La cotisation des Membres correspondants est fixée à 12 francs par an.

La cotisation des Membres honoraires amateurs est fixée à 20 francs par an. Toutefois, ils pourront se libérer de toute cotisation en versant une somme de cent francs. Les maîtres honoraires ne paient aucune cotisation.

L'Association est administrée par un Comité composé du Bureau comprenant : le Président, deux Vice-Présidents, un Secrétaire général, un Secrétaire adjoint, un Trésorier et de six Membres. Ce Comité est nommé par l'Assemblée générale des sociétaires.

Le renouvellement du Comité a lieu tous les ans par moitié en Assemblée générale de la façon suivante : Les Présidents et Vice-Présidents *ne peuvent être maintenus dans les mêmes fonctions deux années de suite;* et c'est là, certes, ce qui donnera de la vie à cette Académie.

L'Académie d'Escrime de Paris a décidé, conformément à ses statuts, d'instituer une Ecole

Normale Civile d'Escrime, qui aurait pour but de former des prévôts et des maîtres. Le corps enseignant sera pris parmi les sociétaires de l'Académie.

Les maîtres qui, dès à présent, constituent l'Académie proprement dite sont :

Président

M. Gaillard.

Vice-Présidents

MM. Hissard,
Mérignac père.

Secrétaires

MM. Georges Robert,
Lucien Large.

Trésorier

M. Bettenfeld.

Membres du Comité

MM. Carrichon,
Gabriel,
P. Large.

MM. Reynaud,
A. Rouleau,
G. Rouleau.

Membres

MM. Bardoux,
Cain,
Cany,
Graviche.

MM. Rouvière,
A. Ruzé,
Thomas,
Tixier.

MM. Camille Lefèvre,
Marsac,
Midelair,
Lucien Mérignac,
Rochat.

MM. Mondoloni,
Mégie,
Emile Mérignac.
etc., etc.

Le Président de l'Académie d'Escrime de Paris, dont le portrait est donné en tête de ces quelques pages, professe au Cercle Artistique et Littéraire depuis vingt-deux ans. Très estimé de la maîtrise parisienne, il doit cette nomination à sa loyauté et à ses connaissances en escrime. Ancien élève de l'École de Joinville, c'est un classique en même temps qu'un fort toucheur. Homme de bon sens, ses confrères, qui, comme lui, s'appliquent au progrès des armes, ne l'auront pas élevé vainement à la présidence de leur Société ; si dans un temps plus ou moins éloigné, cette Association parvient à créer les cours d'escrime qu'elle s'est proposé, elle ne pourra certes manquer d'intéresser beaucoup de monde à sa cause ; c'est ce que je lui souhaite.



Alessandri

ALESSANDRI (Duc Antoine)

M. Alessandri, qui fut longtemps maître à la Garde Républicaine et qui a laissé une si solide réputation parmi ses contemporains, est né en 1842, à Piana, Corse.

Entré au service en 1864, au 7e régiment de hussards, il ne tardait pas à passer au 3e chasseurs d'Afrique : et, entré à la salle d'armes, il y obtenait ses brevets de pointe et de contre-pointe.

En 1870, il fit la campagne avec le 1er escadron de son régiment, fut conséquemment de la fameuse charge ! Blessé à la troisième et fait prisonnier, il fut conduit à Donchery. Filant d'entre les mains de l'ennemi, il se jette sur Reims ; et, de là, venu sur Versailles, on le dirige à nouveau vers l'Algérie, où se reforment d'autres escadrons (4e et 5e). Embarqué presque aussitôt et versé dans l'armée de la Loire, il combat à Coulmiers, Le Mans, Laval...

A la paix il entre à la Garde Républicaine et, versé à la salle d'armes, il passe successivement brigadier (1878), maréchal des logis (1880), adjudant au concours de l'Ecole de Joinville, en 1881.

A la Garde il s'est conduit en travailleur obstiné, en loyal soldat. Le passage de M. Alessandri dans une des premières salles régimentaires n'a pas eu seulement pour but de mettre en évidence sa réelle supériorité affirmée en cent assauts, non ; car, à côté de sa production personnelle, il a pu faire breveter par l'Ecole de Joinville, vingt-six maîtres d'armes, qui, façonnés à sa lame, ont laissé dans les régiments où ils ont été versés les traces d'une incontestable maîtrise. Et, parmi ceux-là, je citerai MM. Bondierlange, aujourd'hui en retraite ; Baraque, brigadier à la Garde ; Battini ; Mougin, maître à la Garde ; Chambat ; Jéromini, maître au 28e de ligne ; Lougeron ; Abadie ; Senez ; Courtarot, maître au 1er chasseurs ; Rouché, maître au 14e hussards, etc... Quant au nombre des prévôts, ils sont légion.

Actuellement M. Alessandri vit dans la retraite et passe ses loisirs dans une coquette petite salle d'armes, où viennent lui faire visite des gens du monde et des politiciens haut cotés, quand l'importance de la discussion les oblige de soutenir par les armes les termes d'un amendement.



ANGLE-BEAUMANOIR (Comte F. DE L')

ANGLE-BEAUMANOIR (Comte F. de L')

Si la noblesse disparaissait du reste du monde, on la retrouverait dans tout l'éclat de ses anciennes et saines traditions chez le comte Fernand de l'Angle-Beaumanoir, en qui elle se résume, se synthétise. Dans le bouleversement des mœurs et des idées que nous traversons, je défie qu'on puisse découvrir un homme qui soit resté aussi exactement que ce gentilhomme, ce vers quoi le destinaient ses origines.

Et les années bâtardes auront passé courbant et fléchissant les caractères ainsi que les tempêtes le font des plus fragiles roseaux; et cette fin de siècle — témoin de tant de hontes et de tant de faiblesses — aura vu courir les dots colossalement insolentes par les fils de ceux qui jadis, engageant leurs fiefs, délaissant de chastes épouses, les joies du castel et mettant bravement toutes lances dehors, se levèrent et chevauchèrent au cri de : « Dieu le veut! » oui, au cri de :

« Dieu le veut ! » Ah ! non point pour la cause du Veau d'or — objet de la défaite nobiliaire de ces temps — ni pour de vains honneurs dont leur orgueil se passait, non point pour de plus beaux châteaux ou des immensités fertiles. Non. Pour moins, pour beaucoup moins : pour les ruines de érusalem !

Et si la part de ces guerroyeurs fut maigre, chétive la pitance, dure et périlleuse la longueur de la route ; si la gloire — à laquelle les croisés tenaient moins qu'à l'honneur — fut chèrement acquise, heureux d'avoir combattu pour leur Dieu, l'heure du trépas venue, ces êtres pouvaient, en l'état où vivaient les âmes, élever leur pensée vers Celui dont la puissance s'étend à toutes choses, s'endormir dans la paix éternelle sans les craintes et les remords qui guettent leurs descendances irrespectueuses, entre les mains desquelles les blasons conquis au prix du sang se matérialisent.

Pour la gloire ancestrale et pour lui-même ; pour ses nombreux amis, fiers de sa dignité et du

nom qu'il porte; pour la grande famille des escrimeurs qui voient en le comte de l'Angle se perpétuer la race des paladins, noble il naquit, noble il fut, noble il reste.

L'origine de la noblesse des comtes de l'Angle ? il suffit de voir les actes de celui-ci ; mais je vais plus loin et je vous dirai que, si, au cours des longues et nombreuses stations que son goût de l'escrime le porte à faire à la salle d'armes, vous étiez appelé à causer avec le représentant de ce nom, vous seriez tenté de supprimer par la pensée l'espace de temps qui nous sépare de la troisième croisade (1189) — et, d'une soustraction mentale, vous obtiendriez un nom vieux de sept siècles.

C'est qu'il en est de certains caractères et de quelques noms comme de ces grandes et belles œuvres que l'effort du temps met mieux en lumière et fait ressortir davantage par ce qu'elles portent de bien en elles, tandis qu'il mine ou efface les autres, marquées qu'elles furent, dès l'origine, du sceau de la destruction, comme indignes de la postérité.

Ce gentilhomme, anachronisme vivant dont s'honorent les salles d'armes — qui est à la fois un Code d'honneur et l'une des premières lames connues, est d'origine bretonne et naquit à Bagnères-de-Bigorre.

C'est là que, dès l'âge de douze ans, — à peu près comme Du Guesclin, — il fut initié aux armes, par un vétéran du premier Empire. Plus tard, venu à Paris, il entra chez Pons neveu, alors que ce maître tenait salle, Cité du Retiro, et ne tardait pas à faire de rapides progrès.

A la déclaration de la guerre, le comte de l'Angle prit du service et, nommé capitaine, il servit à l'Etat-Major de la Garde nationale de la Seine pendant que son père y servait aussi comme lieutenant-colonel d'Etat-Major. A ce titre, le père du comte et le comte lui-même prirent part aux combats livrés sous Paris. Dès que la Commune fut vaincue et que Paris eut repris sa vie coutumière, le comte de l'Angle-Beaumanoir entrait à la salle Mimiague et livrait par la suite cette série d'assauts qui le mirent en présence

des premiers amateurs et maîtres de son temps. En quelques années il put tirer contre MM. Alfonso de Aldama, Georges Robert, Emile et Louis Mérignac, Vigeant, Prevost, Paul Ruzé, Berretrot, etc., où il se classa l'un des premiers entre ces forts, pendant que son oncle, le marquis de l'Angle, restait le plus brillant et le plus redoutable adversaire du baron de Bazancourt.

J'ai dit plus haut que le comte de l'Angle-Beaumanoir est né à Bagnères-de-Bigorre et qu'il est issu d'une famille bretonne. Cette naissance et cette origine me rappellent Roncevaux et Ploërmel, les deux plus importants faits d'armes de la chevalerie, advenus, le premier, dans la région pyrénéenne, en 778; le second, en Bretagne, où Beaumanoir fut le héros du *Combat des Trente*, en 1350. Je ne suis point surpris que ces grands exemples de bravoure chevaleresque aient influé sur les destinées de cette existence vouée au culte des armes qui sont de tradition dans la famille des l'Angle-Beaumanoir.

Le comte Fernand de l'Angle, qui est membre

et protecteur d'une foule de salles d'armes de Paris où ses conseils et son autorité font article de loi, est à la fois :

Président de la *Salle d'armes Mimiague-Rouleau.*

Vice-Président d'honneur de *La Jeune Epée.*

Vice-Président de la *Société d'Encouragement de l'Escrime.*

Vice-Président de la *Société d'Escrime à l'Epée.*

Vice-Président de la *Société Le Pistolet.*

Les comtes de l'Angle portent d'azur, au sautoir d'or cantonné de quatre billettes du même.



BEAU (GUSTAVE)

BEAU (GUSTAVE)

M. Beau est certainement l'escrimeur par excellence. Bonne main, souple, agile, faisant vite, beaucoup de maîtres, et non des moins réputés, peuvent lui envier l'harmonie dans les mouvements. Exécutant de premier ordre, il a appris les secrets de bien faire au 54e de ligne, dès 1886, au savant plastron de l'adjudant 1er maître Werner. Venu à Paris depuis sept à huit ans, il a saisi toutes les occasions de faire montre de son magnifique talent à travers les multiples salles que compte Paris. Est inscrit chez maître Cotis et s'est perfectionné au jeu de l'épée au contact de ce bon maître, qui est aussi un laborieux. Actuellement, M. Beau fait du sabre avec le professeur Chauderlot. En 1895, pendant un long séjour qu'il fit en Angleterre, il ne manqua pas de croiser le fer avec les maîtres Danguy, Bertrand fils, Mac Pherson fils, Vital-Lebailly. De retour à Paris, nous l'avons rencontré successivement chez les maîtres Louis Mé-

rignac, Lambert-Jeanvois, Cany, Thomas, Kuentz, etc...

Estimant que le progrès émane de la diversité des jeux, on est certain, pour aussi peu qu'on coure les salles parisiennes, de ne point passer longtemps sans le rencontrer escrimant dans l'une quelconque de celles que nous comptons. Cet aimable escrimeur trouve paraît-il des jambes et des forces nouvelles dans l'absorption d'un apéritif dont après de longues recherches sur la mythologie grecque, il a reconstitué la formule. Très particulièrement opposé jusqu'ici à tout ce qui n'est pas « ma verte » quand sonnent les cinq heures et que les Quat-Z-Arts s'emplissent de camarades chevelus, j'ai goûté, ô, bien malgré moi, à ce satané APÉRITIF-ESCRIME et j'en conclus que la lutte d'Antée, dans sa querelle avec Hercule, ne dura si longtemps que parce que le monstre, à chaque fois qu'il touchait la terre, s'ingurgitait à la hâte quelques gouttes de ce fameux réconfortant dont M. Beau a retrouvé le secret, pour l'amour-propre des escrimeurs qui veulent bretter longtemps sans être battus.



H. G. Berger

BERGER (Georges-Hermann)

Fils de l'éminent Commissaire général de l'Exposition Universelle de 1889, actuellement député du IXe arrondissement de Paris, M. Georges-Herman Berger eut, dès sa plus tendre enfance, le goût des armes ; et ses joujoux furent, au sortir de sa nourrice, des agrès de gymnastique, des fleurets, des sabres et un cheval mécanique. M. Georges Berger père, grand amateur d'armes et qui sait de longue expérience quelle influence ont les exercices physiques sur les peuples et prêchant d'exemple, loin d'atténuer les tendances sportives du « bambin » s'appliqua au contraire à les développer. Devinant un réel tempérament d'athlète sous une écorce aristocratique, il fit conduire le jeune Georges au Gymnase Paz dès qu'il eut atteint sa dixième année. Depuis cette époque, l'entraînement ne lui a pas fait défaut, car il n'a cessé ni d'être inscrit à une salle d'armes quelconque, ni de se

livrer activement à l'athlétisme. En effet, il s'adonne successivement au dur effort des « poids » avec infiniment d'adresse et à l'épée de combat, son arme de prédilection, avec une vigueur et une endurance surprenantes. Ceci tient à l'âge de ses débuts, qui, comme je l'ai dit, datent de sa dixième année et aux encouragements du chef de famille dont la surveillance fut de toute heure, de chaque instant.

Élevé à l'École Alsacienne de la rue d'Assas, c'est en partie au professeur Lejard qu'il faut attribuer les premiers progrès que fit le jeune escrimeur dans l'art des armes, — progrès d'enfant, qui, devenu homme, se sont ces quelques dernières années changés en magnifiques triomphes.

Les études terminées, M. Georges Berger s'inscrivait à la Salle Camille Lefèvre et y restait jusqu'au jour où l'heure du régiment l'appela au 51[e] de ligne à Beauvais. Pendant cette année de service militaire, M. Georges Berger sut passer ses moments de loisir à la salle d'armes; et, dès

son retour à Paris, attiré chez maître Spinnewyn par la réputation que lui acquit sa victoire au Tournoi international, il n'a cessé de cultiver, en passionné, les secrets du jeu de l'épée ; aussi, les succès ne se firent-ils pas attendre. En effet, dès 1896, il soutenait fort bien déjà la lutte publique : les quelques citations ci-contre, que je cueille dans les journaux sportifs nous fixerons, du reste, mieux que des appréciations, sur les succès de ce jeune tireur :

1896. — TOURNOI INTERNATIONAL (*Jardin de Paris*) :
Hermann-Georges Berger : 3e dans sa poule.

1896. — SALLE SPINNEWYN.

1er *ex-æquo*

Hermann-Georges Berger et Benjamin Constant.

1897. — SOCIÉTÉ DE L'ESCRIME A L'ÉPÉE DE PARIS :
2e Hermann-Georges Berger.

1898. — CHALLENGE D'ÉPÉE (*Prix Jean de Goldstein*).
Equipe de : A. V. F. gagnante :
H.-G. Berger, Gaucheron, W. Sulzbacher.

1898. — SALLE SPINNEWYN (*Poule d'honneur*).
1er Hermann-Georges Berger.

1898. — Société LA RIPOSTE, *Poule à Montreuil-sous-Bois* :
1er Hermann-Georges Berger.

1898. — Société de l'Escrime a l'Epée de Paris : 1er Hermann-Georges Berger. Prix : *Une médaille d'argent.*

En outre de ces poules, M. Berger a gagné plusieurs paires d'épées et a tiré en assaut public contre M. A. Guyon, président de la Société « Le Sabre ».

Ses assauts sont très appréciés de M. le colonel Derué qui veut bien l'honorer de ses conseils ; et, aussi, je dois le dire, de ses toujours excellentes et courtoises « bottes » — cela, tous les lundis soirs.

Très haut coté parmi les difficiles de l'épée, il est à la fois :

Membre de la *Société d'Encouragement de l'Escrime.*

Membre de la *Société de l'Escrime à l'Epée de Paris.*

Membre de la *Société « Le Sabre ».*

D'aucuns critiquant le jeu, la façon de combattre de ce jeune et aimable sportsman, en ont inféré que s'il cessait un moment cette tactique incorrectement coutumière qui lui valut des

succès, on ne pourrait guère le classer que dans la bonne moyenne en tant que « touche ». Je répondrai à ces critiques qu'il eut été facile de réduire à la vitesse d'un cheval de fiacre quelconque celle de *Gladiateur* en lui supprimant une patte... Somme toute, voici son jeu, je vous livre ses moyens, essayez de le surprendre.

Dès la mise en garde, dès les premières phases de l'action, dès l'étude réciproque des moyens, on prendrait M. Georges Berger pour un novice de l'épée, cela, en raison de la prudence, outrée, dirais-je, qui le fait rompre précipitamment la mesure en des bonds qu'on supposerait être provoqués par l'inexpérience de cette arme et la crainte d'un engagement ; ce n'est là qu'une façon de combattre, une tactique habile que lui permettent la notion exacte de la distance et de la vitesse adverse, l'activité de ses jambes et les brutales fulgurances de sa parade. Cependant, à la reprise du champ qu'il reconquiert aussitôt par quelques bonds où l'instabilité de sa pointe ne vous laisse dans les nombreux « jours » qu'elle

ouvre, aucune chance d'attaque, vous vous apercevez qu'il y a de l'étude et du savoir dans son jeu, et qu'il ne manque à ce tireur, pour être complet, que la correction des mouvements.

Ses jambes infatiguables, qui, du cheval mécanique d'enfant enfourchèrent le cheval réel et la bicyclette, valent à M. Georges Berger des attaques d'une surprenante mobilité, à la vigueur desquelles vient coopérer un poignet qui se prévaut des exercices de force. L'action engagée, il déplace la lame adverse qui vise à l'arrêt par une série de battements, des froissements qui démontent, affolent la main la plus experte. Marche par bonds sur la retraite, en accentue la vitesse ; et, en des changements de garde consécutifs, rapides, virulents, tend à s'emparer de la pointe qui le menace ; alors, pour aussi peu qu'une résistance s'affirme, il s'en empare d'une pesée effroyablement lourde, pesée d'étau, qui laisse votre ligne de défense à découvert et touche par main de tierce.



Boisdon

BOISDON (Maurice)

Le plus intelligent des photographes doublé d'un homme d'armes. Bien connu dans les salles parisiennes, il fait à la fois de la boxe, de la canne, du fleuret, de l'épée et du sabre. La boxe et la canne, il les tient de maître Leclerc, avec qui il travailla quatre ans, résolument, activement. L'escrime à l'épée et le sabre, c'est avec M. Gabriel qu'il fut initié et qu'il n'a cessé de voir après aussi bien qu'avant les succès obtenus au cours des nombreux assauts livrés sur les scènes publiques parisiennes et de la grande banlieue. — Fontainebleau, Saint-Germain, Sceaux, Vincennes, Joinville-le-Pont, où sa courtoisie, la sympathie dont il jouit et sa réelle force en armes, le firent demander par les organisateurs des fêtes du fer.

Solidement campé, en constant état d'entraînement, sa bonne humeur lui interdit de brûler la politesse à la salle qui l'invite sans avoir accepté sept, huit et quelquefois dix assauts.

Actif, remuant, son jeu, fait d'humour et de tempérament, peut, sans risque de courir un échec, s'accommoder de la première lame venue. Fort en technique, assoupli, combatif, il a gagné une infinité de poules à l'épée, non point parce qu'il ne se sert et ne sait manier que cette arme, mais bien, au contraire, parce qu'il fait du fleuret et en cultive les finesses en passionné après chaque rencontre en plein air, afin de remettre la main, la tenir endiguée en des zones pratiquement définies.

M. Boisdon, dont les sympathies sont si nombreuses dans le camp des sportsmen, est né à La Rochelle, le 22 mars 1855. Là-bas, tout jeune, la natation, le canotage et le cheval, avaient absorbé ses loisirs — ici, à Paris, il a remisé ces premiers jeux, assez impraticables par le fait, et s'est résolument mis aux sports plus en faveur; et, somme toute, plus à portée de sa main. Par les progrès rapides et les succès qui suivirent on peut voir qu'il est de cette race d'hommes auxquels il suffit de vouloir pour pouvoir.



P. Bourgeois

BOURGEOIS (Philippe)

La salle d'armes que tient M. Philippe Bourgeois, 1 Langham Chambers-Porthand Place. W. depuis vers 1886, paraît être le rendez-vous obligé de tous les professeurs et amateurs d'armes à qui le besoin ou l'envie fait passer le détroit. Donc, en outre des nombreux londonniens inscrits à cette salle, on est certain de rencontrer, aux heures de leçons, quelques lames parisiennes ; et, soit qu'elles aient débarqué par le train du matin ou que les occupations les tiennent ancrées dans le périmètre de cette vaste capitale, vous pouvez être assuré de les manquer partout ailleurs entre 5 et 7 heures excepté dans cette salle, que maître Bourgeois s'est appliqué à rendre coquette et agréable au possible. Dans cette salle, qu'on pourrait justement appeler « internationale d'escrime » où Pini y déploya sa fougue, des Belges et d'autres Italiens aussi, notait cependant de fort belles armes françaises. M. Bourgeois, en effet, est un fort bon presto

seur, qui se souvient d'être passé par l'École de Joinville et quelque temps chez les Ruzé. L'enseignement que donne ce professeur est simple et clair. Dans l'assaut, il a conservé la belle tenue des anciens maîtres. Trompant habilement le fer, uni dans l'action, il produit d'excellentes passes auxquelles sa finesse de main et sa légèreté donnent une réelle sensation artistique.

De nombreux et brillants élèves, desquels je détache les noms qui suivent, montrent que sa méthode est fort goûtée, et consciencieux son enseignement : et, tout d'abord, honneur aux dames, qui, en Angleterre, font aussi beaucoup d'escrime, le seul exercice du reste qui convienne à la culture physique féminine.

Mmse	Mmes
Sichel.	Macmillan.
Waller.	Woodward.
Schiff.	Spring Rice.
Bear.	Radmar.
Calhoun.	
MM.	MM.
H. Hartjen.	Général Sir Georges Higginson.
R. D. Powell.	Capitaine Holmes.
F. R. Mills.	

MM.
E. Souberbielle.
Fredericks Hicks
Sir Charles Dilke.
Colonel Yermoloff.
A. Paroissien.
E. Thomas.
R. Katz.
J. Norbury.
J. L. Kinderman.
V. Hamilton.
E. Johnson.
H. Velge.
R. Miller.
A. White.
Major P. Bulman.
Capitaine Carpendale.
Colonel T. Tully.
Dr F. Taylor.
Dr D. Ghepmell.
Dr H. Savage.
Dr C. R. Beevor.
Dr H. Smith.
Dr J. I. Palmer.
Dr F. Brown.
Dr J. G. Harvey.
Dr Frank.
H. Moss.
W. Withall.

MM.
Capitaine E. Johnson.
Capitaine C. D. Jenner.
D. Crackantohrpe.
R. W. Harris.
H. A. Tinker.
H. Turner
G. J. H. Eady.
A. J. Ross.
H. Fowler.
A. Gilbert.
E. Seyd.
J. B. Angle.
John Greig
C. Robinson.
F. J. Robinson
E. Penton.
H. Bergmann.
E. Fuchs
E. Wildy.
W. N. Norbury.
A. H. Smith.
F. R. Ratcliff.
P. Ettlinger.
P. Faupin.
Chemin
J. Brampton.
H. Thornhill.
H. E. Crocker.
R. M. Grenwood

MM.	MM.
F. Clay.	W. Winans.
E. Devas.	Sattuffard.
W. E. Granville.	A. J. Ralli.
Lord Battersea.	A. Williams.
T. G. C. Hull.	

Comme on le voit par les noms qui précèdent, M. Bourgeois s'est fait, à Londres, un très bon nom de professeur.

Une mention toute particulière à son prévôt, M. Eugène Plisson, qui, sorti de l'armée avec de très bonnes notes, s'applique à mériter l'estime que lui témoignent les habitués de la salle.



HENRI CABASSE

CABASSE (Henri)

Petit-fils d'un Procureur général et d'un Président d'Académie, M. Henri Cabasse devait, conséquence logique de l'atavisme, naître avec le goût de la procédure et des lettres. Et l'atavisme n'a point perdu un iota de ses droits, car le faciès de ce jeune gentleman répond assez exactement à celui que nous nous faisons du substitut : quant au moral. dilettante des lettres et des arts. nous le voyons faire du journalisme par tempérament, de la littérature par goût et enrichir journellement sa collection de toiles signées de nos meilleurs maîtres anciens et modernes. Son esprit fin, délié. l'a engagé, dès son droit terminé, à mettre son intelligence et son activité au service des « affaires » qu'il brasse à poignées, à coups de plume et de téléphone, avec un acharnement dont Hermès lui tiendra sûrement compte, à ce point qu'en peu d'années il a fondé une maison de premier ordre et où la

première des règles est la plus scrupuleuse honnêteté.

Objet, à bon droit, de plusieurs distinctions honorifiques, il fait partie de plusieurs associations artistiques, notamment de *La Société L. d'E. des Gens de lettres*. Au cours de l'hiver dernier, il créa de toutes pièces *Le New Gardénia* sous les auspices duquel l'auteur de ce livre fut choisi afin de conférencier sur une série d'œuvres anciennes et modernes.

Il est encore présent à la mémoire de tous ceux qui assistèrent à ces conférences, de l'éclat qu'elles eurent et combien la haute société parisienne fut heureuse de les applaudir. Il est vrai que le conférencier avait choisi dans son bagage littéraire des sujets d'un sens très artistique et d'un caractère élevé. Ce fut d'abord pour les débuts, la belle et puissante œuvre poétique de la poétesse Blanche Sari Flégier, sur les vers de laquelle le brillant compositeur A. Flégier, son frère, a plaqué avec son superbe faire, de la si suave musique; puis vint l'œuvre musicale

de M. Le Chevallier de Boisval; celle de Mme Edwige Chrétien; enfin, la clôture de la saison fut consacrée à la nonne Hrosvita, qui, comme on sait, nous a donné le drame moderne.

Et ces soirées furent un triomphe, l'art noble faisait des adeptes... Les tendances littéraires de M. Cabasse lui ont créé de chaudes et sincères sympathies un peu dans tous les mondes; cependant, et en raison même de ce que chaque médaille a son revers, il lui fallut ces temps derniers déléguer des témoins vers un freluquet — qu'une Revue déshabilla tout récemment d'une pelure de comte dont il s'était malencontreusement paré — qui l'avait insulté au travers d'une porte entrebâillée. Ah! messieurs, quelle course pour les témoins, un insulteur introuvable et qui, flairant l'acier, s'isola, paraît-il, entre deux matelas alors que les ambassadeurs, porteurs du cartel, heurtaient chez son concierge. Cependant Cabasse ne perdait rien à cette fuite, le lendemain, dès la première heure du jour, il saignait

d'un coup de plume un adversaire qu'il n'avait pu joindre de l'épée.

M. Cabasse est, en fait d'armes, un charmant et dangereux romantique. Ayant fait du fleuret très jeune, il a pensé, dès qu'il est arrivé sur la trentaine, devoir faire de l'épée, et s'est inscrit chez maître Cotis. Ses passes, délicieusement théâtrales, pleines d'imprévu, arrivent avec une coquetterie démontante. Ce n'est certes pas le champion rêvé, mais s'il courait les poules, il y gagnerait sûrement de très jolis lauriers.



Baron de Caters

CATERS (Baron Louis de)

Littérateur, critique littéraire, romancier, auteur de *Revanche d'Amour*, *Passionnette*, *Amour d'Aimer*, d'un grand nombre d'autres romans, de chroniques, de contes, qui ont porté son nom aux quatre coins de la France littéraire. Dilettante, gentleman dans la forme et dans le fond, aimant la vie en plein air, aurait inventé, découvert le cheval, s'il n'eût existé : l'art du fleuret, si Pons et Fabrice ne nous en avaient légué les grandes et immuables lignes. Aussi, compétent en ces matières, a-t-il souvent traité les questions de sport hippique et d'escrime. Sa rude franchise, hâtons-nous de le dire, a pu froisser quelques susceptibilités, mais, en revanche, elle lui attira la sérieuse estime des vrais escrimeurs.

Elève de Louis Mérignac, le baron de Caters entre à la salle de la rue Joubert en 1875. Donne

dès lors aux armes les heures de loisir et travaille comme un professionnel. Mérignac lui a signé un portrait :

A mon meilleur élève et ami.

M. de Caters n'a jamais été lui-même — je dis *tout à fait lui-même* dans les assauts publics. Très nerveux, impressionnable à l'excès, détestant s'offrir en spectacle, son exécution n'atteint son développement que dans l'assaut de salle. Néanmoins, celui qu'on a surnommé le « Champion » à la salle Mérignac, compte à son actif de sensationnelles prises de fer avec les premiers maîtres : Rue, Berretrot aîné, Michon, Adolphe et Paul Ruzé, Georges et Adolphe Rouleau, Bettenfeld, etc. ; avec les amateurs Alfonso de Aldama, comte de L'Angle-Beaumanoir, Beauvois-Devaux, Merlin, le prince de Chimay, Barroil, Fierlants et le professeur Dupont, à Bruxelles.

M. de Caters a deux armes à portée de sa main ; la plume et le fleuret. Je ne surprendrai personne en affirmant qu'il les chérit toutes deux

au même titre et qu'il les manie également bien. Eh, mon Dieu! la première nous montra, en la série de romans qu'elle écrivit, les ressources de ses facultés dissertes que retrouvent hebdomadairement les milliers de lecteurs de l'*Echo de Paris*, dans son feuilleton littéraire du mercredi : quant à la seconde : le fleuret, chacun de nous sait qu'il s'en sert à la façon de nos meilleurs maîtres.

Parlant du jeu de l'épée et du fleuret, quelqu'un, qui prenait part à la discussion sur la valeur respective des deux armes, ayant prononcé le nom de M. de Caters, nous en donna cette définition : « Adore l' « art de l'escrime », néglige le « jeu d'adresse de l'épée », n'admet pas que l'on prenne l'escrime pour un « *sport de précaution.* »



RANG DU FOND.

J. LOBEL, F. SANGUINETTI, HUTCHINSON, AMILHAU, BOUCHER d'ARGIS de GUILLERVILLE, L. DUMAT. Auguste CHARDIN, Paul RAMEAU, SOUCHON, Em. MURET, H. LOBEL.

DEUXIÈME RANG.

René LE ROY, Albert CORNU, Th. DUCLOS, Ed. DEMÉNIEUX, Adrien GENLIS

PREMIÈRE PLACE.

Léon FOUCARD, LEMOINE de la DURANDIÈRE ; tireurs : Ernest SCHULTZ, Georges AUDOUIN, Paul BREITTMAYER.

La Commission de la Salle d'armes de ce Cercle est composée de M. Georges Audouin qui en est le Président, dont le portrait et la biographie suivent. Ses collaborateurs sont :

M. Auguste Chardin, escrimeur au jeu puissant et dur à la fois. Sa main, d'une activité dévorante, ne connaît aucune résistance, *coupant* et *sur-coupant*, je ne connais pas de faire plus difficile, plus inextricable, plus impénétrable. Assidu, tel qu'il convient à un membre d'un comité, il a su s'attacher le cœur des maîtres et des prévôts ; et, ai-je besoin de le dire, la sympathie des membres de la salle.

M. Dietz-Monin, une des bonnes et savantes lames, que connaissent beaucoup de nos plus réputés tireurs. Trompant le fer comme pas un et ripostant dessous comme quatre, je ne vois guère de jeu plus actif, plus difficile avec autant de technique : aimable, bon vivant, sourit, puisque tout marche comme sur des roulettes caoutchoutées et qu'il boutonne à plaisir.

M. Eugène Sanguinetti, un passionné de l'ordre, de la discipline, du droit, du devoir. Dévoué comme doit l'être tout membre d'une commission d'escrime surtout. Tire fort bien, un peu de raideur, mais en trombe : vigoureux, coupe et réussit de belles ripostes, qui, arrivant souvent, laissent des traces sur les vestes. Sur son initiative, initiative charmante, les friands de la lame, et ils sont quelques-uns à ce Cercle, se réunissent le deuxième vendredi de chaque mois au café de la Paix, autour d'une table ronde, toujours la même, afin de... savourer un dîner exquis. J'ajoute que ce dîner a lieu très intimement, entre douze et vingt tireurs, ce qui en double le charme.

M. Paul Rameau, ancien Ministre plénipotentiaire, un savant doublé d'un voyageur, que virent successivement un peu toutes les contrées du globe ; et qui, en armes, compte parmi les meilleurs. Très élégant, souple, ardent, vigoureux, triturant le fer avec frénésie, réussit des passes superbes.

En dehors du Comité que je viens de citer et dont chaque nom couplé à la suite de celui du Président constitue un tout complet, concourant au même but, tant les opinions sont peu divergentes entre ces Messieurs, et tant chacun s'applique dans la mesure du possible à faire de cette salle la première de Paris, je citerai quelques noms que j'extrais du bloc compact de ce groupe d'escrimeurs ; et je cite :

M. Valentin Amilhau, qui, bien placé, très uni, fort élégant, s'affirme en des attaques difficiles à parer.

M. Adrien-Léon Benard, dont les ripostes, en des à-coups brusques, rapides, déconcertent. D'apparence massive, la planche et le fer semblent l'alléger et en font un adversaire peu commode. Fait des armes par goût ; et, aussi, par tempérament.

M. Boucher d'Argis de Guillerville, un gaucher très appliqué, nerveux, avec, cependant, beaucoup de sang-froid. Brillant, élégant et de toute première force.

M. Félix Bouchor, dont le tir, l'allure belle, superbement romantique, laissent deviner l'artiste. A de beaux départs.

M. Gustave Bourgain, amant du « beau », soigne ses coups droits en artiste qu'il est, très classique et qui promet.

M. Paul Breittmayer, qui, par opposition à son frère Georges, a voulu être droitier. Tient tête aux professionnels haut cotés; très régulier avec beaucoup d'à-propos; a des attaques, des reprises d'attaques, des ripostes et des contre-ripostes en vitesse et d'un fulgurant sans exemples.

M. Camille Brun, un des anciens de la salle, quoique jeune encore, et qui fait fort et bien.

M. Joseph Caillaux, qui s'applique et donne fort et bien dans le jeu de l'épée.

M. Calixte Carraby, dont la volonté, la bonne main, l'assiduité et l'application lui ont fait un jeu, ma foi! superbe. Classé bien au-dessus de la moyenne de nos tireurs d'assauts publics. Fait clair et difficile.

M. Dr Hippolyte Chevalet, qui fournit de vigoureuses passes ; fait bien. Tracasse le fer avec autorité.

M. Roger-Charles Claudon, gaucher de très grands moyens, a des départs vigoureux ; bonne main, de l'œil, des jambes, de l'à-propos, tire sur préparation, de pied freme. Peintre de talent, il a pensé que l'artiste devait faire des armes, mais en esthète.

M. Edouard Cornu, qui attaque après d'habiles préparations et qui supplée à l'inamplitude du compas par des marches actives et des attaques au fer bien saisies. Il ne manque à ce tireur qu'une fente plus développée pour être. ce qu'on appelle ordinairement, un tireur complet.

M. Dr Ernest-Xavier Crosnier, très bon pareur, bonne main, attaques multiples ; déconcerte par sa vigueur et ses surprises.

M. Géry Dantu, qui, haut taillé, bâti pour les luttes, résistant, pousse des attaques d'une vitesse et d'une puissance telles que je n'hésite pas à les dire absolument imparables ?.. Il faut avoir

vu ce grand corps, cette stature d'athlète modelée pour la statuaire épique afin de se rendre un compte exact de ce que peut être la technique des armes entre pareilles mains. Il est fâcheux que des tireurs de ce galbe ne veuillent accepter la lutte publique. Dieu de Dieu! que d'amour-propre ils blesseraient..

M. Edouard Deménieux, qui fait bien ressortir tous ses moyens; réussit de fort jolies combinaisons. Appliqué, soigneux de son tir.

M. Théobald Duclos, bonne main, dont les parades démontent par leur mordant, et des jambes, donc! qui fournissent des allonges imparables même pour l'adversaire qui tenterait la neuvième parade. Connaissant bien les armes, a des départs très sûrs. Vigoureux, délicat, phrase avec autorité.

M. Louis Dumat, dont la force lui permet de rester correct dans l'action, tire partie de sa facilité de doigté pour envelopper la pointe adverse en des septimes qui déconcertent.

M. DOISTAU fils, appliqué, soigne son jeu, marche sur les traces de son père.

M. LOUIS-FÉLIX DOISTAU, le plus ancien de la salle d'armes du Cercle, en même temps qu'un des plus assidus et un des plus forts. Sa main, d'une activité dévorante, cherche la contre-riposte et la réussit. Très sympathique, aimable, si la salle croulait jamais, il est certain et généralement admis qu'il la remettrait sur pied.

M. GABRIEL-AUGUSTE FAILLIOT, grand, élancé, admirablement taillé, pénètre chez l'adversaire par des allonges d'une amplitude puissante. Bonne main, sa parade est sèche, autoritaire.

M. PIERRE GAVARNI. Un peintre de valeur qui fut aussi champion autorisé du coup droit. Fort tireur, par la technique et par tempérament.

M. GELIS-DIDOT, jeu délié, fin, gracieux, pétillant d'humour et reflétant, du reste, le caractère de ce tireur, qui n'engendre pas la mélancolie.

M. ADRIEN GENLIS, dont la main rapide et sûre lui permet d'exécuter des parades justes et

précisément alors que la pointe adverse arrive à son point terminus, est un tireur de tête.

M. Henri Girard, qui, appliqué, soignant son jeu, est de très bonne force.

M. Albert Grenier, un amant du beau, un peintre de talent en somme et qui, en escrime, fait très fin; fort tireur, main rapide, parades et attaques excellentes.

M. Etienne Grosclaude, tireur d'épée vigoureux et dangereux, bonne main, notions de la distance et de l'à-propos.

M. Matty Hutchinson, qu'absorbe l'étude du jeu de l'épée. Se livre à de nombreux assauts avec cette arme et acquiert chaque jour de nouvelles forces.

M. Emile Jacquin, qui a de bons et d'excellents moyens dont il profite; main délicate et sûre, notions de la distance.

M. Dr Fernand Joyau, qui, très appliqué, soigneux de son jeu, tire parti de tous ses moyens.

M. le Vicomte Ferdinand de La Batut, qui

manie l'épée aussi bien que la parole. Député, il s'est fait une spécialité du jeu de terrain, qu'il pratique en salle en attendant que les coulisses de la politique l'obligent à porter sur le pré le fruit de ses études.

M. MAURICE LASSERRE, dont le sang, fait au soleil de Saint-Nicolas-de-La-Grave, suscite de généreuses ardeurs, est un tireur vigoureux, dangereux et difficile; quelques-unes, somme toute, de ces qualités qui sont le complément de tout homme politique.

M. GEORGES LASSERRE, frère du précédent, a sûrement plus d'acquis en armes, plus de sûreté de main, plus de fini, — du reste, fleurettiste consommé, il défie les premières lames du Cercle.

M. MAURICE LECLANCHÉ, notions de la distance, esquive admirablement, superbement l'attaque; trompe habilement le fer, se loge et réussit des coups de distance.

M. ERNEST LE GRAND, jeu tatillon, peu correct,

avec, cependant, des attaques dont la poussée surprennent.

M. Charles Legras, un fort à l'épée, qu'il spécialise. De l'œil, du pied, de la main.

M. René Le Roy, 28 ans, souple, élégant et bien fait, taillé pour la lutte, tire en romantique, laissant loin San Malato ; cela, bien entendu, sans se douter même que San Malato ait existé. Regard caustique, fin, profond. S'il n'était peintre le serait malgré ; s'il n'était tireur le serait quand même, tant va bien sa main et tant court son épée.

J'ai vu, ces jours-ci, aux prises, M. Le Roy contre M. Duclos. Ah! Messieurs, qu'elle paire d'escrimeurs et quel jeu! un ruissellement de coups venus à point, où l'originalité de l'un cadrait avec la science profonde de l'autre ; une série de bottes tentées, réussies ou parées, mais dictées par l'art. Encore une fois, quel malheur que le public soit privé d'un pareil régal ; je le déplore.

M. Marcel Leveillé, joli et bon tireur, main

de toute première vitesse. Attaques franches et rapides : ramasse les contres, notamment ceux de sixte, avec une vigueur surprenante. Est un des brillants de la salle et un des plus sympathiques.

M. Edouard Ligney, bon et superbe tireur, bien placé, fin, élégant, ayant de la tête et de la main : escrime le matin au saut du lit, trouvant que les armes rafraîchissent les idées.

M. Jean Lobel, qui, bien placé, est de très jolie force. Usant de la main, qui a de la vitesse et de la précision, c'est déjà un tireur complet.

M. Henri Lobel, tempérament ardent, aime à donner et à ne rien recevoir. Combat en courant, a de la main, esquive magnifiquement en raison de sa souplesse.

M. Georges Maigret, tireur de contre-ripostes, très vigoureux, classique et de beaucoup de moyens.

M. Edouard Maneuvrier, de la fougue, vigoureux, difficile avec de la technique. Enragé dans les coupé-dessous. Tireur de tempérament.

M. André-Paul Morillot, plastronne comme un maître, fait des assauts d'une vigueur rare, bonne main, triture la lame avec des fulgurances qui démontent.

M. Georges-Etienne Morillot, tireur jovial comme son caractère, du reste. Main active, belles reparties, répond à la phrase et la sait faire naître.

M. Emile Nast, jeu compliqué, difficile, inextricable. Grand, élancé, tire parti de sa taille.

M. Pierre-Charles Nicolas, tireur d'épée, tatillon et dangereux.

M. Henri Panhard, bonne main, technicien habile, attaque en trompant le fer avec une dextérité prodigieuse. Un des forts et un des brillants de la salle : avec cela d'un classicisme éprouvé.

M. Henri Pérard, grand, développe en coup de foudre sur les changements. Le plus toucheur et le plus gai de la salle. Haut classé, peut tenir tête aux premiers maîtres venus. — Est encore un de ceux qui ne tirent jamais en public.

M. Julien Potin, tireur d'épée dangereux.

M. André Proust, mince, élégant, a des vitesses et des trompements de fer merveilleux. Fort dextre et toucheur il perd néanmoins des touches en raison de son jeu quelque peu large et de ses ripostes imprécises. Tireur fait de pétulance, ne s'inquiète pas assez du fer adverse dans lequel il se jette à l'occasion, jeu complet cependant. Décoratif, virulent.

M. Georges Ransson, attaque souvent en marchant, sait se loger et partir avec à-propos. Bonne force, phrase très suivie, complète, belle tenue.

M. Louis Richard, tire régulièrement et fort : jolie main, allant au fer avec prudence et rendant en double ce que quelquefois la surprise lui fit recevoir au singulier.

M. Le Vicomte Paul de Richemont, jeune, élégant, plein de moyens et qui n'aurait qu'à vouloir pour briller entre les premiers dans cet art s'il s'y adonnait un peu plus.

M. Lucien Rosselet, connaît parfaitement les armes, peut épiloguer facilement, a des parades

d'une grande finesse et de beaux départs. Jolies phrases. Elégant tireur.

M. Ernest Schultz, gaucher d'envergure, contre-ripostant avec précision et avec élégance. Fait fort, très fort même, fut élève de maître Jacob; peut tirer avec nos meilleurs professionnels.

M. Eugène Spicq, main active, débrouillarde, difficile.

M. Léon Susse, main violente, du jarret, de beaux départs.

M. Léon Tissier, jeune, grand, plein de moyens, de bonne et jolie force, laissera sûrement une réputation derrière lui.

M. Edwin-Lord Wecks, attaque par coups simples; très appliqué.

Et je devrais encore citer d'autres noms que suivraient ou précéderaient des caractéristiques prises au vol, à la course, mais je me borne, nommant cependant encore MM :

Manuel Alvarado
Armand Aron
René Blanchard
Etienne-Erd Giraud
Léopold Goirand
Paul Govare

MM.	MM.
Henri Carrié	Georges Hüe
Auguste Collin	Remy-Michel Jacomy
Emile Martin	Jules Krafft
Jules-Charles Max	Aimé Le Bègue
Alfred Mayen	Alfred Lemaitre
Henri Mettetal	Etienne-Ate Lemoine
Charles Moore	Anatole Lemoine de la Durandière
Emmanuel Muret	Paul Nocard
Georges Muret	Emile Rabault
Eugène-Louis Domange	Richer de Forges
Paul Duplan	Henri Saffroy
Paul Duroyaume	Olivier Sarasin
J.-C. Duval	Victor-Erd Souchon
Paul-Marie Eonnet	Emile-Louis-Jn Trotry
Henri Fernoux	Harry-A. Van Bergen
Léon Foucart	Emile Voigt
Louis Gaveau	Philippe Weiss
Armand-Louis Genest	etc., etc.
Amédée-Ate Gauvrit	

C'est assez rarement qu'on rencontre dans les Salles d'armes des Cercles un noyau d'aussi forts tireurs comme celui qui s'est formé dans celui-ci. Grâce à l'effort persistant de son Comité composé comme il est dit plus haut d'hommes aimant les armes, le goût s'en est développé dans l'entou-

rage et a pris chaque jour des proportions que je suis heureux de signaler. Il m'est aussi agréable de dire un mot à l'adresse de M. le professeur Gaillard qui, depuis vingt-deux ans, n'a cessé de se montrer digne d'occuper ce poste envié entre tous. Un mot aussi pour ses deux dévoués collaborateurs MM. Borringes et Fontaine, pour la sympathie qu'ils ont su s'attirer par un travail de chaque instant.



M. G. Audouin

AUDOUIN (GEORGES)

Président de la salle d'armes du Cercle Artistique et Littéraire

---

En le distingué et très sympathique président de la salle d'escrime du Cercle Volney, je présente, au nombreux public qui ignore les bienfaits des armes sur les jeunes organisations, un cavalier ayant beau teint, très frais et santé vigoureuse, bien que la Faculté, — en un diagnostic que démentit fort heureusement la suite, — l'eût, vers ses seize ans, déclaré phtisique.

M. Audouin était alors au Lycée Louis-le-Grand ; et je vous laisse à penser si la famille fut alarmée de l'augure ; aussi, jeta-t-elle rapidement le jeune Georges dans les mains de maître Lozès, qui répondit, en un français où le gascon s'affirmait d'une lieue : « Pourvu que le petit veuille mordre au fer, je me charge, moi, de lui faire un bon estomac. »

Je dois dire, à la louange de défunt Lozès, que la conclusion ne se fit pas longtemps atten-

qu'il apporte dans ses relations avec le monde, en firent un habitué des assauts qui se donnaient au palais de l'Élysée, pendant la présidence de M. Jules Grévy.

On sait combien ces assauts eurent de l'éclat et combien ils accentuèrent le goût et la marche des armes dans un pays où elles avaient pris naissance et que des fils ingrats paraissaient vouloir laisser dans l'abandon.

Il y avait surtout des réunions intimes, dites des jeudis et des dimanches. Groupement select, où l'on rencontrait, somme toute, des marchands et des artistes, des poètes et des soldats, des sénateurs et des magistrats dont les heures de loisir ressuscitaient, dans ce palais démocratique de l'Élysée, la plus aristocratique des coutumes.

Il convient de ne pas laisser sous silence que ce fut l'époque transitoire des armes, une sorte de Renaissance du fleuret qui s'accomplit là, en quelques années, et dont profitèrent les salles d'armes.

Celle du Cercle Volney fut particulièrement

favorisée. M. Georges Audouin, qui était déjà à cette époque un de nos bons et forts tireurs — sinon un des premiers — en fut, sur ces entrefaites, élu président. Jeune, actif, ardent, ayant à cœur de conduire à bien la mission qui lui était confiée, on le vit se multiplier, préparer des fêtes et d'environ soixante-dix membres escrimeurs que comptait le Cercle, le chiffre s'en est graduellement élevé à cent vingt.

Grâce à la persévérance de son président, la salle d'armes du Cercle a été agrandie ces temps derniers de plus du double de ce qu'elle était et aménagée avec un tel confort, qu'elle rivalise depuis avec les premières des cercles où l'on escrime.

Une salle de fêtes spacieuse, où les peintres exposent annuellement et où se donnent des représentations théâtrales, parachève les agréments que les escrimeurs cossus aiment à trouver à leur portée aux jours de gala, qui sont ici, il faut le reconnaître, des solennités sportives où le bon goût règne en souverain, grâce à la collaboration active de son distingué président.

Au cours de ces quelques notes, je me suis moins étendu sur la personnalité de l'escrimeur que je portraiture que sur ses qualités administratives. Au fait, que pouvais-je dire de M. Audouin, de son faire en armes, de ses moyens, de son école ?...

Évitant le monde, tirant en salle régulièrement entre 5 et 7 et fort peu en public, on ne me pardonnerait pas néanmoins de ne pas apprendre au monde extérieur des salles d'armes, que, par principe, M. Audouin escrime pour entretenir une santé qui lui est d'autant plus chère qu'elle est excellente. N'empêche cependant qu'il a tiré souventes fois au *Contre de Quarte*, au Cercle de l'*Union*, et que, dans ces milieux du savoir, sa lame a été appréciée et reconnue allègre et piquante. Ayant du tact, de l'œil, bon pied, bonne main — ah ! oui, bonne main, et sûre, et prompte — s'il essaye d'une feinte, d'une marche offensive, c'est pour vous faire venir. Glouton d'un coup de bouton ou inexpérimenté, vous croyez devoir partir, tenter le coup, — tant de bonho-

mie dans sa lame! — et *bst, clac!*... un contre de sixte et quarte et riposte droite.

— Touché !

— Oui, Monsieur, touché !

Mais ce contre et cette quarte légers comme un fil de soie rigide qu'une main invisible eut fait mouvoir ; des parades et des attaques que je comparerais à des arpèges, tant c'est cristallin, mignon, sûr et souverainement délicat.

M. Audouin ne se contente pas de consacrer quelques-unes de ses heures de loisir à l'escrime : il se livre aussi à la chasse — où son coup de feu et les nombreuses pièces de gibier qu'il abat dès l'ouverture à la clôture de la saison, lui assurent une place à côté de saint Hubert — et aux douces émotions du carambolage. — Ici, comme à la salle d'armes, c'est un véritable maître que M. Audouin. Si vous jouez contre lui et que vous soyez nerveux, que vous ne puissiez rester douillettement assis des heures entières, il est préférable que vous preniez votre canne et votre

chapeau et couriez vers le bois de Boulogne et y restiez dîner. Le soir, à votre retour à la salle de billard du Cercle, jetez un coup d'œil sur la marque, si la série n'atteint pas le chiffre cent quarante, désespérez de prendre la queue un moment encore, — il a poussé sa dernière série jusqu'à cent quarante-sept !...



M. Borringes

Professeur

BORRINGES (Jean-Marie)

Un de nos meilleurs gauchers, marchant immédiatement après Lucien Mérignac. Tirant avec d'excellents moyens d'ailleurs, il s'est fait une très jolie place dans nos assauts publics. De belle santé, vigoureux, replet, musclé, fin, agile, son jeu est à la fois puissant et technique. Une diablesse de main, experte en roublardise, menant et activant la lutte, faite aux ébranlements, saisit les « jours » après des défensives superbes, bien que, parfois, elle ait préparé de fulgurantes attaques qui, venues à point, dont quelques-unes de « volée » donnent de l'ampleur, de la clarté à son faire tatillon.

Professeur : il tient de cet excellent et bon maître Pernin qui enseigna longtemps, en brave et loyal soldat, au 13e bataillon de chasseurs alpins. C'est à ce bataillon, du reste, que Borringes fut incorporé en 1887. Né à Annecy-le-Vieux (Haute-Savoie) en 1866, il eut été fort diffi-

cile au capitaine recruteur de classer Borringes dans un autre corps. Du jarret, de l'œil, de la décision et... savoyard, on l'envoya donc servir dans un corps fait pour vivre dans les neiges ; et il s'y trouva bien. Entré élève prévôt il sut se faire estimer de son maître et prenait, en 1889, la route de Joinville-le-Pont. Versé dans la 1re section, l'adjudant Lemoine le remarqua et, ma foi! le travailla au point qu'à la fin de la première année il passait caporal moniteur. Encouragé par ce premier succès, il redoubla d'efforts afin d'atteindre à la maîtrise, malheureusement l'École d'Application de Fontainebleau demande un gaucher et l'adjudant Bel ne veut personne autre que Borringes, qui avait alors deux ans de Joinville. Déçu dans ses projets, il s'insurge, réclame et prétend rester : il a travaillé en vue de la maîtrise, qui donc pourrait l'obliger à partir?... « Le Devoir! caporal », lui dit l'officier instructeur. Et Borringes partit emportant une *Mention honorable d'Enseignement* que lui signa l'offi-

cier commandant l'École. Arrivé à Fontainebleau en juin 1891, Borringes fut nommé sergent. En dehors des cours il profita de ce séjour à l'École d'Application pour tirer un peu partout où l'amenait le hasard des heures de loisir. Libéré en 1892, il entra au Cercle Artistique et Littéraire de la rue Volney avec le patronage de M. Berretrot, qui est aussi, on le sait, un ami de M. Gaillard. Borringes s'est maintenu au Cercle par son travail. Actif, laborieux, il a su mériter l'estime des personnalités du Cercle qui fréquentent la salle d'armes, par son travail et sa bonne conduite. Ses meilleurs, ses assauts les plus marquants sont ceux soutenus en public contre M. Seguin, un des champions de la salle Louis Mérignac, et les professeurs Graviche, Venot et Badesco, ce jeune maître roumain, que sut former en peu de temps le savant plastron de M. Hissard. M. Borringes a aussi décroché les prix suivants au concours de l'Académie d'Armes de Paris, dont il est maître adjoint :

cile au capitaine recruteur de classer Borringes dans un autre corps. Du jarret, de l'œil, de la décision et... savoyard, on l'envoya donc servir dans un corps fait pour vivre dans les neiges; et il s'y trouva bien. Entré élève prévôt il sut se faire estimer de son maître et prenait, en 1889, la route de Joinville-le-Pont. Versé dans la 1re section, l'adjudant Lemoine le remarqua et, ma foi! le travailla au point qu'à la fin de la première année il passait caporal moniteur. Encouragé par ce premier succès, il redoubla d'efforts afin d'atteindre à la maîtrise, malheureusement l'École d'Application de Fontainebleau demande un gaucher et l'adjudant Bel ne veut personne autre que Borringes, qui avait alors deux ans de Joinville. Déçu dans ses projets, il s'insurge, réclame et prétend rester; il a travaillé en vue de la maîtrise, qui donc pourrait l'obliger à partir?... « Le Devoir! caporal », lui dit l'officier instructeur. Et Borringes partit emportant une *Mention honorable d'Enseignement* que lui signa l'offi-

cier commandant l'École. Arrivé à Fontainebleau en juin 1891, Borringes fut nommé sergent. En dehors des cours il profita de ce séjour à l'École d'Application pour tirer un peu partout où l'amenait le hasard des heures de loisir. Libéré en 1892, il entra au Cercle Artistique et Littéraire de la rue Volney avec le patronage de M. Berretrot, qui est aussi, on le sait, un ami de M. Gaillard. Borringes s'est maintenu au Cercle par son travail. Actif, laborieux, il a su mériter l'estime des personnalités du Cercle qui fréquentent la salle d'armes, par son travail et sa bonne conduite. Ses meilleurs, ses assauts les plus marquants sont ceux soutenus en public contre M. Seguin, un des champions de la salle Louis Mérignac, et les professeurs Graviche, Venot et Badesco, ce jeune maître roumain, que sut former en peu de temps le savant plastron de M. Hissard. M. Borringes a aussi décroché les prix suivants au concours de l'Académie d'Armes de Paris, dont il est maître adjoint :

1897. — 2me *Prix d'assaut.* M. BORRINGES (Jean-Marie).
1898. — 1er *Prix de démonstration.* M. BORRINGES, J.-M.

Dire que Borringes est sympathique et très estimé de M. Gaillard, le 1er maître du Cercle, est une superfluité que je commets avec connaissance de cause, certain qu'elle n'amoindrit ni celui qui l'accorde, ni celui qui la mérite.



Joseph Fontaine

FONTAINE (Joseph)

Ce jeune professeur est au Cercle Volney depuis 1890 ; il avait enseigné auparavant chez maître Haller, à la Salle de la rue Favart, où il était tombé dès sa libération du service militaire (1888).

En ces deux étapes, dont la durée vous en dira plus qu'un long poème, Fontaine a su s'attirer la sympathie des membres de ces deux salles d'armes.

Sans avoir beaucoup paru en public, il s'est fait une fort jolie réputation de tireur et de professeur. Quelques assauts contre les maîtres Marty, Leneveu, etc., ne le laissèrent pas amoindri, ni inférieur à ces bons *premiers-seconds* de notre escrime ; mais où son jeu et ses divers moyens d'action ont été surtout appréciés, c'est lorsqu'il s'est trouvé en présence d'amateurs de valeur tels que MM. de Cheveigné : Marty, un

des brillants élèves de Louis Mérignac; Guérin, du Cercle d'escrime des Etudiants.

A l'un des concours donné par l'Académie d'Armes de Paris, dont il est maître adjoint depuis 1895, Fontaine soutint deux forts beaux assauts contre le professeur Mimiague, en 1897. Dans la discussion de ce prix d'exécution, il fit preuve de beaucoup de courage; son jeu lucide et gracieux d'ordinaire, ne resta pas exactement aussi correct, aussi sûr, en présence de ce redoutable adversaire, cependant on lui tint compte d'avoir eu des coups venus très à propos.

Du reste, Fontaine a obtenu aux concours de cette Académie :

En 1896 : le *1er prix de démonstration.*
En 1897 : le *4me prix d'exécution.*
En 1898 : le *3me prix d'exécution.*

Né à Vambaix (Nord), Fontaine a commencé les armes dès son arrivée au 4me de ligne, en 1885, avec le maître Paoleti.

Nommé prévôt en 1886 à la suite du concours

régional donné à Châlons, il contribuait quelques temps après à la création du 149me de ligne. Libéré pendant qu'il était à Épinal, maître Haller, comme je l'ai dit plus haut, le saisissait dès la sortie de la caserne et le conservait jusqu'à la cession de sa salle. De là il passa au Cercle Volney, où M. Gaillard, avec l'autorité qu'on lui connaît dans le monde des armes, affirme que son maître adjoint n'a pas dit le dernier mot.



COSTE (Capitaine Emile-Louis-François)

Bien connu du monde des armes et l'un de nos plus dévoués, des plus estimés, sinon un des plus brillants officiers de notre armée, M. le capitaine Coste fut grand prix de fleuret au tournoi international de 1897. Cette victoire publique a définitivement consacré le talent de ce superbe escrimeur.

M. Coste put et dut être fier de son succès, car devant lui, prêt pour les luttes à outrance, s'était dressé en dernier lieu, Joseph-Renaud, dans toute la vigueur et la virilité de ses vingt-trois ans.

Doublé par d'immenses moyens physiques, par une science approfondie des armes, d'un long et sérieux entraînement, Joseph-Renaud pouvait, certes, espérer sortir une deuxième fois champion; mais le capitaine Coste, non moins bien entraîné, non moins bon fleurettiste, l'emporta d'un point sur son vaillant concurrent.

Et ce fut une lutte passionnante et chaude, où l'imprévu ne surprit personne. Joseph-Renaud entra souvent d'allonge dans le fulgurant réseau de parades du capitaine Coste dont l'activité de main fit merveille et la vigueur d'attaques prestigieuse. Et ce fut une série de passes âpres et subtiles au cours desquelles s'excitait l'admiration des connaisseurs, soit que le coup vint en faveur de celui-ci ou de celui-là, tant chacun oubliait jusqu'au nom des combattants pour ne voir que la beauté de la lutte. Aussi, le public, en couvrant de ses applaudissements la voix du Jury proclamant M. le capitaine Coste Grand Prix de fleuret, faisait-il également fête à son brillant adversaire J. Joseph-Renaud.

M. le capitaine Coste est actuellement dans l'armée le soldat escrimeur tel que le fut M. le colonel Derué, tel que le sont beaucoup d'autres officiers, notamment MM. le capitaine Debax et lieutenant Sénat, qui remplissent, on le sait, à l'Ecole d'escrime de Joinville, le rôle d'officiers instructeurs avec infiniment de compétence.

M. le capitaine Coste est né à Toulon en 1862 ; c'est donc un tout jeune officier.

Entré à Saint-Cyr en 1881, il en sortit en 1883 avec les galons de sergent. De cette école militaire il passa successivement au 40e de ligne, comme sous-lieutenant, puis au 74e dont il écrivit les historiques.

Travailleur dans le sens exact du mot, il entra à l'Ecole supérieure de Guerre et en sortit en 1893 pour passer dans le service d'Etat-Major. Actuellement le capitaine Coste est officier d'ordonnance de M. le général de Geffrier, commandant le département du Rhône. Comme tireur, le capitaine Coste débuta dans nos assauts publics à la fète militaire de la Société d'*Encouragement de l'Escrime*, en 1890, contre le capitaine Bonini, alors instructeur à Joinville-le-Pont.

Depuis il a mesuré son talent avec tous les grands de l'escrime de notre époque et dans des circonstances exceptionnellement solennelles : avec Mérignac aîné, lors de la fète donnée au Grand-Hôtel en l'honneur des officiers de la

marine russe, nos hôtes; avec Camille Prévost, à l'assaut d'inauguration de la Société l'*Escrime Française;* avec Rue, avec Pini, à Aix-les-Bains, devant Sa Majesté le roi de Grèce; avec Georges Rouleau, à l'assaut d'inauguration de la salle d'armes Mimiague-Rouleau; avec Ayat, Gaillard, Berretrot, Briqueler, Emile et Lucien Mérignac, Ferré, Katzenfort; avec des amateurs tels que MM. Vavasseur, Merlin, Patte, etc.

M. le capitaine Coste a également tiré à l'Elysée, lors de la fête d'escrime organisée par M. Félix Faure, contre M. Théophile Legrand.

Dans un voyage qu'il fit en Italie il fut particulièrement fêté et cordialement accueilli par le monde des armes de Rome et de Livourne.

Très en vue, jouit à Lyon, où l'attachent ses fonctions d'officier d'ordonnance, d'une considération toute particulière. Entre temps donne en son appartement de la rue Henri IV, des soirées d'armes intimes, fréquentées par l'élite du monde militaire de la Place, des consulats, de la Préfecture et du Clergé. La constitution du programme

ci-contre, est, je crois, de nature à prouver que là-bas, à Lyon, les officiers ne dédaignent pas mettre leur lame en opposition contre celles des maîtres, des excellents maîtres civils ou militaires de la région.

ASSAUT D'ARMES

Présidence de M. le général Pédoya.

19 décembre 1897
13, Rue Henri IV

PREMIÈRE PARTIE

MM. Capitaine de Gissac (10e cuirassiers), Goyard, professeur, *Société d'Escrime de Lyon.*

Major Bellamy (*Cercle d'Escrime de Genève*), Bonnardot, professeur (Lycée de Lyon).

Capitaine de Lavauzelle (1er hussards), Philippault, maître d'armes, Ecole de Santé.

Delwarde (Adj. maître d'armes 10e cuirassiers), Chrétien (maître d'armes, 158e de ligne).

Pion (maître d'armes, 98e de ligne), Capitaine Coste.

DEUXIÈME PARTIE

Lieutenant PENAUD (10e cuirassiers).
MILLIONT (Vice-Consul du Portugal).

Major BELLAMY.
PHILLIPAULT.

PION.
CORNET (maître d'armes, 2e dragons).

LECOMTE (maître d'armes, 157e de ligne).
Capitaine DE LAVAUZELLE.

BONNARDOT.
Capitaine COSTE.

*
* *

Dans le Journal l'*Epée*, il m'a été donné de rendre compte de quelques-uns des assauts organisés par M. le capitaine Coste, je suis heureux de témoigner à nouveau de leur éclat et des réels progrès qu'ils marquent dans l'escrime lyonnaise.



Georges-Alfred Cotis

COTIS (Georges-Alfred)

Si maître Cotis était né pendant le grand siècle, Alexandre Dumas aurait été obligé de changer le titre d'un de ses plus populaires ouvrages; c'est sûrement « Les Quatre Mousquetaires » qu'il eût fallu dire.

En effet, M. Cotis s'est engagé à dix-huit ans, justement sous l'influence des *Trois Mousquetaires* qu'il dévora en quelques jours. Les duels de d'Artagnan l'empêchant de dormir, il courut au bureau de recrutement et se fit soldat. Tombant au 24e de ligne, est employé à la salle d'armes, va à l'Ecole de Joinville-le-Pont, s'y fait sacrer maître et prend un deuxième rengagement de deux ans, aussitôt l'expiration du premier.

Connaissant bien les armes et d'une activité peu commune, son premier pas dans la vie civile le conduit chez M. Maniez qui, ancien Maître aux Grenadiers de la Garde Impériale, donne

des leçons à Sa Majesté Alphonse XII. Cotis accompagne M. Maniez, le supplée au besoin auprès de cette tête couronnée qui, de son côté, lui fait bon accueil. L'instinct débrouillard, dont ne se départira jamais ce sympathique maître, le conduit à courir le cachet ; et, successivement, on le voit à Sainte-Barbe, à Vaugirard, aux Postes, à Sainte-Marie, aussi bien pour le compte de Lozés, de Pons, de Vigeant que pour celui de Gâtechair. Cependant il ouvre une salle pour son compte personnel, rue Notre-Dame-de-Nazareth, qu'il ne tarde pas à porter 19, boulevard Saint-Denis, où les élèves abondent ; et, à l'aide desquels il crée deux Sociétés : « La Flamberge » et l' « Epée Française » cette dernière en vue de grouper les professionnels à des jours donnés ; but de ces réunions : entraînement et perfectionnement, sous la présidence de MM. les commandants Dupuy et Roland, le défenseur du Bourget.

Le goût des armes, les pompes et les œuvres de la « Flamberge » qu'il aime au vent sous les

reverbères, maniée par des hommes à manteaux et chapeaux à plumes, conduisent maître Cotis à régler les duels au théâtre. Mousquetaire? Parbleu! il a lu Dumas, c'est donc en connaisseur de la mise en scène et de l'éclat des pointes sur les pourpoints qu'il met au point :

Les Trois Mousquetaires, *Vingts ans après*, *Le Fils de Porthos*, *La Dame de Monsoreau*, *Le Drapeau*, *La Voleuse d'enfants*, *Le Capitaine Belle Humeur*, *Les Chevaliers du Pince-Nez*, *Les Cadets de la Reine*, *La Fermière*, *Devant l'Ennemi*, *Le Bossu*, etc., etc.

Entre temps, il est appelé à Londres par les Directeurs des Théâtres afin de rééditer *aussi exactement* qu'à Paris, les duels de ces pièces et à l'art desquels la critique consacra des éloges.

Bien que très solidement et très sérieusement fixé à sa salle d'armes et que le nombre des élèves ne lui donne guère le temps de se déplacer, on le voit néanmoins par les dimanches apporter son appoint de savoir et mettre son fleuret au

service des fêtes qui s'organisent pour les pauvres. Pour cette cause, M. Cotis a tiré à Dieppe, à Rouen, à Lisieux, à Reims. à Epernay, à Calais, à Orléans, à Aurillac, à Pontoise, à Mantes, à Paris ; partout enfin où il a été appelé. Dans ces pérégrinations à travers les fêtes de charité, M. Cotis est accompagné de Mme Cotis, une très bonne escrimeuse. Dans ces sortis ils ont reconstitué les duels historiques grâce à la connaissance que maître Cotis a des choses du passé et dont il s'occupe journellement, — témoin les nombreuses heures qu'il passe à la Bibliothèque Nationale.

Très estimé, M. Cotis, est depuis 1889 professeur du Syndicat de la Presse périodique parisienne, de même qu'il enseigne depuis 1886 à l'Institut des langues étrangères et au Cercle d'escrime des Artistes Parisiens, fondé tout récemment, et dont le siège est au théâtre de l'Eldorado.

Ce sympathique professeur a pu dans sa déjà longue carrière croiser le fer avec presque tous

les maîtres parisiens et sortir de ses assauts avec les félicitations de la galerie et de ses confrères.

Sa salle d'armes, située au rez-de-chaussée, comporte un lot d'amateurs faisant bien et fort, parmi lesquels, il convient de citer MM.

De Croès, très classique, avec des ardeurs juvéniles. A tiré dans plusieurs assauts publics où son élégance mousquetarienne a été vivement remarquée.

Gaston Achille, un grand jeune, tout blond et aussi grand que son père, le sympathique conseiller municipal du IIIe arrondissement de Paris, escrimeur invétéré à qui le fils prétend rendre des « points » en les quelques années de savoir qu'il a appris à la salle Cotis et qui sont refusés, comme bien vous pensez.

Fabius de Champville. Type du preux, qui brette du fleuret et de l'épée par tempérament et par esprit de race.

Tallois. Un orfèvre, passé maître en cette profession qui compte saint Eloi, et qui a voulu montrer que même après l'or qu'il pétrit, le fer, qu'il assimile à merveille, n'avait pas de secrets.

Sarrazins. Un ancien gymnaste de Joinville, qui, désertant la barre fixe, est venu échouer chez maître Cotis, à la maison du Nègre, afin d'y casser de nombreuses lames, décrocher de belles médailles et

donner ou recevoir des « touches » en les assauts qu'il livre contre ses excellents camarades.

Durat. Un fervent qui escrime depuis une vingtaine d'années et est Président d'honneur de la Salle en même temps qu'un des plus forts.

De Kemel. Un élève de dix ans, plein d'à-propos, de très bons moyens et de bonne force.

Adolphe Imenueraet. Ancien adjoint de la salle, qui conserve la plénitude de ses moyens et produit de bonnes impressions sur le public.

Lateux. Un des forts, gascon du Nord, aimable et jovial autant que splendide sous les armes. Tireur d'envergure, plein de science.

Roussel. Jeune, vigoureux, élégant, donne des espérances et fera une des premières lames.

Delvaille. Un solide gaucher, fervent de la salle, qui fait du fleuret et de l'épée avec des vigueurs peu communes.

Comte Collarini. Un ancien *barbiste*, — ancien quoique jeune? — aussi mondain, aussi élégant qu'acharné tireur. Habile en contre-riposte, cherchant la lame adverse avec une activité de main peu commune, il complète son jeu par des départs de pied ferme dont la vigueur et l'amplitude sont celles d'un fleurettiste consommé. Tireur d'épée; et, sans courir les poules, y est devenu dangereux, très dangereux même.

M. Cotis peut se flatter d'avoir façonné un chiffre respectable de bons élèves qu'il stimule par des concours trimestriels et au cours desquels sont distribués des prix.

Les assauts annuels qu'il donne à l'aide des membres de la salle sont de véritables tours de force ; — le premier à Paris, il a inauguré l'*Assaut-Concert*.

Aussi est-il certain de ne point manquer de public ; aux trois derniers qu'il donna à l'*Hôtel des Chambres Syndicales* de la rue de Lancry, avec le concours de nombreux artistes, le contrôle accusa mille cinq cents entrées à chacun d'eux.

Cette façon d'attirer les profanes à un assaut avec un peu de musique s'est dès à présent répandue, et chacun a pu se rendre compte qu'après ces soirées la salle d'armes profitait toujours de quelque nouveau membre, qui, réfractaire à l'escrime, ne s'était décidé à fréquenter une salle d'armes que le jour où sa compagne, attirée elle-même à l'assaut par un intermède

artistique, avait pu juger de la noblesse de l'escrime et du peu de danger que couraient ceux qui s'y livraient.

Et Cotis a réussi puisque d'autres salles suivent son exemple. Fier de son œuvre, il va, porté qu'il est par le mouvement, agrandissant chaque jour le champ de son labeur.

Entêté comme trois Normands, il a fait un escrimeur de son fils, Georges Cotis, qui, engagé de l'an dernier au 13e régiment d'artillerie, a déjà son brevet de prévôt. Celui-ci restera au régiment, il veut être maître militaire, et je ne lui donne pas tort, pas plus que son père, du reste.



J.-S. Dabiron

DABIRON (J.-S.)

M. Dabiron, qui enseigne à Saint-Jean-de-Luz, est né à Saint-Jean-Pierre-de-Cier. C'est donc un Landais et de la plus belle eau. C'est à Bordeaux, avec le maître Delpech, du 144[e] de ligne, qu'il commença les armes pendant qu'il faisait son service militaire à ce régiment. Après avoir obtenu ses premiers brevets en 1879, il laissait le régiment et créait une salle d'armes à Saint-Jean-de-Luz, que les Parisiens connaissent fort bien du reste. M. Dabiron, sans être un champion de premier ordre, fait fort bien des armes et professe surtout admirablement bien. Dans sa carrière il a pu néanmoins tirer contre des adversaires de haute réputation, et ce n'est pas un vain mérite pour ce maître isolé de nos grands centres d'action, d'avoir soutenu la lutte contre des professionnels tels que MM. Clavel, maître à Bordeaux; Hugel, maître au 15[e] de ligne; Hilbert, maître au 49[e] à Bayonne; Berton, brigadier au 14[e] bataillon de forteresse à

Bayonne et quantité d'amateurs de passage dans cette coquette station balnéaire dont les noms nous sont connus ; et ce sont MM. baron d'Ariste, Lavertujon, les frères Masson, Dr Alem, les préfets Humbert et Pascal, le colonel Fuentes de Bustillo, une des premières lames de l'Espagne, marquis Rodrigues de Figueroa et nombreuses familles anglaises, telles que les Seymour, les Bell, les Balontyne, Ashworth, Fening, Acton, Williams Wilson, Musgrave, miss Saville, miss Pictavin, etc., etc...

Très sympathique à ses élèves, les dillettanti de la localité ont aussi voulu faire des armes pendant la saison d'hiver, afin de pouvoir, dès la saison balnéaire ouverte, se mesurer avec quelque succès contre les touristes, les baigneurs qui, dès le commencement de mai, abondent vers ces régions pyrénéennes. Une Société s'est constituée et s'est placée sous la haute et compétente présidence de M. le général Campionnet, qui fut, on le sait, un tireur distingué et qui a fixé ses jours de retraite dans le pays où il jouit

de la considération et de l'estime de tous ceux qui l'approchent. M. le général Campionnet est aidé dans sa tâche par M. A. Labille, avocat, qui a fait partie longtemps du Cercle Mimiague. Une vingtaine de membres très enthousiastes des armes nous font espérer que les assauts, en raison de la part active qu'ils y prendront contre les étrangers, acquéront l'importance qu'on attache à ceux des stations plus proches des grands centres. Du reste, la saison qui approche n'a pas dit son dernier mot et le Comité saura, je crois, saisir l'occasion d'une démonstration et d'une sortie de lames qui placeront la salle d'armes de Saint-Jean-de-Luz et son professeur au rang qu'ils méritent d'occuper. Le Casino, si réputé par son confort et la rusticité de ses vues — c'est du reste dans cet établissement que se tient la salle d'armes pendant l'été — offre un cadre tout particulier pour une solennité de ce genre.



Capitaine Debax

DEBAX (Capitaine)

Fut grand premier prix d'épée au tournoi international de 1897.

Également, comme celui qui fut Grand Prix de fleuret, M. Debax est capitaine dans l'armée française.

Un grand prix de fleuret échéant à l'armée c'était joli, fort bien, très bien même. Grand Prix d'épée dans ce lot de concurrents où chacun d'eux dut tirer avec tous les noms inscrits, c'est mieux. Et le fait d'avoir conquis ce premier prix sur des amateurs de tout âge et de toutes écoles, mérite non seulement des félicitations, mais encore la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'Ecole de Joinville-le-Pont, que cette victoire très caractéristique du capitaine Debax signale, une fois de plus, à l'attention du pays.

Il était cependant assez difficile d'admettre, avant les épreuves, qu'un prix d'épée puisse jamais être obtenu par l'Ecole de Joinville dont

la méthode ne répond pas au jeu du terrain ; et nous avions tous compté sans l'intervention de M. Debax, qui, capitaine instructeur à cette Ecole, y avait, depuis quelques temps déjà, introduit l'enseignement de l'escrime à l'épée de combat, avec l'assentiment de M. le commandant Roustan.

J'ai vu disputer ce Grand Prix d'épée ; j'avoue n'avoir jamais été aussi nerveux, — qu'était-ce donc chez le tireur lui-même ?

M. Debax est un pur sang. Méridional de Toulouse, il a dans les veines les ardeurs de son beau soleil avec les fièvres de conquête. Au combat, l'épée à la main, tous muscles en activité, campé en avant, cramponné au sol, c'est le fauve guettant le moment propice pour bondir, se précipiter ou rompre selon que l'adversaire, ingénieux ou fruste, disert ou renfermé, opposera telle manière de combattre. Figurez-vous un homme de belle taille, élancé, assoupli, se campant devant vous, la pointe en ligne que ne dérange ni vos heurts ni vos pressions ; ajoutez à cela une parfaite connais-

sance des armes, dont les effets sont doublés d'un esprit tactique et combatif; joignez à ces qualités sa garde en avant, ne laissant aux coups adverses qu'un sommet d'épaule abrité par une presque constante tension du bras, et vous aurez, par à peu près, le capitaine Debax.

Ce capitaine est très connu du monde des armes, en dehors de l'Ecole Normale Militaire de Joinville, où il a travaillé principalement avec les adjudants Sauze, Lemoine et Rochat : il a fourni un peu partout, et notamment à Paris, de superbes assauts contre les professeurs, MM. Ayat, Berretrot, Georges et Adolphe Rouleau, Michon, Vidal et avec les amateurs tels que MM. Charpillon, Georges Breittmayer, J. Joseph-Renaud, etc. M. le capitaine Debax est né à Toulouse le 28 septembre 1864. Fils de M. Debax, ancien préfet de l'Ain, il entra à Saint-Cyr le 1er octobre 1882.

Sous-lieutenant le 1er octobre 1884.

Lieutenant le 29 février 1888. M. Debax passait, en qualité de lieutenant-instructeur d'es-

crime, à l'Ecole de Joinville-le-Pont, le 1er février 1889.

Capitaine le 26 décembre 1893, il prend, dès le 5 octobre 1895, la direction de la division d'escrime qu'il garde encore aujourd'hui.

Homme d'initiative et résolu, fort résolu même, notre Ecole Militaire d'Escrime se ressentira longtemps du mouvement ascensionnel qu'il ne cesse de lui communiquer.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que M. le capitaine Debax *attribue sa victoire au principe juste qui veut que, dans une poule à l'épée, chaque tireur se mesure avec tous ceux inscrits, au contraire de ce qui se passe dans les tournois au fleuret, où l'on procède par éliminations successives.*

Puissent les tournois prochains être modifiés en ce sens.



J.-L. Danguy

DANGUY (Jean-Louis)

Ce jeune maître est né à Paris, en 1857. Fils d'un professeur qui eut sa part de succès, il s'est fixé à Londres depuis 1892. M. Danguy débuta d'abord chez Mac Pherson, comme prévôt ; mais, ayant fait de très bonnes relations, en un bien court espace de temps pourtant, il ne tardait pas à vouloir voler de ses propres ailes ; aussi, soutenu qu'il était de nombreux élèves, il fondait une salle dans le quartier aristocratique de Kensington. Sa salle, située 3, Egerton Mansions-Brompton Road. S. W. est tenue de telle façon qu'on y rencontre des littérateurs et des artistes, des poètes et des officiers, des médecins et des légistes, des juges et des lords, qui, amateurs passionnés des sports, se sont depuis quelques années jetés plus particulièrement sur l'escrime, rappelant en quelque sorte le mouvement qui se produisit dans la gentry anglaise du vivant du célèbre maître Angelo.

C'est donc une réunion d'artistes et d'hommes indépendants qu'a su créer M. Danguy. Ce professeur ferait, du reste, mentir son passé, s'il ne parvenait à bien conduire son œuvre et à ne s'attirer la sympathie des personnes qu'il a su grouper autour de son nom. On sait, en effet, que M. Danguy a tenu plusieurs salles à Paris avec un réel éclat et qu'il enseigna également au collège des Postes aussi bien que dans divers autres établissements scolaires.

Fils de maître d'armes, il fut tout jeune initié aux secrets du fleuret ; et, incorporé au 93e de ligne dès ses vingt ans sonnés, il n'eut qu'un désir, celui d'entrer à la salle régimentaire que tenait avec tant d'autorité l'adjudant maître Agostini. Danguy fut rapidement breveté prévôt et admis à l'Ecole de Joinville-le-Pont avec le numéro 1.

De retour au régiment, il demandait à faire partie de l'expédition de Tunisie ; il prit part à la prise de Sfax.

Rentré bientôt après dans la vie civile, il se

fixait à Paris. Plusieurs fois médaillé dans les concours, il créait avec nombre de ses confrères le *Syndicat des Professeurs civils d'Escrime de Paris*. Dès cette époque M. Danguy se dirigeait sur Londres y fondait la salle qu'il tient actuellement et où il s'applique à faire briller la méthode française.

Parmi les très bons tireurs qu'il a formés depuis ou qu'il a su faire progresser il convient de citer MM.

Lord Térence-Blackwood
Lord Basil-Blackwood
Honorable Chandos S. Stanhope
Colonel Lawrence
Petrie
Alfred Roberts
Capitaine A. Hutton
Capitaine Wigram
Capitaine Beaumont
Capitaine J. G. P. Glynn
Lieutenant E. S. Cooke
Lieutenant Francis Hardy
M. Fergusson
B. Williams
Docteur Hensler

MM.

Docteur W. H. Staveley
Docteur W. J. Sheppard
Docteur H. D. Waugh
Tonks, artiste-peintre
G. P. Jacomb-Hood, artiste-peintre
Pegram, artiste-peintre
J. H. Townsend, artiste-peintre
W. Russell, artiste-peintre
R. Gray, artiste-peintre
H. Cowper, artiste-peintre
E. G. Hills, avocat
W. Barnard, avocat
H. Dickens, avocat
M. Fraser, hommes de lettres
H. Fyfe, homme de lettres
Parks, homme de lettres
E. Manby, homme de lettres
H. Nathan, homme de lettres
R. Hyman, homme de lettres
Olivier Howard

Quelques-uns de ces tireurs peuvent affronter la lutte publique avec succès, d'autres fournissent de superbes assauts : eh, mon Dieu ! il est vraiment fâcheux que le tunnel sous-marin depuis si longtemps promis par tant d'ingénieurs ne

puisse encore livrer un facile passage aux escrimeurs des deux pays, nous serions certains de nous rencontrer dans les salles des deux capitales un peu plus souvent que par ces temps où la distance qui nous sépare ne se brûle guère en moins de 7 heures, tandis que le trajet s'accomplirait sans fatigue aucune en moitié moins.

Il faut espérer que là où les hommes d'Etat ont échoué, les escrimeurs des deux pays, qui sont la plupart des hommes considérés et considérables par les situations diverses qu'ils occupent, réussiront. Et ce serait vraiment charmant de grimper après le déjeuner dans un compartiment en destination de Londres, d'y faire trois ou quatre assauts, savourer un dîner et rentrer dans cette bonne ville de Paris, alors que les boulevards sont encore sous l'animation de joyeux noctambules.

Les maîtres et amateurs d'armes pourraient, ce me semble, entreprendre cette croisade : la réalisation d'un pareil projet satisfairait leur goût et

les intérêts des deux peuples, qui se jalousent et se gourmandent faute de bien se connaître.

Allons! brave Danguy, et vous tous, maîtres français, que le hasard des luttes fixa à l'étranger, faites connaître quels sont nos sentiments à l'égard de ceux à qui vous enseignez l'art des armes. Oui, soyez les ambassadeurs d'une race généreuse, qui, sentimentale et le cœur sur la main, prête aux autres ses mêmes qualités. C'est, du reste, là, un devoir auquel sont soumis tous ceux qui s'expatrient. Votre métier vous fait commercer avec la tête du pays. Or, vous êtes en passe de servir la cause qui nous est chère mieux que tous les officiels passés et futurs. Là-dessus, laissez-moi vous tendre la main par delà le détroit et vous souhaiter bonne chance dans ce fraternel apostolat.



Sir Charles Dilke

DILKE (Sir CHARLES)

Sir Charles Dilke, membre du Parlement britannique, Baronet, de la grande famille des Wentworth Dilke de Maxtoke, occupe un des premiers rangs parmi les hommes politiques du Royaume-Uni. Auteur d'importantes réformes, littérateur distingué, on lui doit les premières tentatives faites en faveur du suffrage des femmes. Très sympathique à la France, il a joué, dans la guerre franco-allemande de 1870, un rôle tout à sa louange, dans l'armée de la Loire, dont il suivit les fortunes contraires. — Comme escrimeur Sir Charles cultive exclusivement l'épée de combat, qui a toutes ses préférences et qu'il manie avec une vigueur toute juvénile et l'expérience d'une longue pratique. Tireur infatigable, il tient la planche — ou plutôt le terrain — sans demander grâce, aussi longtemps qu'il plait à son adversaire. — Il affectionne le plein air et fait volontiers assaut en tenue de cavalier,

botté, éperonné, en descendant de cheval, ou avant d'enfourcher sa bête. — Avec beaucoup de tête, une jolie main et un jarret solide, Sir Charles Dilke est un toucheur qui, dans un pays où le duel est aboli, a toutes les qualités d'un duelliste, avec lequel il faudrait partout compter.

Lorsque cet aimable et vigoureux sportsman laisse quelques jours Londres pour cette bonne ville de Paris, il ne manque jamais de rompre quelques lames chez les professeurs Lecomte-Cherbouquet,

---



GROUPE D'ESCRIMEURS DU 28e DRAGONS.

28e Régiment de Dragons

Ce superbe régiment de cavalerie, à la tête duquel fut longtemps M. le colonel Burnez — élevé tout récemment, et puis-je dire tout jeune, au généralat — est un de ces corps qui ne connaissent ni les fatigues du service, ni celles des longues traites en raison du constant entraînement auquel sont tenus les hommes qui le composent.

Les officiers y sont paternels, ils s'astreignent à conduire et régler leur vie en vue des plus brillantes carrières auxquelles la plupart d'entre eux peuvent se flatter d'atteindre : ils obéissent et commandent en soldats soucieux de cette dignité qui fait confiantes et fortes les armées. Leurs loisirs, ils les passent à la salle d'armes. Exerçant leur adresse, provoquant l'endurance, stimulant leurs énergies, ils se tiennent prêts aux éventualités qui tôt ou tard, à telle heure donnée, ne manqueront point de se produire.

Le brillant colonel Burnez aurait considéré incomplet tout officier qui n'eut su manier son arme avec habileté ; aussi, prêchant d'exemple, passait-il de longues heures à escrimer contre tel ou tel, au point que les officiers du 28e dragons sont aujourd'hui cotés au même degré que nos meilleures lames. Nombreuses aussi furent les poules et les fêtes d'armes qui se donnèrent dans le bois de Vincennes par ce régiment.

On m'assure que le nouveau chef de ce corps d'élite, M. le colonel Baudot, est un enthousiaste de la lame et qu'il favorise ces fêtes de l'épée qui sont déjà de tradition au 28e. Les officiers se réjouissent de ces encouragements et ont applaudi des mains sinon du cœur.

Il convient de ne pas passer sous silence le maître d'armes du régiment, l'adjudant Lafoucrière, qui, ancien élève de l'Ecole de Joinville et professeur d'un réel mérite, se multiplie et s'efforce de façonner des tireurs.

Le lecteur reconnaîtra, dans le groupe ci-contre, une partie des escrimeurs du régiment et

quelques lames parisiennes bien connues, réunis à l'occasion d'une des nombreuses poules à l'épée, que, l'an dernier, donna le 28e dragons.

Ce sont au premier plan : MM. Adjudant Sautereau, maître au Val-de-Grâce ; Adjudant Boulanger, de l'Ecole de Joinville ; Lieutenant Sénat, de l'Ecole de Joinville ; Capitaine Branca ; Adjudant Lafoucrière ; E. de la Croix, président de la Société d'Escrime à l'Epée de Paris ; Colonel Burnez, Lieutenant Clolus, Lieutenant Grosjean, Sous-Lieutenant Guyon, officier de réserve, président de la Société « Le Sabre ».

Au deuxième plan : MM. Louis Perrée, Louis d'Hurcourt, Sergent Nèple, maître au 29e bataillon de Chasseurs, Sergent Doat, maître au 104e de Ligne, Grosjean, juge à Versailles, Lieutenant Compain, Adjudant Lemoine, de l'Ecole de Joinville, Adjudant Sauze, maître au 12e d'artillerie, Lécuyer, Robert, Ganet, Botacci, ancien maître au 13e d'Artillerie.

Au troisième plan : MM. Sergent Lecoutre, Brigadier Charavel, G. Voulquin, Armand Lusciez, Brigadier Villa



Salle d'Armes du 28e Régiment de Dragons

La salle d'armes de ce régiment, très confortablement installée, est représentée par le dessin ci-contre. Le sergent Nèple et M. Boisdon y font une démonstration ; maître Lafoucrière opine en sa tenue blanche de tireur.



H. Hébrard de Villeneuve

Société d'Encouragement de l'Escrime

PRÉSIDENT

VILLENEUVE (H. HÉBRARD DE)

Droit, correct, avec une pointe d'autorité très affirmative qui ne lui messied pas dans les nombreux assauts qu'il préside, M. Hébrard de Villeneuve est à l'Escrime ce que Camille Flammarion fut à l'Astronomie. Si, avant que ce dernier nous parlât du ciel, les masses ignorèrent complètement le système planétaire et la pluralité des mondes, avant que M. Hébrard de Villeneuve s'occupât de vulgariser les armes, les trois quarts des personnes qui en font aujourd'hui et s'y livrent obstinément, en auraient méconnu les bienfaits toute leur vie.

Il n'est donc pas un mal que de temps à autre quelques hommes se dressent et se montrent : que, pénétrés d'une idée, imbus d'un principe, ils sachent au besoin élever la voix au-dessus des

coteries du professionnalisme, des rivalités des petites chapelles, qui ne tendent rien moins qu'à étouffer l'art dans son essor. Ce n'est certes point petite chose que d'avoir su grouper autour d'une idée des hommes de tous les partis, de toutes les religions et de tous les mondes ; et, pour une fois, en France, — où depuis quelques temps les choses les plus sérieuses paraissent ne plus pouvoir échapper au dénigrement — la *Société d'Encouragement de l'Escrime* semble jouir de toutes les faveurs et être, par sa constitution même, en excellent crédit auprès de tous ceux qui cultivent le fleuret et, je puis ajouter, de ceux même qui en ignorent jusqu'à la forme.

La longue vie de cette Société, le succès qu'elle remporte, l'intérêt qu'elle sollicite, sa fortune croissante, et, enfin, le respect que lui témoignent les plus fanatiques d'un art — qui paraît reprendre sa place en un pays où il fut conçu, — aussi bien que ceux y réfractaires ; tout cela, dis-je, tient surtout à l'infatigabilité, à la dévotion de son distingué président.

Escrimeur lui-même, et non des moindres, dans ses pérégrinations à travers les salles d'armes et les nombreux assauts qu'elles donnent au cours de l'hiver, M. de Villeneuve avait pu se rendre compte que l'éclat qui sied aux armes faisait complètement défaut à la majeure partie des réunions organisées par la maîtrise. Il avait pu constater que cet art, noble par excellence, se mourait faute des solennités qui conviennent à sa noblesse.

Et c'est de ces constatations que lui vint, en 1882, l'idée de créer la *Société d'Encouragement de l'Escrime*, Société, qui, on le sait, à part les assauts de choix qu'elle donne à ses sociétaires, a pour but de développer le goût de l'escrime et d'en favoriser les progrès.

M. Hébrard de Villeneuve ne se contente pas d'être à la fois un dilettante des Arts et des Lettres, il joint à ses loisirs l'exercice du cheval, qu'il aime passionnément, et l'escrime, qu'il a commencé tout jeune et dont la technique, qu'il possède sur le bout des doigts, le met à même

de croiser avantageusement le fer contre nos premiers maîtres. Elégant, actif, nerveux, il a de merveilleuses allonges; et, sur la défensive, des parades d'une sûreté précise, mathématique. Fort toucheur, il n'abandonne rien au hasard; tire avec prudence, avec, cependant, une pointe d'emballement.

M. Hébrard de Villeneuve est né à Riom, le 10 septembre 1848. Un des doyens et en même temps l'un des plus jeunes membres du Conseil d'Etat, où il entra en 1873, comme auditeur, après avoir été reçu le second sur vingt concurrents. Maître des requêtes en 1879; conseiller d'Etat en 1895. Membre du Comité des chemins de fer et de la Commission de décentralisation. Ancien président de la Conférence Molé-Tocqueville, officier de l'Instruction publique depuis 1889, M. Hébrard de Villeneuve est officier de la Légion d'honneur depuis 1891. En 1870, cet aimable sportsman, doublé d'un homme d'Etat, prit la part la plus brillante aux campagnes de la Loire et de l'Est.

Fondée en 1882, la *Société d'Encouragement de l'Escrime* était constituée comme suit :

Président d'honneur

M. le Général VERGÉ.

Président

M. HÉBRARD DE VILLENEUVE.

Vice-Présidents

MM. G. DE BORDA.
WASKIEWIKZ.

Secrétaires

OLIVIER CONRAD.

ADOLPHE TAVERNIER.

Membres :

MM.
ALFONSO DE ALDAMA.
L'ANGLE-BEAUMANOIR.
Baron D'ARISTE.
AUMONT THIÉVILLE.
CAROLUS DURAN.
Capitaine DERUÉ.
DES HAULLES.
Comte EMMERY.
GUINARD.

MM.
CHARLES LE ROY.
EDMOND MAGNIER.
PHELIPPON.
Comte POTOCKI.
DE SAINT-ALBIN.
SAUCÈDE.
EDMOND DOLLFUS.
Baron D'EZPELETA.
LAROZE.

MM.
Magnard.
D. J. Osiris.
de Pène.

MM.
Roulez.
Sarlin.

Après avoir réussi au delà de tout ce qu'il était possible d'espérer, le Comité de la première heure s'est successivement transformé comme suit :

MEMBRES DU COMITÉ EN 1899

Président d'honneur

M. le baron Baillod, général de division.

Président

M. Henry-Hébrard de Villeneuve.

Vice-Présidents

MM. G. de Borda.
Baron d'Ezpeleta.
Comte F. de l'Angle-Beaumanoir.

Trésorier

M. L. Charpillon.

Secrétaire Général

M. A. de la Frémoire.

Secrétaires

MM. René de la Frémoire.
E. Bruneau de Laborie.

COMITÉ

MM.
G. Andrieu.
G. de Bonnegarde.
P. Bouchard.
G. Bureau.
Capitaine Debax.
Comte J. de Gabriac.
Horace Hervegh.
Gaston Legrand.
D. J. Osiris.
L. Pinaud.
Colonel Rousset.

MM.
Comte F. de Sauvage.
G. Breittmayer.
A. Corthey.
L.-Cel Derué.
G. Guignard.
R. H. de la Grange.
Comte de Lyonne.
E. Phelippon.
F. Reynier.
de Saint-Albin.
A. Tavernier.

Il faut rechercher dans la sympathie que le monde des armes n'a cessé d'accorder aux noms qui précèdent, le succès toujours croissant de la Société, qui, à l'heure actuelle, ne compte pas moins de 600 membres.



Ed. de la Croix

Société d'Escrime à l'Épée de Paris

PRÉSIDENT

CROIX (EDGAR de la)

Ignorant le parti pris dans les jugements qu'il est appelé à rendre dans les si nombreuses poules à l'épée qui s'organisent sous le couvert de la Société d'*Escrime à l'Épée* aussi bien que par les Sociétés d'armes ou salles parisiennes qui font appel à son toujours bienveillant concours, M. de la Croix compte beaucoup d'amis. Et c'est par cela même qu'il lui serait impossible de se montrer partial, par cela même qu'il n'admettrait point qu'on put proclamer vainqueur d'une poule, un tireur qui ne l'aurait réellement été, que la Société dont il est président jouit d'une solide et belle réputation et que bien rares sont ceux qui s'y firent inscrire pour le seul plaisir des rencontres sous bois.

Assidu de la salle Baudry, dont il était président avant l'élection qui le porta à la présidence

de la Société d'Escrime à l'Épée de Paris, il fut fréquement proclamé vainqueur dans les poules mensuelles organisées par les membres de cette salle.

Affable et courtois, bien connu du monde escrimeur, valant autant par les hauts milieux d'où il émergea que par ses connaissances de la lame, les débuts de sa présidence furent une suite de succès que le temps n'a cessé d'affermir. Il paraissait cependant assez difficile d'asseoir, même avec un entourage aussi sérieux, une Société qui s'occupât exclusivement du jeu de l'épée, tel qu'il se pratique, sur les assises de la vieille et classique méthode de fleuret. Non point que le duel n'ait, en une foule de circonstances, donné raison à cette manière de combattre qui consiste à frapper, à atteindre son adversaire là où on peut et par n'importe quel coup, — sans que l'aréopage l'annule comme venu en dehors des règles admises et émises en salle parce qu'il blesse ou tue, — mais par cela même que les méthodistes du fleuret, ancrés sur des principes

conventionnels, s'y opposèrent dès les premiers jours, prétextant que ces nouveaux venus, assez frustes au fleuret, peu techniciens et généralement peu brillants dans les assauts publics, ne fassent baisser le niveau qu'avait atteint l'art des armes. On sait que la routine ne fut jamais tendre pour l'invention : aussi, les disputes furent-elles acrimonieuses, et ironiques les mots. L'expérience a péremptoirement démontré que le jeu de l'épée, — ou du moins la pratique de cette arme, — n'a fait aucun tort à l'art, tout au plus a-t-elle dès son intronisation froissé les susceptibilités de quelques chapelles, qui durent l'adopter et virent doubler leur clientèle grâce aux allures facilement libertaires qu'elle affecte et grâce surtout au sens pratique de son application. Le jeu de l'épée, réduit à sa plus simple expression, a la logique d'autoriser le tireur à compter sur le coup qu'il donne sans que le vaincu ou la galerie puisse se récrier contre le bonheur, la chance ou la perspicacité qui l'amenèrent. Cette façon de combattre qui donne

raison à celui qui touche, soit qu'il arrêtât au bras ou au corps sur marche ou préparation adverse, a pris définitivement racine dans les esprits, au point qu'on n'entend plus guère dire par un tireur surpris d'un arrêt alors qu'il se fendait à fond : « Monsieur, vous auriez dû parer? »

— Parfaitement, mais c'est vous, monsieur, qui êtes touché?... ne manquerait pas de répondre la galerie stylée d'après le nouveau jeu.

Et la chose paraît singulière d'attester qu'il n'a fallu rien moins que beaucoup de duels, où d'habiles fleurettistes furent mis en échec par des initiés de quelques jours au jeu de l'épée, pour que la majorité du monde qui escrime ait consenti à modifier ses façons d'apprécier les résultats du combat.

L'évolution a fait couler quelques bouteilles d'encre et force flots de champagne, tandis qu'elle mettait les partisans de l'épée à une rude épreuve : la maîtrise était contre, s'y opposait ; inquiète, ombrageuse, elle croyait voir dans la

création de cette Société une concurrence plutôt qu'une évolution. Obstinés comme le sont ordinairement les innovateurs ou les inventeurs, les dirigeants de la Société d'escrime à l'Epée n'ont fait aucune trêve; leur propagande, qu'ils ont prônée par le fait même, s'est doublée de la force des résultats acquis. A l'heure qu'il est ils comptent, avec beaucoup de victoires, de nombreux amis.

Aussi s'est-il groupé quantité des meilleures lames autour de cette Société, qui, se réunissant souvent, stimulant les indécis et les profanes ne tarde pas à les incorporer; de sorte que, créée en 1893 par 58 hautes personnalités des armes, elle compte aujourd'hui 300 membres.

Les professionnels peuvent, en son honneur, brûler le cierge de la reconnaissance, lui souhaiter bonne et durable santé, car jamais il ne se cassa autant de lames avec le même amour-propre et le même entrain et jamais aussi, n'eussent été les sorties par les beaux dimanches, — quantité de gens paisibles n'auraient songé à



MM. E. LAUREAU, H. de la GRANGE, LÉCUYER, TÉTREAU, C. SEMELAIGNE, E. de la CROIX, F. SEMELAIGNE, Capitaine BIZOT, BOISDON, F. CHATIN, Marquis de CHASSELOUP-LAUBAT, Comte de REVERSEAUX, René SEMELAIGNE, Louis d'HURCOURT.

Les combattants : MM. ROBERT et MONESTIER.

se cloîtrer dix ans en salle, à plastronner pour des yeux que n'auront jamais les murailles, tandis qu'un déjeuner après une poule sur l'herbe a des attirances auxquelles peu d'hommes savent résister.

De l'agrément de ces sorties dominicales et de l'utilité de l'escrime pratique en plein air est née la *Société d'Escrime à l'Épée de Paris.*

Partout où il se fait des armes, existe une Société similaire, copiée sur celle-ci. Donc, en la créant, les membres de la première heure méritèrent bien de l'escrime et des escrimeurs.

Actuellement son bureau est ainsi composé :

Président d'honneur

M. HÉBRARD DE VILLENEUVE.

Vice-Président d'honneur

M. le lieutenant-colonel DERUÉ.

BUREAU

Président

M. EDGAR DE LA CROIX.

Vice-Présidents

MM. le comte FERNAND DE L'ANGLE-BEAUMANOIR,
ROBERT HANONNET DE LA GRANGE,
le marquis de CHASSELOUP-LAUBAT.

Trésorier

M. le comte de ROCHEFORT.

Secrétaires

MM. le comte de CHASSELOUP-LAUBAT,
DAUCHEZ DE BAUBERT,
FERNAND SEMELAIGNE.

COMITÉ

MM.

MAX DOUMIC
MAURICE FAURE
PHILIPPE LECASBLE
COMTE DE LYONNE
FÉLIX MAYOUSSIER
FERNAND RAQUEZ
JOSEPH-MARIE ROSÉ

MM.

MANUEL DE SANTA-MARIA
ARMAND SILVESTRE
EMILE THOULOUSE
ERNEST CARNOT
Dr CHATIN
EUGÈNE LAUREAU
GEORGES BUREAU

Présidents honoraires

MM. DANIEL CLOUTIER, HORACE HERVEGH.

Membres d'Honneur

MM. Le général de division baron BAILLOD
Le général de division GODART
PERIVIER, Directeur du *Figaro*
RANC, sénateur
CHARLES BOTKINE
EGERTON-CASTLE
Le chevalier MAZANIELLO PARISE
Le commandeur ROBERTO F.-M. VARVARO.

Tous les mois, cette Société organise des Poules qui ont généralement lieu au lycée Carnot ; des médailles sont décernées aux vainqueurs. Son principe est le suivant : dans une Poule à l'épée chaque tireur doit tirer avec tous les concurrents inscrits.

Au tournoi international d'escrime de 1896, la *Société d'Escrime à l'Épée de Paris* vit triompher plusieurs de ses membres. Sur les 72 tireurs venus des quatre coins du monde, divisés en 9 Poules d'élimination, la Société s'y classa comme suit :

1er M. W. de BLEST-GANA, membre de la Société.
2e M. le capitaine BARDET.

3e M. Albert Gautier.
4e M. Maurice Bernhardt.
5e M. le lieutenant Clolus, membre de la Société.
6e M. Lafourcade y Cortina, membre de la Société.
7e M. Chimenes.

Le tournoi de 1897 qui vit s'inscrire 80 tireurs donna les résultats suivants :

1er M. le capitaine Debax, membre de la Société.
2e M. de Hérédia.
3e M. Hérisson, membre de la Société.
4e M. Eugène Laureau, membre de la Société.
5e M. Armand Lusciez, membre de la Société.
6e M. le marquis de Chasseloup-Laubat, membre de la Société.
7e M. le lieutenant Sénat, membre de la Société.
8e M. Naudeau, membre de la Société.
9e M. Finaly.
10e M. Hébrard.

Dans l'un, comme dans l'autre tournoi, la Société, fidèle au but qu'elle s'est proposée, délivra à titre d'encouragement, des médailles de vermeil, d'argent et de bronze aux concurrents ci-dessus désignés.

Ci-contre, un groupe pris à l'une des nombreuses poules que la Société donne au Lycée Carnot.



Fleuret de Saint-Germain

Le “ Fleuret ” de Saint-Germain

Le goût des armes ne pouvait manquer de se développer dans les banlieues parisiennes où, d'ordinaire, après le labeur et même après les plaisirs bruyants de la capitale, viennent asseoir douillettement leur nid ceux épris du calme des villas ombreuses.

Saint-Germain, dont le nom rappelle à nos mémoires d'idiliques visions avec d'exquises mignardises, eut manqué à ses origines et méconnu les fastes de plusieurs Cours, si l'heure présente, bien que de formule brutalement démocratique, ne se glorifiait d'enregistrer, parmi ses nombreux passe-temps, la pratique du plus aristocratique des sports. Heureusement qu'il en est des Sociétés comme des couleurs qui s'harmonisent et se fondent dans les tonalités du décor qui les entoure et que la gentry de Saint-Germain ne pouvait, moins que tout autre, échapper à cette loi. Aussi, nous a-t-elle créé

le « Fleuret » groupement qui a pour but de faciliter l'étude des armes, de favoriser et organiser des assauts publics au profit des œuvres de bienfaisance de la Ville.

Créée le 1er mars 1896, cette Société n'a pas tardé à conquérir une fort belle place, autant par les superbes assauts qu'elle ne cesse de donner aussi bien que par la réelle connaissance des armes que montrèrent les membres qui donnèrent la réplique aux illustrations de la lame.

Comptant déjà de nombreux adhérents le bureau est constitué comme suit :

Président, MM. Guérain-Catelain.
Vice-Président, M. Gombault.
Trésorier, M. Emile Demarquet.
Secrétaire. M. Eugène Moutier.
Professeur, M. Mayer, ex-adjudant maître *au 1er Génie*.

Membres Permanents :

Mlle Jeanne Guérin-Catelain.

MM.	MM.
Jean Guérin-Catelain	Graham.
Guérin-Catelain.	Dr Lauth.
Ruaud.	Grebeau.
Moutier.	Lévêque, Emile.

MM.	MM.
Boudani.	Houlet, père.
Souazé.	Debray.
Carel, G.	Hubert, Paul.
Mollard.	Lécolle.
Vidal.	Levèque, fils.
Pavard.	Frank.
Gombault.	Radius, Paul.
Demarquet.	Gaisser.
Choret.	Bilbille.

A côté des membres permanents, se livrant très assiduement à l'escrime, se sont joints de nombreux membres honoraires qui, moins directement intéressés aux armes, y sont cependant sympathiques : parmi ceux-ci, je cite ;

MM.	MM.
Desoyer. Maire de St-Germain.	Fournez.
Guérin-Catelain.	De Marc.
De Girardet,	Frogier, père.
Barbotte,	Mervoyer.
Dr Leure.	Oudin.
Le May.	Resvé.
Houlet, fils.	Ledoray.
Favrel.	Dagand.
Marvie.	Barbé.
Osselet.	Comte Hocquet.
Simonet.	Faget.
Verlé.	Van Eyghem.

Il convient de ne pas passer sous silence le nom des personnes qui formèrent le « noyau » de cette prospère Société, qui accueille avec une cordialité toute française les tireurs que les vastes pelouses de Saint-Germain ne manquent d'attirer dès qu'elles reverdissent jusqu'aux premières neiges, ce sont :

MM.	MM.
Emile Choret.	Emile Demarquet.
Paul Frogier.	Paul Gombault.
Georges Graham.	Paul Hubert.
Guérin-Catelain.	Dr Lauth.
Ch. Lévêque.	Eugène Moutier.
G. Moynier.	Ruaud, fils.
René Salomé.	

Au cours d'une réunion récente, l'art photographique, représenté par le toujours actif M. Boisdon, nous a transmis le groupe ci-contre dans lequel figurent.

Au premier plan : La toute jeune et déjà charmante escrimeuse Mlle Jeanne Guérin-Catelain.

Jean Guérin-Catelain, son frère, intouchable, dit-on, sauf lorsqu'il croise la lame avec sa sœur.

MM. Ruaud et Moutier.

Au deuxième plan : MM. Demarquet, Salomé, Guérin-Catelain, Gombault, Debray, Choret.

Au troisième plan : MM. Emile Lévèque, Muller, adjudant-maître à l'Ecole de Saint-Cyr; Gabriel, professeur à Paris; Mayer, professeur du « Fleuret. »

Si le hasard des rencontres vous conduit quelque jour dans ces charmants parages, allez heurter au 14 de la Place du Château, où sont installés les locaux du « Fleuret » je puis vous assurer d'une réception toute amicale, bien que les amphytrions vous y attendent les armes à la main.



Graviche

GRAVICHE (Jacques)

Ce professeur, très sympathique au monde de l'escrime, exerce à Paris, depuis 1890, époque à laquelle il fut libéré du service militaire.

Né en 1867, à Dareizé (Rhône) et appelé sous les drapeaux en 1888, il fut comme tant d'autres tenté par le cliquetis des armes dès son arrivée au régiment. Maître Lafoucrière, qui enseigne avec l'attention que l'on sait au 28e dragons, s'empara du jeune Graviche, le tritura, le façonna si facilement et si bien qu'en quelque temps celui-ci fut apte à rendre de signalés services à la salle d'armes et obtenait, comme juste récompense de son labeur, ses premiers brevets.

Libéré en 1890, Graviche entrait au *Cercle d'Escrime de la Rive-Gauche* que dirigeait alors M. Huguet. Dès lors il eût l'occasion de fréquenter les meilleures salles d'armes et de figurer à de nombreux assauts.

Plus tard, lorsque le professeur Large dut laisser la Salle Mimiague pour s'établir boulevard Malesherbes, Graviche, dont les succès s'accentuaient chaque jour, devint le second de M. Large, avec qui il passa cinq années. Pendant ce laps de temps, ce jeune maître avait l'occasion de soutenir la lutte publique contre des adversaires tels que MM. Bruneau de Laborie, Daniel Cloutier, Breittmayer, etc., etc.

Tout jeune encore il a senti la nécessité de s'établir; aussi ne pouvait-il mieux faire que d'entrer en association avec maître Gabriel, qui dirige depuis de nombreuses années le *Cercle d'Escrime du Commerce* de la rue Hippolyte Lebas.

Graviche est non seulement un fin et bon tireur de fleuret, façonné à la méthode de l'Ecole de Joinville-le-Pont d'où sort notre excellente maîtrise, c'est aussi un redoutable tireur de sabre. Un récent assaut dans cette branche de l'escrime, si délaissée actuellement en France! soutenu contre une de nos premières

lames — j'ai cité le maître gaucher Jamau, du 101ᵉ de ligne — a péremptoirement démontré la réelle connaissance qu'il possède de cette arme. Il est, du reste, maître titulaire de l'Académie d'Armes de Paris et a été deux fois lauréat (1895-1896) au concours des maîtres adjoints de cette même Académie.

Graviche est également professeur des cours d'escrime organisés dans les ateliers des *Magasins du Printemps.*

Je n'apprendrai sûrement rien à personne en disant que cet excellent professeur a conservé les sympathies de son premier maître Lafoucrière et qui, jointes à celles que veulent bien lui témoigner les nombreuses personnes qui commercent avec son art, n'ont pu manquer de le rendre populaire dans les milieux où l'on escrime.



H. de la Grange

HANONNET de la GRANGE (Robert)

En quelque ville où les occupations conduisirent M. de la Grange, il eut fallu que le maître fût d'humeur bien inaccessible et la salle d'armes très haut perchée pour que, sitôt les malles débouclées et le déjeuner expédié, les citadins, amis de l'Escrime, ne comptassent un compagnon de plus. En effet, voilà bientôt trente-huit ans que M. de la Grange cultive les armes en passionné.

Ses débuts datent du Collège de Charleville, où il décrocha en 1863 un premier prix. Ardent, vigoureux, appliqué, robuste comme sont ordinairement les fils des Ardennes, M. de la Grange donna de réelles satisfactions au « père Godet », maître d'armes à Charleville. Quelques années passées à ce collège conduisirent notre jeune collégien à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures. Le père Godet en tressaillit. Son premier prix allait à Paris! Continuerait-il les armes?...

Cependant, M. de la Grange, qui eut en haute et particulière affection ce digne et loyal vétéran de l'escrime, se chargea d'apaiser ses craintes; en effet, quarante-huit heures après son arrivée à Paris, il mandait au père Godet inquiet son inscription à la salle de la rue Saint-Marc, que dirigeait, avec tant d'éclat, Robert aîné.

M. de la Grange passa deux années consécutives à cette école. Là, il put mêler et corser son jeu, certes, novice encore, à celui des illustrations, qui, comme M. d'Ezpeleta et tant d'autres, passèrent dans cette salle. Les cours de l'Ecole centrale finis, les années de rigueur écoulées, la guerre entre la France et l'Allemagne éclatait soudain. Ah! Dieu de Dieu! l'alarme était à peine donnée que le jeune Ardennais courait de toute la vitesse du premier train qui démarrait pour Mézières, la frontière, quoi!... Se souvenant du rôle joué par les patriotiques départements de l'Est en 1814, le pays se couvrit rapidement de compagnies franches où l'on vit des barbes blanches et des imberbes harceler l'ennemi tout

le temps que dura cette désastreuse et mémorable campagne. Tombant à Mézières au fort de l'effervescence qu'avait fait naître ce coup de foudre, M. de la Grange s'enrôla dans la compagnie Vigour — une de celles précisément, en raison des têtes audacieuses qui la composaient, désignées pour le service d'avant-postes.

On sait combien ces compagnies exaspérèrent l'ennemi... Au cours de diverses rencontres, M. de la Grange fut nommé sergent en raison de sa brillante conduite. Si, quelquefois, vous lui rappelez cette campagne, il vous dira avec son gros rire qui décèle un grand cœur et une énergie faite pour les luttes, qu'un de ses plus cuisants regrets est de n'avoir pu faire davantage. La paix traitée, M. de la Grange va occuper un poste d'ingénieur à Bordeaux, mais à peine le train qui le débarque à La Bastide est-il garé dans son hall, que la salle Chavet compte un membre de plus.

Il semble que M. de La Grange ait mis dans son programme, et cela dès la veille de son

départ du Collège de Charleville, de mettre une partie d'escrime à chacun des jours de sa vie. — Chavet! c'est un nom qui sonne très haut par le Midi dans la corporation des maîtres d'armes.

Ancien maître à l'Ecole de Cavalerie de Saumur, une des premières lames de son temps; instruit, ayant du tact, de l'extérieur, sachant conduire un élève, M. de la Grange fut en quelque sorte pris des deux côtés à la fois : en maître Chavet il trouvait un savant escrimeur et un homme dissert; aussi les assauts avec le Tout-Bordeaux se multiplièrent-ils, tandis que la leçon — la dure mais agréable leçon — prenait au jeune ingénieur la plupart des heures désœuvrées que la vie de province offre invariablement.

Revenu à Paris — le destin a de ces complicités si étranges — et à peine est-il installé, ses meubles couverts encore de la poussière du voyage, que sous son appartement une salle est en formation. Quelques appels retentissent jusqu'au faîte de la maison: eh. parbleu! ce sont MM. Rochegrosse, Chanon, Bouchard, Camille

Doucet, prématurément enlevé depuis à son art, à l'affection des siens, de ses nombreux amis qui escriment. Il en fallait moins que cela, descendu à la hâte, M. de la Grange entre, on cause, on connaît des amis qui sont des amis du groupe qui bataille.

— Alors, vous êtes des nôtres?

— Comment donc, s'écrie M. de la Grange, attendez une minute.

On le vit en effet disparaître un moment, puis apparaître à nouveau portant son matériel de salle ; et, de ce jour, maître Spinnewyn — car c'était maître Spinnewyn qui fondait sa première salle à Paris — inscrivait M. de la Grange qui, à l'heure où j'écris ces lignes, figure encore sur ses registres.

Depuis cette époque, qui remonte à l'an 1886, les encouragements de M. de la Grange n'ont fait défaut ni à maître Spinnewyn en particulier, ni à l'escrime en général. Partisan de la méthode Spinnewyn, il est devenu un redoutable tireur d'épée.

La connaissance approfondie des choses de l'escrime, l'impartialité de ses décisions, la courtoisie et la correction qu'il apporte dans ses relations avec le monde, font que M. de la Grange est de toutes les réunions d'armes où son jugement, très recherché, fait autorité. Il est à la fois :

MEMBRE DU COMITÉ de la *Société d'Encouragement de l'Escrime.*

VICE-PRÉSIDENT de la *Société d'Escrime à l'Epée.*

MEMBRE DU COMITÉ de la *Société Le Sabre.*

MEMBRE HONORAIRE de la *Salle Louis Mérignac.*

VICE-PRÉSIDENT de la *Salle Spinnewyn.*

Dilettante, passionné pour tout ce qui touche au secret et aux progrès des armes, il a fait une saison à la salle du maestro Conte, désireux de faire à bon escient la comparaison ou la différence existant entre l'Ecole Française et l'Ecole Italienne.

Ardennais, il a du colonel Derué, son brillant compatriote, la vigueur et la résistance. Exécutant aux surprises fines et délicates, ses attaques bien liées, bien venues et d'esprit de suite, en font un tireur très haut classé. Procé-

dant par enveloppements, il déconcerte toute préparation. Beau tireur, pareur habile, il sait attendre le fer au terme de sa course, doctement, avec quiétude. Sa phrase, activement conduite, ne l'expose qu'à de fort rares mécomptes tant il passe avec rapidité de l'offensive à la défensive. Une extrême mobilité dans ses moyens et une incomparable vigueur de main lui permettent d'aborder les meilleurs tireurs. Bien placé, combattant aux belles allures, il compte au nombre de ceux qui conquièrent les suffrages d'une soirée publique.



Capitaine Hutton

HUTTON (Capitaine Alfred)

M. Alfred Hutton, comme escrimeur, a de qui tenir, son père Henri William Hutton. Esq. de Beverly, officier des dragons de la Garde, avant la campagne de 1815, fut un des élèves favoris du grand Angelo, l'ami de d'Eon et du chevalier de Saint-Georges. — « Cold Steel » — comme on l'a surnommé, du titre d'un de ses livres — est né en 1839; à 12 ans il fut mis entre les mains du fils d'Angelo, maître de son père. Elevé à Blackheats et à Oxford, il sort de cette Université, en 1859, pour entrer dans l'armée comme enseigne de highlanders; il s'y fait remarquer bientôt dans divers tournois militaires, par son habile pratique du sabre et de la bayonnette. En 1864 il obtient une promotion et passe au 7e hussards, puis il quitte ce régiment deux ans après, revient visiter l'école d'Angelo qui venait de mourir et dont M. Mac Turk avait pris la succession; c'est à ce dernier qu'il dut les leçons

de fleuret, les yeux bandés, que ce maître donnait avec un certain succès. En 1886 le capitaine Hutton passe au 1er dragons de la Garde où sa réputation d'escrimeur l'avait précédé. Il y cultive l'escrime du sabre, de la lance et de la bayonnette et se met à consulter les méthodes des écoles anciennes. Elu en 1867 membre du Fencing Club, il quitte l'armée en 1873 et consacre, dès lors, tous ses loisirs à l'étude des armes; il prête volontiers son assistance à leur développement, fait profiter de son expérience les écoles des régiments de volontaires, et l'armée le trouve toujours prêt à l'aider de ses conseils.

La publication d'un livre « Old Sword play » en 1892, lui donne l'idée de perpétuer sous une forme moderne les systèmes pittoresques de la vieille escrime des xve, xvie et xviie siècles, avec la rapière du temps d'Elisabeth. C'est à lui qu'on doit la reconstitution des anciens jeux des écoles du passé, dans lesquels il excelle et qui ont tant de succès en Angleterre. Ce livre lui valut d'être élu membre de la Société des Antiquaires.

C'est sans doute l'apparition de cet ouvrage qui décida, en 1894, le regretté Albert Fierlants, alors président du Cercle d'Escrime de Bruxelles, à inviter le capitaine Hutton à ce tournoi de l'escrime à travers les âges, où il se rendit avec le capitaine Matthey, M[rs] Cooke, Whittow, Gate et Johnson, qui représentaient les escrimeurs de l'Angleterre.— Depuis lors le capitaine Hutton a vu sa compétence souvent mise à contribution, comme le fut celle du défunt professeur Bertrand, dans le règlement des duels au théâtre. — Possède une belle collection d'armes anciennes et de livres d'escrime. — Est l'auteur de plusieurs ouvrages appréciés : « Swordsmanships ». « The Cavalry Swordsman », « Bayonet-fencing. » « Cold Steel », « Old Sword play », et, tout récemment publié, « The Swordsman », un manuel d'escrime au fleuret, au sabre et à la bayonnette, qui enseigne une défense particulière contre un adversaire discourtois, etc. — Comme tireur, le capitaine Hutton, qui a l'avantage d'une taille élevée, se sert

pourtant peu de ses moyens d'allonge : il compte surtout sur les ressources de sa main, ne cherche pas le coup de bouton, l'accepte de bon cœur quand il est correctement envoyé ; brille surtout par le caractère romantique de son jeu, inspiré des vieux traités qu'il se plaît à consulter, en faisant revivre le côté pittoresque et décoratif du costume et des belles armes de nos ancêtres.



Dans le fond.

M. le Dr X., Mme REDEUIL, M. REDEUIL.

Premier rang,

LA FONTAINE, ANTONIO, DAMOTTE, REDEUIL fils, ANDRÉ, BOUARD.

Deuxième rang,

COLIN, REMAN, Georges REDEUIL, SERVAUT, SALUSSE, Maurice MARCILLE, PLOMMET, HARDY.

LA JEUNE ÉPÉE

Association d'entraînement pour l'Escrime fondée en 1891 par J. Joseph-Renaud.

Grands assauts publics où le fleuret garde la prépondérance.

Poules mensuelles à l'épée de combat. Médailles d'argent artistiques aux vainqueurs de chaque poule.

140 Membres

Comité

MM.

Georges Bureau, *président*.
Martin de Murat, *vice-président*.
Henri Plommet, *secrétaire général*.
Maurice Le Bertre, *commissaire général des assauts*.
Rabany, *professeur d'escrime*.
Gaston Andrieu, *secrétaire-trésorier*.
Comte de Montesquiou-Fézensac.
Prince de Brancovan — Georges Guignard
Louis de La Salle — P. Bruneau de Laborie

Membres

MM. Angerville (d')
Arian frères
Barré (Albert)
Benjamin-Constant (E.)
Blest-Gana (de)
Bouché (Léon)
Bouern (J. de la)
Bourdaria
Garban (Charlie)
Gault (Maurice)
Gauthier (Louis)
Glaizot (Jacques)
Harold de Hirch
Hopital (de l')
Labrosse
Lacroix (L. de)
Lafontaine (A.)
Lelièvre (Ad.)
Leroy (Maurice)
Marçais
Marcille
Moutlaurent (H.)
Moutlaurent (L.)

MM. Brulé
Cahuzat (Maurice)
Camet
Camet (Louis)
Carlos (Mérino)
Chibourg (Georg.)
Demmler
Doyen (André)
Finaly
Payer (Jules de)
Périssoud
Pierné (Georges)
Pillois (Robert)
Popp (Richard)
Redeuil (Georges)
Regnard
Robert (Léon)
Salusse (Félix)
Servant (M.)
Sigre
Stodel
Tirman (Jacques)
Tchamitch
Ziegler de Loes

La *Jeune Épée* s'est en outre entourée d'un Comité d'honneur composé comme suit :

Président d'honneur

M. Hébrard de Villeneuve.

Président honoraire

M. Bruneau de Laborie.

Vice-Président honoraire

M. René de Saint-Chéron.

Membres d'honneur

Comte de L'Angle-Beaumanoir, Ed. de la Croix, Colonel Derué, Comte Nicolas Potocki, Baron de Coubertin, Marquis de Chasseloup-Laubat, Theophile Legrand, etc., etc...



GEORGES BUREAU

BUREAU (Georges)

M. Georges Bureau se révéla au monde des armes au grand assaut historique donné au Cirque d'Été, en 1895, par la *Société d'Encouragement de l'Escrime*. C'est de cette représentation historique, de cette exhumation de vieilles coutumes, préparée à grands frais pour la scène sous l'initiative intelligente et docte de M. Hébrard de Villeneuve, que les escrimeurs, escrimant à Paris ou ailleurs, connaissent réellement le galant sporsman qui préside avec l'éclat que l'on sait aux destinées de *La Jeune Épée*.

Nouveau venu à cette époque déjà lointaine, 1895, il combattit aux côtés de ce groupe de tireurs aimés du public, et dont les noms sont :

J. Joseph-Renaud, Bruneau de Laborie, Villy Sulzbacher, de Saint-Chéron, comte d'Oyley, Léeuyer, Bottet, Weber-Halouin, Salusse, Martin de Murat, comte Collarini, Léon Tissier,

Luztgarden, Moreau-Dalmont, Lucien Leclerc, M. et Mme Gabriel, etc...

Disons qu'en ce cliquetis de lames plus anciennes, habituées aux pompes du cirque, au triomphe des foules, les « débuts » du jeune escrimeur furent remarqués.

Avocat, homme de lettres, escrimeur, telles sont ses qualités. Plaider, écrire, escrimer, telles sont ses occupations. Ces trois professions, ces trois arts, comme on l'entendra : la parole, la plume, l'épée, Georges Bureau les cultive avec le même souci, le même soin, le même amour : et, je dois le dire, avec le même succès.

Avocat, son verbe est rond, vibrant comme un coup de clairon empli du soleil d'Afrique où il a vécu et qui basana son teint, son visage, qu'éclairent deux yeux ouvertement intelligents, mystérieux, profonds. Disert, brillant, dédaignant les vétilles, ses plaidoiries, trahissant l'homme d'action au jugement sain, à l'éducation droite, lui ont créé de sérieuses affections

parmi ses adversaires, — de mur mitoyen s'entend !

Si, laissant de côté le jeune et déjà distingué avocat pour m'occuper du bagage du littérateur, je dirai, et cela sans arrière-pensée, que sa plume est de celles qu'on aime pour la variété des sujets qu'elle conçut, pour l'éloquence et la chaleur de style.

Deux histoires d'Aultrefoys, superbement illustrées par Michel Zamacoïs, ont tenté les délicats de la pensée, y compris le Maître Armand Silvestre, qui, en guise de préface, présente, avec son tour d'esprit habituel, les deux histoires au lecteur, d'où j'extrais le joli compliment qu'il fait à l'auteur :

« ... Non pas que ces deux jolis contes soient écrits en vers, mais bien dans une prose précieuse, cadencée et délicieusement musicale. On y retrouve ce charme de nos vieux auteurs qui ont fait l'harmonie de notre langue, et dont les rythmes obscurs n'échappent qu'aux gens sans oreilles. Qui ne s'est aperçu qu'une page du divin Rabelais chante comme un chant de l'Iliade? C'est bien de vouloir ressus-

citer notre belle chanson gauloise, qui est comme le frémissement du vent dans les chênes.

« Et c'est bien aussi de vouloir ressusciter la gaieté des anciens récits qui faisaient joyeuses les veillées de nos pères, aux âtres tout flambants de sarments. Au contraire des jeunes d'aujourd'hui, plus mélancoliques dans leurs œuvres que les vieillards d'autrefois, l'auteur que je vous présente est remonté aux sources de la joyeuseté originelle, pour nous prouver que cette source n'était pas tarie.

« Je sais que nous vivons dans un temps morose où l'on ne croit qu'aux gens qui ne rient pas, comme si le rire ne s'était pas appelé, en France, Rabelais et Voltaire! Mais je crois que tout cela est une bonne hypocrisie et que ce tout petit livre courra bien des chevets, soigneusement caché sous la neige des draps par les jeunes filles.

« Ne voulez-vous donc pas qu'elles s'amusent, les innocentes, avant de devenir les femmes de notaires insupportables ou de fastidieux boursiers!

« Moi, j'applaudis, de tout mon cœur, à cet accès de gaieté franche, de belle humeur communicative s'exhalant en une forme qui est pour plaire à tous les délicats.

« ... Vous qui avez le dégoût de la littérature fin de siècle, tournez ces feuillets d'où s'exhale comme un parfum de fleurs séchées, celles que cueillaient

les belles filles d'antan, dans les jardins amoureux, en leurs promenades dominicales, les vespres achevées, quand les galants les suivaient pour ramasser les bouquets pleins d'aveux sur leurs pas.

« ... Mais je m'aperçois que je retarde, en devisant ainsi des choses que j'aime et que je regrette, le plaisir que vous prendrez à la lecture de ce qui suit. Il est temps que je m'en excuse, en souhaitant toutefois, à l'auteur de ces jolies histoires, de ne pas demeurer en chemin, mais d'en écrire beaucoup de pareilles pour l'éducation des jeunes gens de son âge, pour l'édification des petites pensionnaires et pour le divertissement des vieilles gens comme moi. »

Georges Bureau ne s'est pas contenté d'écrire à la façon de l'abbé de Meudon, il nous a donné aussi des histoires délicieusement modernes, aimablement gaillardes, capiteuses. *Les Maris de Colette*, malignement illustré par Henri Pille, est un ravissant volume qu'on aime lire en rentrant du bal, certain de trouver, en un joyeux tête-à-tête avec le livre, le délassement rêvé. Et cela marche, court, vit ; les folichonneries fin de siècle et fin de sexe, vertu de la rue à trois sols le fagot qui va montrant son cul à la lune quand

la chose est répréhensible, le narrateur a condensé ces toquades boulevardières, humus histério-snobique poussé comme un champignon sur le pavé parisien, avec cette humeur figaresque qui lui fait préférer l'éclat de rire à la contrition : et c'est charmant, c'est joli, et j'ai dû plusieurs fois fermer la page tant il y a du rire et de l'ironie là-dedans.

A côté de cette humour, de cette verve rabelaisienne, bien gauloise, Georges Bureau a aussi chanté la mer, ses tempêtes et ses amours ; car si vous lisez *Le Matelot* vous verrez que le poète a su pénétrer la complexité d'âme de ce Breton qui, délaissant la terre ferme pour les flots et l'inconnu, pour les mystérieux lointains, n'a d'amour et de tendresses que pour la vague qui lui servira de linceul. Et je voudrais qu'il vous fût donné d'entendre Worms, de la Maison de Molière, interpréter ce ravissant récit dramatique, écrit en vers couleur locale :

C'était un petit gars, un petit gars breton :
Yan. Dix ans. Déjà fort sous son tricot de laine :
Bouclé comme un Jésus, mais nerveux comme un chêne,
Et du pêcheur Joël le dernier rejeton.

Le jour, il apprenait à lire l'Évangile :
Le soir, il écoutait les récits que les vieux,
A l'entour des foyers, font les larmes aux yeux.
Il savait que son père était mort près d'une île,
Là-bas, là-bas, bien loin, en l'océan de deuil
Où chaque vent qui souffle est un vent de naufrage,
Où chaque lame guette et se dresse au passage
Des hardis matelots, pour montrer un écueil.
Il avait vu partir ses autres quatre frères,
Et, certain maintenant qu'ils ne reviendraient pas,
Yan pleurait à dix ans et gardait le front bas
Quand sa mère, à genoux, murmurait des prières...

. . . .

. . . .

N'est-ce pas que cela sent la haute mer, le bateau à voiles et même un peu l'Angélus?

Mlle Bartet, toujours de la Maison de Molière, offrit aussi son tribut de grâce et de talent à la consécration de l'aurore du poète, et je dois dire qu'elle ne fut jamais plus dramatiquement désolée qu'avec *Les Vieux*. Oh ! « les vieux ! » Je voudrais que cette grande douleur fût transmissible comme objet concret, palpable, afin que certaine jeunesse en fît provision : elle saurait mieux aimer ceux qui nous aimèrent... « Les Vieux ! » ils ont peiné, trimé : la foi commune est allée à leur unique rejeton, le sang de leur sang, leur fils ! leur amour. Mais les vingt ans

du fils viennent de sonner au même clocher qui marqua l'heure de leur naissance, de leur union et de leur joie. Adieu, le rêve et le bonheur des vieux ! Le renom de nos armes et nos intérêts appellent Jean à venir se ranger sous les plis du drapeau tricolore, quand les dernières vibrations du métal, douloureuses et tristes, tombant sur ces trois âmes, les séparent pour l'éternité.

. . . . Longtemps, sur la grand'route,
Jusqu'à l'heure où la nuit de ses ombres veloute
Et confond le sommeil de la terre et des cieux,
Longtemps après que Jean eut emporté leur âme,
Ils restèrent, tremblants, et la main dans la main,
Se baissant pour chercher ses pas sur le chemin !
L'homme ne disait rien : « J'en mourrai », dit la femme.
. . . .
Des mois avaient passé depuis ce jour de deuil.
Les soldats n'avaient pas envoyé de nouvelles,
Et les vieux éprouvaient des angoisses cruelles,
Ne voulant plus sortir, ne quittant plus le seuil
Du logis, chaque jour espérant une lettre.
Un soir, une arriva, qui contenait ceci :
« Mes vieux, si vous avez prié pour moi, merci !
Je suis blessé : c'est grave. Il a fallu me mettre
Sur un lit d'hôpital. Vous serez fiers de moi :
J'ai sauvé deux canons hier dans la bataille.
Et notre colonel m'a donné la médaille !
Je l'ai là, sur mon cœur, et, je ne sais pourquoi,
Elle semble apporter un baume à ma souffrance.
Pourtant, je suis perdu. Le médecin l'a dit.
Vous ne reverrez pas votre petit conscrit.
Je suis bien malheureux !... mais je meurs pour la France ! »
. . . .
Ayant lu cette lettre, ils fermèrent les yeux,
Et moururent aussi le lendemain, les vieux !

Comme écrivain, Georges Bureau, à un âge où les distractions mondaines sont le propre de la vie, a cependant déjà puissamment fouillé, observé nos mœurs. Il a écrit ce qu'il a vu, prenant la psychologie qui se dégage des faits eux-mêmes, il nous a transmis ses diverses observations avec infiniment de sens littéraire. Dans le *Vitrail* et *La Fiancée*, présenté par M[me] Jane Hading, on sent la richesse et la fertilité de l'invention.

Je crois que toutes ces qualités vaudront à Georges Bureau une marche rapide et sûre vers les hauts sommets du barreau. Foncièrement honnête, d'esprit droit, lettré, érudit comme trois moines, la « cause » n'aura rien à perdre à être défendue, soutenue par ce tempérament complexe. Du reste, il suffit de parcourir un volumineux ouvrage : *La Législation du Théâtre*, qu'il vient de publier et qui, entre les mains des acteurs, des directeurs et des auteurs, aura pour but d'éviter beaucoup de conflits. Cette intéressante publication a, depuis son apparition, dé-

signé de plain-pied Georges Bureau l'avocat ou le conseil expert de la majeure partie des procès que se sont intentés ces temps derniers acteurs, directeurs et auteurs.

Georges Bureau compte vingt-huit ans à peine, il est en effet né le 31 janvier 1870, à Paris. C'est cependant à Alger qu'il commença les armes avec MM. Laizé père et fils. On connaît la réputation de ces savants professeurs, dont le premier, ancien premier Maître au 1er régiment de zouaves, fut un des disciples affectionnés de Jean-Louis. Aussi, Georges Bureau, parle-t-il souvent des premières leçons qu'il reçut de ces excellents maîtres avec une reconnaissance profonde.

Venu à Paris, le jeune escrimeur entra à la Salle Mimiague-Rouleau, où, avec l'âge, il se perfectionna.

De taille au-dessus de la moyenne, plutôt grand en raison de sa sveltesse, nerveux, vif, d'un jugement rapide et sûr, Georges Bureau attaque souvent en marchant après attaque au fer; pare

sans brouiller les lignes, lit facilement le jeu adverse et sait prêter aux jeux divers qui se présentent telles combinaisons offensives ou défensives utiles à la production d'un bel assaut ; tire mieux en public qu'en salle. A succédé à la présidence de *La Jeune Épée* à M. Bruneau de Laborie. Et ce n'est pas petite chose qu'être la tête et conséquemment le cœur de cette prospère et vaillante Société dont les membres sont tous en armes, ce que vulgairement on appelle des « calés. »

J'ai vu Georges Bureau faire du fleuret très souvent en public, en salle et chez des camarades d'armes ; j'avoue qu'il tient la planche fort élégamment ; et, autant dire, avec autorité.

Pour ce qui est de l'épée, j'ai assisté à quelques poules où il « donna », notamment chez le jeune et déjà talentueux Jules de Payer. A cette poule, le jeu de Georges Bureau me parut l'égal de ceux des plus brillants adversaires réunis en cette superbe matinée.

C'est dire qu'à *La Jeune Épée* le président

tient joliment, crânement sa place. Quand je vous aurai dit que ce galant sportsman est un assidu du stand de Gastine-Renette ; qu'il compte beaucoup d'amis, grâce à l'aménité de son caractère, de son tempérament pourtant froid... ô ! dès l'abord seulement, il ne me restera plus qu'à clore cette modeste étude que j'eusse pris plaisir à allonger et que j'écourte, afin de ne pas blesser la modestie de l'escrimeur à qui elle s'adresse.



H. Plommet

PLOMMET (Henri)

Secrétaire de « La Jeune Epée ». Le plus souple des escrimeurs. Grand, mince, il possède au plus haut degré l'art de « saisir les jours » et se fend alors en des allonges étonnantes.

Un des meilleurs champions de *La Jeune Epée* qui ne compte plus ses triomphes, et qui doit garder, comme l'avare de la légende, des caisses de médailles en ses celliers.

Des médailles! et oui, il en a une vingtaine dont cinq conquises l'épée à la main; les autres, la plupart en or, sont des prix de peaume, un jeu qu'il affectionne, auquel il est très habile. A été, du reste, champion de France en 1895.

A fait ses études à Stanislas, commença cependant les armes à Compiègne avec le maître militaire Verner.

Escrime actuellement chez Clermontel. De toutes les réunions d'armes et partisan des sports en

plein air, il est assez rare que les chroniques mentionnent une poule donnée sur un des points quelconques de la banlieue parisienne sans le citer comme y participant.

Docteur en droit et 26 ans d'âge ; avec cela tire l'épée en fleurettiste accompli. Est membre du Conseil de l'U. S. F. A. — Union des Sociétés Françaises des Sports Athlétiques, pour les profanes.



Richard Popp

RICHARD POPP

M. Richard Popp, fils du célèbre ingénieur de ce nom, compte 23 ans. Il a commencé les armes avec le professeur Spinnewyn, le 1er des Ides de janvier 1896.

Bien qu'il soit dans nos habitudes de commémorer les dates correspondant à la création de ceci, de cela, ou telles de nos entreprises marquant dans la vie, par un dîner, lui, Richard Popp, dérogeant aux usages admis, dîna aussi très rigoureusement du reste, la veille du 1er des Ides de janvier 1897; mais, algébriste invétéré, renversant les termes, ce fut après un duel, un très joli duel, qu'il eut avec un brillant et vaillant fils des Hélènes, M. Nuramey, étudiant en médecine en la Faculté de Paris.

Dans cette rencontre qui dura juste le temps de flamber les épées, de mettre veston à terre, de retrousser les manches par le froid hivernal,

de se mettre en garde, de se regarder dans le blanc des yeux et s'extraire quelques gouttes de sang — le jeune élève de Spinnewyn fut assez heureux de loger 4 centimètres de sa pointe neuve dans le gras du bras de son adversaire. Il réussit ce joli coup droit sur une tension, après léger battement de sixte.

Comme on le pense, ce fut une réjouissance pour toute la salle, non point qu'on se gobergea de la défaite adverse — chez Spinnewyn on ne daube pas sur le vaincu — mais on ˛éta la contenance franche, brave et loyale du jeune frère d'armes.

M. Richard Popp, avec fort peu de travail. possède beaucoup d'acquis. Ce n'est certes pas le tireur classique, tirant, parant, joutant académiquement, non. Son jeu, de prime abord, donne au contraire l'idée de l'imprécis. Procédant par bonds, s'il attaque — ce qu'il fait souvent — et qu'il manque son but, n'espérez pas loger une riposte, même en le poursuivant avec une vitesse qui équivaudrait à une charge, car, à

peine son coup est-il fourni, cela très à fond, avec force amplitude, qu'il est hors d'atteinte, pointe en arrêt, stable ou instable, selon les besoins de la cause, se gardant des surprises, vous déconcertant.

Mince, élancé, souple, félin, concevant rapidement, il a pu en peu de temps et en peu de leçons — comme je l'ai dit plus haut — disputer de nombreuses poules et sortir premier sur des tireurs tels que MM. H. de Lagrange, Eugène Laureau, etc., etc. — Poules qui se sont données soit à la salle Spinnewyn, soit en plein air, à Bécon-les-Bruyères, aussi bien qu'au Lycée Carnot, par la *Société d'Escrime à l'Epée de Paris*; et ce n'est pas peu dire.

La première poule que gagna M. Richard Popp, et qui le classa au nombre des personnalités qu'on aime rencontrer dans les réunions de ce genre, eut lieu chez Spinnewyn, six mois après ses débuts.

En mars 1897, à Bécon-les-Bruyères, il sortait victorieux de la réunion organisée par M. Spin-

newyn; en juin de cette même année, il était aussi premier de la poule que donnait au Lycée Carnot la *Société d'Escrime à l'Épée*.

Ces réunions, où les tireurs se classent finalement selon leur mérite tant elles sont nombreuses et tant la diversité des jeux est constante, ont cependant moins mis en lumière M. Richard Popp que les deux tournois internationaux.

Dans le premier, malgré son peu de temps d'étude, M. Richard Popp, sortait deuxième de sa poule; dans le second, plus mouvementé, plus ardu, en raison des réelles valeurs mises en présence, il fut premier de sa poule sans avoir été touché.

On se souvient que M. le marquis de Chasseloup-Laubat, éliminé la veille à une première poule fut replacé dans celle où figurait Richard Popp afin de compléter un nombre donné de tireurs — il se produisit un coup double qui plaça MM. le marquis de Chasseloup-Laubat et Richard Popp 1ers *ex-æquo*.

Je n'ai pas besoin de parler de la réelle valeur.

de la réelle connaissance qu'a de la science de l'épée le marquis de Chasseloup-Laubat, les habitués des salles ne s'expliqueraient point que pour affirmer le talent de Richard Popp, je puisse un moment l'étayer d'une des premières lames connues : non, là n'est pas mon intention, mais tous ceux des camarades de salles d'armes qui ont vu tirer, ou, — ce qui est plus rationnel — ont supporté le choc, subi les effets de la malignité de la pointe de l'aimable escrimeur que je portraiture en ces quelques lignes, seront d'avis que je ne pouvais prendre la comparaison que là où il était logique de la prendre ; et je ne la trouve qu'en ce solennel tournoi de 1897 qui les mit en présence l'épée à la main et d'où ils sortirent *ex-æquo*. Ceci dit, on ne saura pas surpris de voir l'homme de sport et l'ingénieur de race qu'est M. Richard Popp, verser dans l'*Automobilisme*. — En effet, le jeune et sympathique ingénieur est actuellement constructeur d'automobiles. Si d'aucuns prétendent qu'il est fils de son père, la connaissance que j'ai de son

tempérament me laisse dans la croyance qu'il veut surtout être quelqu'un, par lui-même.

Mais laissant l'ingénieur pour m'occuper de l'escrimeur, je terminerai ces modestes notes en rappelant que M. Richard Popp est membre des Sociétés : *La Jeune Épée*, *Le Sabre* et la *Société d'Escrime à l'Épée de Paris*.



Eugène Laureau

LAUREAU (EUGÈNE)

Quelques centaines de gentlemen jetés sur la place de Paris, comme le vigoureux escrimeur que je portraiture en ces quelques lignes, et les nombreuses salles d'armes — y compris les salles de boxe, française ou anglaise — ne chômeraient certes pas de longtemps. Parce que M. Eugène Laureau fait alternativement du fleuret, de l'épée, du sabre, de la boxe française et de la boxe anglaise, estimant que le temps passé à la culture physique est un temps qui se retrouve à la longue.

Après avoir commencé les armes à Dijon, il continua sous l'habile maîtrise de M. Vigeant au Collège des Postes, où, à la suite de sérieuses études faites au pays natal, il était venu préparer polytechnique — qu'il ne put atteindre à son grand regret : les préférences de sa famille s'étant manifestées en faveur d'une carrière libérale.

Les études terminées, M. Eugène Laureau passa chez Maître Spinnewyn, et le suivit dans les diverses salles qu'il créa successivement. Ne tirant dès lors que l'épée avec celui qui fut champion du monde au tournoi international de 1897, il acquit rapidement de sérieuses connaissances dans le maniement de cette arme, et les premières réunions auxquelles il assistait en *débutant* incertain, furent marquées des plus beaux triomphes. En effet, depuis ses premières sorties, qui datent de juillet 1896, M. Eugène Laureau a gagné une trentaine de poules sur des concurrents très particulièrement cotés. Eh! puisque une collection de journaux d'escrime est à portée de ma main, je cite :

13 Juillet 1896. — Villebon.— Poule LAFON-SPINNEWYN :

1re Poule de 7 tireurs, MM. le comte de Gabriac, de Passalagua, Joly, Piel, Grenet, Eugène Laureau et prof. Bourdon. 1er Eugène Laureau, sans être touché.

25 Octobre 1896. — Vélodrome de Monceau. — Poule de la « Société d'Escrime à l'Epée de Paris » :

Neuf tireurs : 1er Eugène Laureau par un seul touché.

22 Décembre 1896. — Même lieu. — Même Société : Sept tireurs, Eugène Laureau et Casimir Semelaigne, seconds *ex-æquo*.

31 Janvier 1897. — SALLE SPINNEWYN. — Poule d'inauguration :

1er Eugène Laureau.

Janvier 1897. — Poule de la SOCIÉTÉ D'ESCRIME A L'ÉPÉE DE PARIS.

1re Poule dite de « Seniors » :

Sept tireurs, 1er *ex-æquo* : MM. Thomeguex et E. Laureau.

1 Mai 1897. — (MÊME SOCIÉTÉ) :

Huit tireurs, 1er Eugène Laureau.

15 Mai 1897. — SALLE SPINNEWYN :

1re Poule. Gagnant : Eugène Laureau.

CHALLENGE D'ÉPÉE DE l' U. S. F. S. A.

1re Poule, 2me : Eugène Laureau.

2me TOURNOI INTERNATIONAL D'ÉPÉE (1897) :

Poule du 22 mai :

1er Eugène Laureau.

(Il convient de dire que jusqu'à ce moment le favori du tournoi fut M. Eugène Laureau, qui, jusqu'à cette épreuve, n'avait à son actif qu'un touché donné par le capitaine Debax. Cependant coup sur coup M. E. Laureau est touché par MM. de Heredia et Naudeau. Enfin, il reste quatrième.)

24 Octobre 1897. — SOCIÉTÉ D'ESCRIME A L'ÉPÉE DE PARIS :

Huit tireurs (Seniors), 1er Eugène Laureau.

21 Novembre 1897. — Lycée Carnot — Même Société.

Poule donnée sous la Présidence de M. le Ministre de l'Instruction Publique :

Huits tireurs (Seniors), 1er prix M. le marquis de Chasseloup-Laubat.

Une gravure « *Le Rêve* » de Detaille offert par le Ministre de l'Instruction Publique.

2me Prix. M. Eugène Laureau (Médaille de Vermeil).

3me Prix. M. Félix Bastien (Médaille d'Argent).

12 Décembre 1897. — Même lieu. — Même Société :

1re poule (Seniors), 1er Eugène Laureau, capitaine de la Falaise, René Semelaigne.

19 Décembre. — Poule au fleuret :

Troisième poule de cinq tireurs.

1er Marquis de Chasseloup-Laubat.

2me Eugène Laureau.

2me Comte de Chasseloup-Laubat.

23 Janvier 1898.

1re Poule de 8 tireurs (Seniors) :

1er Maurice Boisdon.

2me MM. le lieutenant de la Falaise et Eugène Laureau.

20 Mars 1898.

5me Poule de 7 tireurs (Seniors) :

1er René Semelaigne.

2me MM. Eugène Laureau, le comte de la Falaise et le lieutenant Clolus.

24 Avril 1898.

3me Poule de 7 tireurs.

1er Marquis de Chasseloup-Laubat.

2me MM. le comte de la Falaise et Eugène Laureau, *ex-æquo.*

1er Mai 1898. —1re Poule à l'épée de la Société d'Encouragement de l'Escrime :

3me Poule, 1er Louis Perrée.

2me Eugène Laureau.

20 Novembre 1898.

Poule de six tireurs (Seniors) :

1er M. Eugène Laureau.

2me MM. Georges Berger et Louis Perrée.

On peut se rendre compte que l'année 1898 a été aussi encourageante que la précédente ; cependant, M. Eugène Laureau, paraît sur cette fin d'année avoir moins tenu à continuer l'ère de ses succès, — cela s'explique par la préférence qu'il accorde maintenant au fleuret sur sa rivale l'épée. Passé depuis une couple d'années au Cercle Mimiague-Rouleau, la finesse, l'élégance et les combinaisons du fleuret, manié, comme on sait par les artistes que sont les frères Rouleau l'ont décidé à reprendre ce joujou de nos assauts pu-

blies, et de réels progrès s'en sont suivis. M. E. Laureau est, dès à présent, un fort bon fleurettiste, ce qui, on le pense, double les moyens acquis antérieurement au jeu de l'épée.

Passionné pour les sports athlétiques, il fréquente également la salle de boxe que dirige avec tant de maestria le sympathique professeur Casterès.

Assidu, bien découplé et d'apparence qu'on dirait massive en raison d'une musculature puissante, c'est déjà un fort bon boxeur dont les coups arrivent avec assurance.

Membre fondateur de la Société « Le Sabre » il est également membre depuis cinq ans de la *Société d'Encouragement de l'Escrime*, de la *Société d'Escrime à l'Épée de Paris*. Il a été élu membre du Comité de cette dernière en août 1897.

Aimable compagnon, jouteur taillé pour le cirque, ses « bottes », de véritables trombes, vous laissent dans la stupéfaction. Procédant par en-

veloppements — tirant en violence et en vitesse à tel moment cherché, voulu, dès l'instant de la prise des lames, si, un « jour » a excité son attaque, ni votre dextérité à retirer votre épée ou à rompre ne vous sauveront de sa pointe. Si vous laissez s'engager l'action, vous serez sûrement démonté, à moins que vous n'ayez à votre service de bonnes jambes et une main très fine faite aux multiples et sensibles gammes des armes

---



Miss Toupie Lowther

LOWTHER (Miss Toupie)

Miss Toupie Lowther appartient à une famille très connue dans le monde des sports ; elle est née à Londres en 1874. Son père est un ancien officier de la marine anglaise. Dès son plus jeune âge, elle s'est adonnée à tous les exercices physiques : l'équitation, le canotage, le tennis et même la boxe. Miss Lowther prit ses premières leçons d'escrime à 15 ans, à la salle Mc Pherson, puis se rendit en France où elle fit ses études au pensionnat des Ruches, de Fontainebleau, et fut reçue au baccalauréat ès-science, en Sorbonne, en 1893. — Pendant deux ans, élève du défunt adjudant Bel, de l'Ecole d'Application, ensuite élève de Desmedt, elle s'exerce maintenant avec un professeur de l'école normale militaire belge, M. Ridderbeeks. — Nous dirons de miss Lowther, sans compliment, qu'elle est la femme à laquelle nous avons le mieux vu faire des armes : nous la tenons pour capable de se mesurer avec nombre de nos tireurs classés. Ajoutons que, au

printemps de l'année passée, mis Lowther, qui était allée tirer, avec succès, au camp d'Aldershot, posait en principe que la méthode française est supérieure à toutes les autres et, à ce propos, elle porta publiquement, — ou, plus exactement, son père, le capitaine Lowther, porta en son nom aux meilleures lames d'Angleterre un défi, avec enjeu, qui ne fut relevé par aucun de ses compatriotes.



RANG DU FOND.
Dr WASSERMANN, P. NEUHAUS, A. DUCHÉ, L. CHARPILLON, LECONTE, CHERBOUQUET, TIMONIER.
DEUXIÈME RANG.
F. CHALUMEAU, A. de WESTHEIMER, MEYER, P. PROHARAM.
PREMIER RANG. E. ALCAZ.
AU FOND : Le Buste de M. ARNAUD de l'Ariège.

Salle d'Armes Leconte-Cherbouquet

La salle d'armes tenue par MM. Leconte et Cherbouquet, 81, rue Saint-Lazare, est certainement une des plus prospères et des mieux tenues de la capitale. Les leçons y sont données avec beaucoup de soin par les deux maîtres dont l'association remonte à plusieurs années; ils sont aidés dans leur tâche par un gaucher très classique, M. Timonier, qui à la connaissance de son art joint la spécialité assez rare de rester longtemps au service des mêmes maîtres. C'est ainsi qu'après avoir passé cinq années chez M. Gauthier, professeur à Poitiers — qui ne s'en sépara qu'avec peine — il est chez Leconte-Cherbouquet depuis sept ans, à la satisfaction des élèves et de ces maîtres aussi, comme il va sans dire.

De cette prospère et vaillante salle je citerai :

MM.

Arnaud de l'Ariège. — Un classique et fin escrimeur, de la vieille école de Cordelois, et qu'on désigne avec raison le : « Bayard moderne » pour sa loyauté, sa bravoure, la connaissance réelle qu'il a des armes et pour l'intérêt qu'il y porte.

Alcaz, Eugène. — Un fougueux et un actif, coupant et surcoupant, remuant et toucheur endiablé.

Borderel, Jean. — Gaucher difficile, tireur de tempérament qui bondit, marche, court et touche.

Borderel, Ernest. — Frère du précédent, moins fort, mais plus académique, plus tenu.

Borderel, Albert (Fils de Jean). — A peu d'armes, mais plein de volonté, adroit, audacieux dans ses attaques; un peu plus de travail, gare les lames et gare les vestes.

Borel, G. — Bonnes dispositions et tempérament vigoureux au possible, s'obstine à progresser.

Bouillon, père. — Tireur classique, soigné, de la vigueur et de l'étude.

Bouillon, Georges. — Fils du précédent, se fait déjà remarquer par son goût et son assiduité.

Burkart. — Fait de la leçon et ne lui manque qu'un peu plus d'assiduité et d'effort pour acquérir la science de l'assaut.

Bæcker, Ernest. — Jeune en armes, mais qui promet.

Bazaine, Albert. — Fait beaucoup d'épée, lutteur assidu, obstiné, vif et vite.

Clinchant, Charles. — Fils du célèbre général de ce nom, actuellement aux chasseurs d'Afrique, fait bien, de bonne force, aime les armes.

Clinchant, Henri. — Frère du précédent, très bien doué, de bonne force au fleuret et à l'épée.

Clinchant, Georges. — Frère des précédents, clas-

sique, a de beaux et vigoureux départs, notion exacte de la distance.

Clinchant, Roger. — Frère des précédents, tireur de tempérament, brusque, violent, dur et fort toucheur.

Chalumeau. — Un des anciens de la salle et vigoureux, coté comme un des forts de nos assauts parisiens. Lauréat de la *Société d'Encouragement.*

Chenal. — Jeune, qui promet et fait espérer ses professeurs.

Calzado. — Trente-trois ans, vigoureux, enthousiaste, main supérieure, jeu complet, un des forts, un des premiers amateurs de Paris.

Charpillon. — Jouteur infiniment technique, soutient la lutte publique avec maestria depuis sa prime jeunesse, vigoureux dans ses départs, a des parades qui déconcertent, des ripostes foudroyantes; est un des forts parmi les forts, sort rajeuni de tous les assauts où le succès le suit en permanence.

Cousin. — Donne des espérances à ses professeurs.

Dilke, Sir Charles, de toute première force au fleuret et à l'épée, ne traverse jamais le détroit sans venir croiser la lame, en casser au besoin un nombre dont tressaillent les novices.

Duché, André. — Jeune, vigoureux, de belle taille, a de la poussée et l'étoffe d'un tireur.

Duché, Gaston. — Frère du précédent, fait fort et bien.

Deleury, Jules. — Passionné pour les armes, a du goût, arrivera.

DAUDIN, Henri. — Tireur de bons moyens, appliqué, donnera des résultats. Esthète ès armes et peintre de talent.

DEMOREUIL. — Un des forts et un des difficiles tireurs d'épée.

FALIZE, André. — Jeu délicat, fin, serré, uni, fait très bien.

FALIZE, Jean. — Frère du précédent, fera un gaucher puissant et dangereux.

FUMOUZE, père. — Tireur posé, belles passes, phrasant classiquement, chaudement.

FUMOUZE, Marcel. — Fils du précédent, difficile, très difficile à l'épée.

FUMOUZE, Paul. — Frère du précédent, bonne main, donne déjà d'excellents résultats; quelques efforts encore, et la lutte publique est au bout.

FLEUROT. — Bon tireur, main fine, départs superbes.

GALLIMARD, Gaston. — Bonne vitesse, du goût, de la main et de l'entrain.

GALLIMARD, Raymond. — Frère du précédent, passionné pour les armes, s'obstine à bien faire, s'applique à prouver qu'on peut progresser en peu de temps.

GUIMET. — Fils de l'archéologue bien connu, tireur de beaucoup de moyens, ardent, vigoureux, donne des satisfactions à ses maîtres, qui l'entraînent au mieux, ne lui ménagent pas leur temps.

HEINTZ, Jean. — Un des plus fervents champions de l'escrime classique, qui en perpétue les traditions en prêchant l'exemple.

Hovelacque. — Un débutant qui fait déjà bien et donne des espérances.

Hirtz, Paul. — Donne de réelles satisfactions à ses professeurs.

Halley, Emile. — Progressera en peu de travail, bonnes dispositions.

Hervé, Théodore. — Très bons moyens.

Jacob, Albert. — Fils du célèbre maître de ce nom, n'a qu'à se laisser porter par les événements pour succéder à son père.

Kelberger. — Fait très bien, beau tireur ; aime les belles armes pour le plaisir qu'elles procurent à tout esprit délicat.

Kapferer. — Un jeune qui promet, du reste, tempérament d'automobiliste; donc, fera un bon escrimeur.

Langlois, E. — Grand, élancé, élégant, sportsman invétéré, boxeur enragé, ne lui manquait que l'escrime, à laquelle il s'adonne maintenant avec la passion d'un convaincu.

Juhelle. — Jeu puissant, mordant, autoritaire; tireur de tête, déconcerte par ses combinaisons pleines de réelle science.

Levesque, père. — Tireur gracieux, élégant ; main active, légère, leste; un des assidus.

Levesque, fils. — Un vrai pur sang, qui se meut vite et fort et qui remue ; tempérament d'escrimeur qui fera son chemin.

Lyon-Caen. — Jolie force au fleuret, a un faible pour l'épée qu'il conduit en force, en tourmente, mais où se retrouvent toutes les gammes du fleuret.

Levy, A. — Bons moyens, quelque peu de travail et les résultats sont proches.

Liebman. — Bons départs, de l'assurance.

Lefebre, René. — Ferromane, a le virus du fer. Infatigable, caquette avec la lame, qui est comme un second lui-même, discourt, brette et touche.

Lagogué. — Homme de terre, de rivière, de mer, chauffeur et cavalier à la fois, touche à tous les sports, les pratique tous en fanatique, réussit dans chacun d'eux, mais surtout à l'épée qu'il affectionne et où il est dangereux.

Lebel, père. — Un des assidus, un des anciens de la salle, faisant bien et fort.

Lebel, fils. — Grand, jeune, peu commode déjà; champion futur de nos assauts publics.

Modiano. — Un ancien de la salle et en même temps imbattable; connait toutes les écoles, les pratique toutes et se glorifie, avec raison, d'être un des champions autorisés du fleuret.

Monvoisin. — Modèle du tireur, assidu du plastron, qu'il attaque avec passion, soit avec le fleuret, soit avec l'épée. Beau et superbe dans ses détentes; sa main offre des dextérités surprenantes.

Meyer, Emile. — Un jeune, joliment et fortement stylé déjà ; assidu, main active et puissante ; jeu robuste.

Méleudès, Désiré. — Violent, court, charge, attaque, coupe et surcoupe en fougue et... touche.

Morin de la Pellière. — Très bons moyens, dangereux à l'épée.

Neuhaus, Louis. — Un fort, doublé d'un classique;

est titulaire d'une médaille de la *Société d'Encouragement de l'Escrime.*

Neuhaus, Théophile. — Fait fort et bien ; jambes et main d'une vitesse et d'une correction surprenantes.

Neuhaus, Paul. — Très grands moyens; actif, bien placé, très uni.

Naigely. — Remarquablement fort; fait bien. Fanatique des armes, tire surtout à Marseille, son pays où il s'est fait la réputation d'un Alfonso de Aldama.

Poloxini, G. — Un des fondateurs de la salle, qui a cueilli dans sa longue carrière du fleuret de nombreux lauriers mérités qu'il défend encore et défendra, longtemps pour l'honneur de l'art.

Olivier, Louis. — Bonne main, moyens exceptionnels, fournira de très bons résultats.

Pierrard, Charles. — Un jeune qui triture le fer marche, court et qui promet.

Prat, Edouard. — Un des premiers amateurs de Rouen et qui, à chacun de ses voyages à Paris, peut certainement tout oublier, sauf la salle d'armes où tant de camarades l'attendent.

Poiret, Frédéric. — Sportman invétéré, cavalier accompli, est de toutes les Sociétés. Redoutable à l'épée. Un des meilleurs élèves de Jacob.

Peuglési, Conti. — S'adonne à l'épée qu'il fait fort bien et dangereusement.

Privey. — Bonnes dispositions, de l'allure, profite facilement de son travail.

Prohabam. — Classique par excellence, de la haute et magistrale école de Polinini.

Pérouse, Augustin. — Fort, vigoureux, robuste et jeune. Tireur de race, marche sur les traces de son cousin, M. Arnaud de l'Ariège, qu'il s'efforce d'atteindre.

Renouvin, Léon. — Beau tireur, correct par excellence. Allure et vitesse du galbe de celles de M. Charpillon.

Rémond, Paul. — Jeune et ayant du goût, arrivera à satisfaire ses professeurs.

Rothschild, Baron Edmond de. — Fort tireur d'épée qu'il pratique avec passion.

Rothschild, James-Armand. — Fils du précédent, a laissé le fleuret pour se consacrer absolument à l'étude de l'épée qu'il manie avec beaucoup d'autorité.

Rothschild, Maurice. — Frère du précédent, mordant, actif, nerveux, fait réellement fort et prend chaque jour un peu de l'acquis de ses professeurs.

Robert-Guichard, Victor. — Sportsman de race; chasse, monte à cheval et manie le fer comme un maître; ou, du moins, comme les Pérouse et les Arnaud de l'Ariège dont il est proche parent.

Robert-Guichard, Jean. — Dur à lui-même, s'impose les plus durs exercices; comme son frère, est un beau tireur doublé d'un toucheur heureux.

Robert-Guichard, André. — De l'allure, du jeu, du galbe, de la décision dans les départs. Comme ses deux frères qui précèdent, est un tireur d'épée consommé.

Renoy, Georges. — Très classique, attaque et pare avec des finesses inouïes. Bien en armes, absolument maître de lui.

Renoy, André. — Fils du précédent, douze ans; et, déjà, sur la planche, casqué, ganté, fer en main, donne de bonnes impressions et promet beaucoup.

Robert, Henri. — Je ne dirai point que cette illustration du Barreau manie aussi bien l'épée que la parole et qu'il soit aussi habile à la salle d'armes qu'à la Cour d'Assises; je dirai simplement que ce vaillant et si sympathique avocat est d'une très belle force à l'épée et que les quelques courts instants qu'il peut passer à l'escrime y sont employés en vue du progrès qui s'accentue à chaque nouvelle séance.

Riotteau, Emile-Alexandre. — Député de la Manche, solide et beau tireur d'épée.

Riotteau, Emile. — Fils du précédent, jeune tireur de fleuret qui promet.

Riotteau, Charles. — Frère du précédent, bonnes dispositions, excellents moyens.

Roux, Raoul. — Tempérament de fer, connaissant les armes et faisant fort, très fort.

Séligman, David. — Ne s'est pas contenté d'être un des premiers tireurs de pistolet, a voulu devenir un des forts au fleuret et à l'épée; a réussi,

Séligman, Antoine. — Fort toucheur à l'épée.

Séligman, Georges. — Activité de jambes et de main peu commune, fameux tireur d'épée.

Séligman, Edgard. — Exécutant de premier ordre, taillé sur le patron de M. Polinini. Un des forts de la salle, tire avec finesse et beaucoup d'art, artiste du reste qu'il est et un des meilleures élèves de Cormon.

Salva. — Bons moyens, à-propos, laisse espérer ses professeurs.

San Carlos, Marquis de. — Un des excellents amis

du comte de Santandero et son plus redoutable adversaire.

SABATIER. — Comme son père, un de nos meilleurs et plus classiques fleurettiste, fait fort et très délicatement.

STRAUSS, Gaston. — Très bien, a peu d'armes, mais avec de la persistance, donnera d'excellents résultats.

SARD, Jean de. — Bons moyens. excellents débuts.

SCHWAB. — Jeu impénétrable, difficile au possible, tempérament combatif, jugement prompt, actif. Impressario distingué, a porté à l'étranger nos gloires musicales et dramatiques ; très sympathique à ses camarades de salle, à ses professeurs.

UMBDENSTOCK, Léon. — Bon amateur, rarement mélancolique, jeu très original, très caractéristique ; excursionniste et voyageur.

VINCENT. Max. — Le compétent conseiller municipal du IXe arrondissement, remue l'épée aussi bien qu'il pédalle, car c'est un amateur de vélo. beau tireur, actif à l'attaque, main agile et dextre.

WASSERMANN, Dr Melville. — Un des forts tireurs d'épée de Paris et de bien loin, connaît toutes les ruses de l'arme ; technique, souple, assidu, ne livre rien au hasard et c'est ce qui fait son succès.

WEINSTEN, Georges et Edmond. — Deux frères, ô, bien jeunes, huit et onze ans ; mais combien ils ont du goût, et combien vont vite les progrès.

VOGT. Dr E. — Jeu tatillon, vigoureux et aimable à la fois. Collectionneur invétéré, partage ses loisirs entre l'escrime et la chasse aux... papillons.

Varonna, Augustin de. — Tireur d'épée au jeu mordant, vif, acerbe ; de première force.

Wessberge, Dr. — Jeune en armes, a eu d'excellents débuts. Passionné, fait déjà fort bien, son application laisse espérer ses maîtres.

Westheimer (Vicomte de). — Un des premiers entre les forts de cette salle réputée, dont le portrait et la biographie figurent dans ce livre.

Baume, Gabriel. — Tireur d'épée accompli, rusé, tatillon, esquive habilement la pointe adverse. Dangereux au possible.

Meyer, Gaston. — Fait aussi délicatement et habilement du fleuret et de l'épée.

Philippe de Santandero, Comte de Canevaro. — Une des belles et superbes lames italiennes. Bien connu de toutes les salles d'armes du monde, il pratique indistinctement les écoles les plus diverses avec le même succès. Est frère du brillant amiral Canevaro.

Enfin, parmi le nombre croissant des membres nouvellement inscrits et qui promettent autant par leurs propres moyens physiques que par le soin qu'ils apportent à suivre régulièrement les cours, il me faut aussi citer : MM. F. Labronche qui fait bien de l'épée, André Leroy, Pierre et Robert Cazelles, Maurice Depret et Roger Moutet, qui, doués de bons moyens, de bonne volonté, satisfont leurs intelligents et dévoués professeurs.

LILLO (Léon de)

Compatriote des Antonio de Ezpeleta, des Alfonso de Aldama et des Miguel de Beistegui, M. Léon de Lillo est avant tout un tireur classique par excellence et qui a toujours considéré l'escrime plutôt comme un art que comme un sport. Toucher ou être touché, que lui importe : faire de belles armes, voilà toute la question. Ce sentiment est d'ailleurs généralement partagé par les tireurs d'outre-Pyrénées qui estiment, non sans raison, que si les *toreros* sont astreints à des règles et même à des lois immuables pour tuer un taureau, les *espadas* en champ clos sont également soumis à une tradition sacrée à laquelle le péril de la vie ne saurait leur faire faillir et qui pourrait faire croire aux spectateurs naïfs, n'était leur dextre armée d'un glaive, que l'escrime n'est autre chose qu'un appendice du cours de danse et de maintien.

Un tel élève eut un maître digne de lui, ce

fut le vieux Fosse, mort il y a quelques années. Un vieux de la vieille celui-là, ex-adjudant maître d'armes aux guides !

M. Fosse était de l'école de ces professeurs qui exigent au moins six ou huit mois de leçons de leurs élèves avant de leur permettre de faire le moindre assaut. — Système excellent trop abandonné aujourd'hui. C'est à cette méthode que M. de Lillo a dû cette tenue impeccable qui faisait dire à son professeur : « Vous tombez en garde comme le chevalier de Saint-Georges ! » Tout y était en effet, bien d'aplomb sur la planche, sans aucune raideur, la main droite un peu haute et la main gauche dans la position académique désirée.

Il serait difficile de suivre ce tireur qui fréquenta par la suite un peu tous les cercles et toutes les salles. Son goût pour l'escrime classique l'entraîna beaucoup dans les salles d'armes militaires. Qui ne l'a rencontré dînant très tard dans un restaurant du boulevard en compagnie de deux ou trois maîtres d'armes au sortir d'une séance d'escrime prolongée et discutant jusque

très avant dans la nuit au sujet d'un coup de bouton douteux ou difficile à définir. Egalement familier des bureaux de rédaction, M. de Lillo a croisé le fer un peu partout, de même qu'il assiste à tous les duels sensationnels. Son jeu peut se résumer ainsi : attaques tantôt très simples et rapides, tantôt par 6, 7 et 8 feintes, beaucoup d'allonge, saisissant avec beaucoup d'à-propos les absences de fer et de la précision dans les ripostes. En dépit de son aversion pour le jeu de terrain M. de Lillo s'est mis à faire de l'épée depuis quelques années. Ses excellentes jambes, son à-propos et la précision de ses coups en ont fait un homme d'épée redoutable.

Mais une qualité poussée à l'excès devient un défaut et l'amour de la riposte du tac au tac en a fait faire à M. de Lillo la triste expérience.

Dans un duel avec M. G. de Villette, après avoir blessé son adversaire, il reçut un coup d'épée en pleine poitrine pour avoir pris trop tard un contre de sixte de pied... très ferme.



AU PREMIER PLAN :
MM. Professeur MASSELIN, A. GODEFROY, MARCAULT, Professeur RUZÉ, HAUTECŒUR, LABBÉE, Professeur YVON
AU DEUXIÈME PLAN :
L. PERRÉE, BRACK, BOINET, LECOMPTE, L. SAMUEL, TOMMY-MARTIN, MIGEON.
AU TROISIÈME PLAN :
DEVAUREIX, BISSON, AMSON, MAYER, L. GODEFROY, PLACE, GUGENHEIM, SPIGEL.

LYCÉE CONDORCET

La salle d'armes du lycée fut fondée en 1866 par M. Ruzé père et dirigée par lui, secondé par ses deux fils, jusqu'en 1892, date de la mort de ce célèbre maître.

Dès cet instant la direction des cours passa entre les mains de l'aîné des fils, Paul Ruzé, et la conserva jusqu'à sa mort (1896.)

M. le Ministre de l'Instruction publique ne pouvait faire un meilleur choix pour combler cette vacance, que de nommer, au lendemain même du décès de Paul, Adolphe Ruzé. Du reste, si Condorcet devenait subitement le tombeau de deux maîtres de ce nom, cet établissement fut en quelque sorte le berceau de son actuel professeur d'escrime : en effet, on se souvient que tout jeune il était déjà titulaire au petit lycée, et que c'est de là qu'il passa au grand.

Parmi les élèves qui ont laissé quelques traces de leur passage dans les actes de la vie et qui

fréquentèrent la salle d'armes, qui en furent en quelque sorte les champions, je citerai MM. Paul Deschanel, l'actuel Président de la Chambre des Députés ; Quentin Bauchart, conseiller municipal de Paris ; Joseph Barthe, professeur de lettres et d'escrime à Port-au-Prince ; Lafourcade-Cortina, Gabriel Letainturier-Fradin, etc.

Le record des prix obtenus aux concours généraux semble s'être fixé pour longtemps dans cet établissement. C'est du moins ce qu'il résulte du tableau suivant :

1883. 1er *Prix de tenue :* Letainturier-Fradin.

1883. 4e *Prix de tenue :* Hadot.

Juillet. *Prix unique de tenue :* H. Perrault.

1884. 1er *Prix d'honneur :* H. Perrault.

1885. 2me *Prix :* Heymann.

1886. 1er *Prix de tenue :* G. Rouleau.

1887. *Médaille d'argent :* Collin.

1888. *Médaille de bronze :* Roger Martin.

1889. (Concours entre les lycées de France au Ministère de l'Instruction Publique).

2me *Prix d'honneur :* Level.

1er *Prix d'honneur :* (Concours entre les lycées de Paris), Level.

1890. 2me *Prix d'honneur;*
2me *Prix de tenue;*
2me *Prix du Lendit à l'Hôtel de Ville;*
J. JOSEPH-RENAUD.

1891. 1er *Prix d'honneur :* J. JOSEPH-RENAUD.

2me *Prix d'honneur :* Louis PERRÉE.

Médaille d'or : Roger MARTIN.

1892. *Médaille d'argent :* Louis PERRÉE.

1er *Prix de tenue :* Roger MARTIN.

1893. *Médaille de bronze :* BABAUD-LACROZE.

1894. 2me *Prix d'honneur :* Roger MARTIN.
2me *Prix :* BABAUD-LACROZE.
1er *Prix Championnat Interscolaire :*
BABAUD-LACROZE.

1895. 1er *Prix :* MONTMERQUÉ.

Médaille de bronze : FOULC.

1897. *Prix unique de tenue :* Médaille de vermeil (offert par M. LETAINTURIER-FRADIN).

2me *Prix Championnat Interscolaire :* (ZIEGLER DE LOES).

1898. 1er *Prix Championnat Interscolaire :* Marcel LAVILLE.

2me *Prix d'honneur :* BILARD.

Grâce aux soins que veut bien apporter M. le proviseur Blanchet aux choses touchant à l'escrime ; grâce aussi à sa bienveillance coutumière,

la salle d'armes du lycée a été ces temps derniers aménagée de telle façon que maîtres et élèves ont toutes facilités pour se livrer à la pratique de cet exercice. Je dois ajouter que M. le proviseur Blanchet ne manque aucune occasion de stimuler le zèle des pupilles confiés à sa garde. ce en quoi maître Ruzé le seconde comme il convient à un maître qui sait que la *vraie* gloire ne repose que sur la sincérité qu'on apporte dans l'accomplissement du devoir. De cet accord entre le si distingué proviseur du lycée et le maître d'armes sont nés les concours trimestriels, les séances d'entraînement et l'assaut public annuel, auquels viennent prendre part de *vieilles barbes*, anciens élèves du lycée. Et chacune de ces réunions est un jour de fête à laquelle *papa* et *maman* n'ont garde de manquer, — il est si réconfortant de voir par soi-même comment l'enfant se conduit sous le masque de l'escrimeur.

*
* *

Parmi les élèves qui escriment à outrance il convient de citer MM. Boinet, L. Samuel, Devaureix, un solide et déjà redoutable gaucher ; Jean Brack, qui se distingue à tous les assauts qu'il livre ; Amson, tireur robuste ; Hallopeau, fils du savant docteur de ce nom : les frères Godefroy, Spigel, Bisson, J. Tommy-Martin, dont deux frères ont passé par les mains de Ruzé et sont officiers aujourd'hui ; Beaudoin, un des classiques du lycée, Viallat, de Chauffour, Point, Beliard, Luneau, futurs Saint-Cyriens, très entraînés en vue de l'examen ; Reichembach, remarqué au championnat interscolaire de fleuret ; les frères Rolina, de tout jeunes et fidèles, de beaucoup d'avenir : Paul Samuel, au jeu posé, à la main dextre ; Bilger, un futur polytechnicien, Maréchal, bien en garde et qui se classera parmi les bons : Hersaut, appliqué, posé, classique : Weisgerber, fils d'un docteur escrimant aussi bien qu'un maître et qui paraît vouloir être suivi

de près ; les frères Anquetin, de bonnes lames pour l'avenir : Hardelay, dont le père a été élève de Charles Ruzé ; et, dans un autre ordre d'idées, mais très appliqués, citons encore, Albert Troisgros, Jacques Mayer, P. Laguionie, Marcault, E. Doin, Champelier de Ribes, Ledieu, de Montferrand, Dubois, Bouchez, qui, tous, de midi à une heure, en vue des concours trimestriels, courent à la salle d'armes et s'appliquent à la satisfaction de maître A. Ruzé et de ses adjoints Yvon et Masselin.



MARTY

MARTY (CHARLES)

Grand, élancé, brun, vous le prendriez, à la promenade, pour un Albigeois persécuté, si, toutefois, sur cette fin de siècle, on persécutait encore à propos de religion.

Sur la planche, soit qu'il donne la leçon ou brette contre une lame de qualité, le brun de sa peau, sa forte moustache noire, l'élégance nerveuse de sa pose, l'ardeur qu'il met à se mouvoir, nous l'ont souvent fait comparer à ces tireurs venus d'outre-monts, dont la plastique fière et mâle nous charma.

Beau tireur, aimant l'escrime pour les jouissances qu'elle procure, s'il phrase en assaut c'est autant pour l'étude que pour le coup de bouton.

Ce jeune maître eut, du reste, en arrivant à Paris, le bonheur d'entrer au Cercle d'Anjou, et d'y passer une année. Jeune, vigoureux, il put, avec maître Ayat qui n'aime que les travailleurs, corser rapidement son jeu. Profitant des exem-

ples, des conseils de l'entourage, devenu parisien en somme, il entrait chez Robert, le plus parisien des maîtres de Paris. Entre temps, Marty ne manquait point d'aller tirer chez MM. Rouleau, chez Mérignac, enfin dans toutes es salles où les élèves attirent par le nom qu'ils ont su se créer.

Pendant son stage chez maître Robert, M. Marty a pu tirer contre MM. le baron d'Ariste, président Ducreux, Gautreau, Mignon, prince Cantacuzène. Dans les assauts publics, au Grand-Hôtel, aux Magasins du Printemps, il a pu tirer contre les professeurs Venot, Borringes, Mégie, Graviche, Desmedt, etc., etc.

Marty est assurément un des plus jeunes en même temps qu'il est un des premiers professeurs de Paris.

Je dis qu'il est jeune, en effet, il est né en 1865, à Firmy (Aveyron).

Incorporé au 2e génie, à Montpellier, en 1886, il commença les armes dès son arrivée au régiment avec l'excellent maître Bouvé, qui fut in-

contestablement le premier maître que compta pendant longtemps le 16e corps.

Marty ne tarda pas à faire des progrès; aussi, six mois après, obtenait-il son brevet de prévôt. Successivement il était nommé caporal et, en 1887, subissait les examens régionaux pour les admissions à l'Ecole de Joinville et obtenait le n° 1 sur 27 concurrents.

Entré à Joinville, à la 1re section, l'adjudant Lemoine le fit travailler au point qu'il tint la tête de sa promotion. Malheureusement, Marty ne put rengager, des affaires de familles s'y opposèrent.

Dès sa libération, qui arrive en 1890, il va créer une salle à Decazeville, que les ingénieurs des Compagnies houillères ne manquèrent pas de fréquenter, lui tenant gré de cette innovation. Néanmoins, éloigné du giron de l'escrime militante, il prend le train pour Paris; et, comme je l'ai dit plus haut, sut, en quelques années, s'y faire une place très enviée.

Aujourd'hui professe au Balnéum de la rue Cadet, et surtout à domicile.

A obtenu, à Montpellier, un premier prix dans un assaut régional présidé par M. le général Boidenemetz. Premier prix, également dans un concours régional donné par la ville de Cette.



Capitaine Cyril Matthey

CYRIL MATTHEY (Capitaine)

M. le capitaine Cyril Georges Matthey, appartient à une famille d'origine Suisse, qui remonte au XVIe siècle, et qui émigra en Angleterre au siècle dernier. Il est né à Londres en 1864; élevé d'abord à Charterhouse, il fut envoyé à 18 ans en France et en Allemagne. Dès l'âge de 12 ans il commença l'escrime avec le maître d'un régiment de Life-Guards; en Allemagne il se familiarisa avec la méthode enseignée à Fribourg. En 1885 il obtint une commission de lieutenant dans le London Rifle Brigade, puis fut chargé lui-même de l'enseignement à l'école d'armes du régiment. C'est à cette époque qu'il fut mis en relations avec le capitaine Hutton, avec lequel il n'a pas cessé, depuis, de travailler. Premier capitaine en 1892, il passa, la même année, ses examens pour le grade de commandant.

Est membre du Fencing Club; a accompagné le capitaine Hutton à Bruxelles, lors de la repré-

sentation de l' « Escrime à travers les âges » qui eut, en 1894, un certain succès. — Possède une bibliothèque d'Escrime et de Duel qui passe — après celle de M. Vigeant pour être, avec celle de M. A. Paroissien et du capitaine Hutton, une des plus complètes collections du genre. — A été élève de MM. Bourgeois et Danguy. Tireur élégant, distingué, il fait honneur à ses maîtres.



G. Montoya

MONTOYA (Gabriel)

Le dissert chansonnier qui devait nous charmer par l'inoubliable série de « Berceuses » — audites d'abord au *Chat Noir* à l'époque où pontifiait Rodolphe Salis ; et, de là, prenant leur vol, sentimentaliser nos moindres bourgades — est né à Alais (Gard) le 20 octobre 1868.

Après de sérieuses études au collège de Perpignan, Gabriel Montoya se rend à Lyon pour y étudier la médecine. Pendant le séjour de quatre ans qu'il fait dans cette ville, il se lie avec le poète Maurice Boukay et fait paraître, en collaboration, *Le Bréviaire de l'Escholier Lyonnais*. Quelques temps après, Montoya fait représenter, au Casino, deux revues universitaires qui furent très appréciées.

Venu à Paris vers 1889 pour y continuer ses études médicales, ses penchants littéraires le conduisent au *Chat Noir* où se jouait alors la *Marche à l'Etoile* de si glorieuse mémoire. C'était le beau temps du *Chat Noir*, on y rencontrait Maurice Donnay, Xanrof, Georges d'Esparbès, Delmet, Jules Jouy, Alphonse Alais, Mac-Nab. Willette, Rivière, Michel Zévaco, et combien

d'autres, avec qui Montoya se lia. Cependant une maladie très grave — qui lui vaut une série de chroniques nécrologiques — l'oblige à abandonner Paris. Remis sur pied, il profite de sa convalescence pour terminer hâtivement ses études médicales et soutenir, devant la Faculté de Montpellier, une thèse sur la Sérothérapie, thèse dont l'avant-propos, présenté sous forme de sonnet, plonge dans l'ahurissement les honnêtes successeurs de Purgon.

Voici, du reste, le sonnet perturbateur :

SONNET INAUGURAL

A mon excellent ami
Jean Coquelin, de la Comédie Française.

La science m'a dit : Jeune homme au front rebelle,
Viens à moi, tu sauras le prix des longs travaux :
Je garde à mes fervents une source éternelle,
Où s'abreuvent les forts, de vins toujours nouveaux.

Et la Muse m'a dit : Vois comme je suis belle :
Par moi tu connaîtras la Gloire et les Bravos,
Et le nimbe azuré qui me fait immortelle,
Je te le donne à toi, seul entre tes rivaux.

Et j'ai tendu les bras à mes deux enjôleuses,
Car l'une et l'autre avaient pour moi même douceur,
Et souvent l'une et l'autre, avec des airs de sœur,

M'avaient enveloppé de caresses frôleuses :
Et j'ai dit : Je vous veux toutes les deux heureuses...
Mais la Science austère a répondu : Farceur !

Enfin, pourvu de son diplôme, et assoiffé d'inconnu, Montoya prend du service à la Compagnie Transatlantique. Là, pendant qu'il accomplit plusieurs voyages aux Antilles, il se souvient qu'il a fait des armes dans la cité même qu'illustra Jean-Louis, aussi, avec les quelques officiers du bord, s'y remet-il, avec acharnement. Bien lui en prit, car en son dernier voyage à Haïti, qu'il fit à bord du *Saint-Simon*, embêté par un huissier, M. La Rancune, très connu à Port-au-Prince, lequel — pour quelques dettes criardes contractées en pays noir — venait saisir dans sa cabine les meubles de la Compagnie, Montoya ne trouva comme réponse plausible, que quelques coups de chaussons, qu'il appliqua, on le pense, juste où les coups de cette nature s'appliquent. Et ce fut une hilarité générale qui gagna les passagers. Furieux, La Rancune en veut venir à une rencontre, sur l'heure. Des épées sont apportées, des témoins sont constitués, et ce pauvre Montoya perfore, en une attaque à fond, l'irascible huissier. Effrayé de ce dénouement, le commandant fait lever l'ancre et le corps de l'huissier haïtien est jeté à la mer pendant que le Dr Montoya est contraint de démissionner.

Revenu à Paris d'une façon définitive, Mon-

toya renonce à l'exercice de la médecine. Dès lors il publie tant dans la note mélancolique et macabre que dans la note sentimentale et passionnée, trois cents romances environ, que l'on cite comme autant de perles musicales et poétiques. Nous nommerons parmi les plus célèbres : *Tes Yeux*, *Tes Pieds*, *La Berceuse Bleue*, *L'Eventail*, *Les Yeux qui chantent*.

Je cite cette dernière, une bluette sentimentale qui peut être considérée comme le prototype de la romance moderne, de la romance littéraire s'entend :

LES YEUX QUI CHANTENT

Oh ! la douce et tendre chanson
Que fredonnent à l'unisson
Les yeux câlins de l'Adorée,
La chanson qui sillonne l'air
Et qui dure ce qu'un éclair
A de durée.

Ce qu'ils chantent ces troubadours,
C'est la rengaine des amours
Avec leur gaîte, leur tristesse,
Mais les vieux airs, même très vieux,
Evoqués par de jeunes yeux
Ont leur jeunesse.

Je les devine, les chers yeux,
Pleins d'effluves délicieux
Et de romances sans paroles.
Je m'endors à leurs doux accents,
Bercé par leurs tons languissants
De barcarolles.

Quand vous pleurez, quand vous riez,
C'est sur des airs très variés,
Qui me charment et qui me hantent,
Beaux yeux d'extase et de frissons
De langueurs et de pâmoisons,
Beaux yeux qui chantent.

Cette chanson, mise en musique par le compositeur bien connu Edmond Missa fait partie d'un Album que nous ne saurions trop recommander aux dames et que l'on verra bientôt sur tous les pianos. — Cet album : *Les Armes de la Femme*, a été publié par Costallat, 15, Chaussée d'Antin.

Nos lecteurs nous sauront gré sans nul doute de leur remettre en mémoire une satyre de Montoya, que le *Courrier Français* publia quelques jours après la première représentation de *Cyrano de Bergerac*. Sans aucune méchanceté, mais avec une verve qui fait songer à Banville, l'auteur dit son fait à Rostand dont l'éclatant succès, très mérité d'ailleurs, oublia de le rendre modeste et quelque peu généreux à l'endroit de ses confrères moins fortunés, mais passons la parole à Montoya.

Lettre ouverte à Edmond Rostand (à propos

d'une interview au cours de laquelle ce poète émettait le regret bizarre d'avoir été riche toute sa vie).

M. EDMOND ROSTAND

Auteur tant glorieux qu'à bon droit l'on admire.
O poète, O Rostand.
Toi qui soufflas les ris et les pleurs de ta lyre
A Coquelin Constant.
Talent neuf, déjà mûr, derrière qui s'embusque
Le nez de Cyrano.
Et dont la renommée a bien pénétré jusque
Boulevard Ornano.
Las, combien je te plains d'avoir fleurant bon l'ambre,
Du linge où te moucher,
Et de la Saint Sylvestre au Trente un Décembre,
Une chambre à coucher;
D'ignorer où se tient l'auberge Belle Etoile.
Et l'Hôtel du Pré-Vert,
Et de ne pas savoir qu'on a jusqu'à la moëlle,
Froid sous les ponts l'hiver:
Tu ne sais pas cela, ni combien tu te prives
De documents humains.
Avec cet or qui vient de Golconde ou de Brives,
Et qui t'emplit les mains!
Mais ce que pour ton bien, cher Edmond, je déplore,
Non, tu ne le sais pas,
C'est que depuis trente ans, le jour qui vient d'éclore
T'offre au moins deux repas.
Comme il te vaudrait mieux, doux pêcheur à la ligne,
Dix heures turbiner,
Pour gagner en des vers à quatre sous la ligne
Une ombre de dîner!

Tu n'aurais pas du moins la terreur des gastrites,
Des Entérites ni
D'autres maux reconnus à tous mangeurs de frites
Et de Macaroni !
Vois donc pour ne citer que deux frères Bohêmes,
Villiers de l'Isle Adam
Et Paul Verlaine, qui vécurent leurs poèmes
Sur le gris Macadam,
Quel bonheur tous les deux connurent, quelle fête,
Ces poètes maudits
Qui du temple de gloire atteignirent le faîte
Sans un maravédis :
Comme ils durent tous deux bénir la destinée
Qui leur donnant un luth
Les fit chanter et puis, leur tâche terminée,
Calma leur faim d'un « Zut » !
Je te les puis tous deux citer pour enviables
Et je comprends fort bien,
Qu'en songeant à leur sort tu donnes aux cent diables
Ton ridicule bien :
Car tu ne sauras rien des luttes ineffables
Qu'il faut pour échouer.
Tu ne rencontreras partout que gens aimables
Prêts toujours à louer ;
Devant toi, chaque jour, à deux battants, des portes
Sans effort s'ouvriront,
Cependant que des gens plats comme des cloportes
Et polis souriront :
Tu ne connaîtras pas les indicibles joies
Qu'éprouvent des auteurs
A se voir refuser leurs pièces par ces oies
Qu'on nomme Directeurs,
Et tu seras sans trève en proie à la commande,
Tel Monsieur Jaluzot,
On te dira, le peuple en veut, il en demande,
Et c'est vous le Creusot !

Et le moment viendra qu'enfin repu de gloire
Et crevé de succès,
Ne trouvant plus le temps de manger ni de boire
Tu t'écrieras : « Assez !...
Je n'en veux plus, merci, qu'on m'apporte mes coffres.
Qu'on les vide, à l'instant.
Qu'on en fasse de tout, rien, des moules à gaufres,
Je ne suis plus Rostand :
Hop là, culbutez-moi tout ça par la fenêtre,
Et mon rouge galon,
Je renonce à Plutus, à mon fatal bien-être,
Que ça ne soit pas long !
Ce qu'il me faut, eh bien, c'est tout ce qui me manque,
Je rêve d'être gueux,
Prenez, prenez mon or et mes billets de banque
Qu'on vous dit être bleus.
Moi je vais dès ce soir recommencer ma vie,
Avoir soif, avoir faim,
Riche de mes seuls vers, décourager l'envie,
Devenir pauvre. Enfin ! »

Montoya escrime régulièrement à la salle d'armes du cabaret des *Quat-z-Arts*, où professe le maître Berlier ; n'empêche que le duelliste et l'escrimeur, que mes lecteurs étaient loins de soupçonner, a failli s'attirer quatre ou cinq affaires dans ce milieu artistique par son parti-pris de neutralité absolue, dans les batailles qui se livrent sur le nom de Dreyfus, tant il est vrai de dire qu'il n'y a pas même de refuge dans la théorie du juste milieu.



Edouard Oudart

Salle Oudart (Lille)

OUDART (Édouard)

Si, habitué aux inductions phrénologiques, le lecteur voulait se contenter de quelques lignes hâtives, il ne me serait point difficile de tracer en quatre ou cinq coups de plume, une caractéristique donnant assez exactement les tendances morales du célèbre maître Lillois, — ma tâche serait considérablement réduite, et mon croquis fourmillerait-il d'erreurs aussi bien dans la forme que dans le fond, qu'il serait sûrement corrigé à l'aide du portrait ci-contre, par quiconque s'en rapporte à Gall du soin d'établir un caractère à coup de qualificatifs. Mais on ne me pardonnerait pas un livre, dans lequel tant de maîtres ont leur place, où je ne parlerais point de celui-ci comme il convient d'une des premières notoriétés de l'art des armes, de ne point entremêler quelques citations émanant des actes, des faits et

gestes de cet escrimeur, les quelques lignes que me fourniraient une courte exploration cranienne. Au fait, à quoi servirait un livre de ce genre sinon à la glorification de ceux qui furent nos gloires? Aussi, vais-je laisser courir ma plume au gré du vent qui la pousse; et, si vous le voulez, suivez-la dans les méandres historiques, bien décidée qu'elle est de ne s'imposer aucune contrainte, — cette contrainte de dates et de jours sous laquelle baillent les plus obstinés lecteurs.

Or, M. Oudart, président de l'Académie d'Armes du Nord, est fils du « père » Oudart, comme maîtres et amateurs d'escrime appelaient cette célébrité des armes, dans cette ville de Lille, où il enseigna depuis 1854 jusqu'en 1881, époque de sa mort. C'est dans un des plus vieux quartiers de la vieille Cité Flamande, au n° 1 de la place Saint-Martin, que se trouve encore cette salle créée voilà bientôt un demi-siècle et dont le beau renom, fait à la fois du mérite du père et du fils, du nombre et de la valeur des élèves qui

y furent initiés va toujours croissant. M. Oudart père était un ancien premier maître du 34ᵉ de ligne, qui, après avoir laissé le régiment en 1848, ne dédaigna pas de courir à Bordeaux, où professait M. Disseaux, afin de fortifier et polir son jeu, au contact de cette lame illustre dans tout le Midi : — c'était un devoir, à cette époque, de ne s'établir dans un pays, dans une ville, que lorsqu'on était sûr de pouvoir lutter avec avantage contre les confrères tenant salle en la même cité. Les maîtres d'armes étaient moins nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui, mais ils étaient supérieurs. — Oudart, ai-je besoin de le dire, étaient de ces derniers. Donc, né à Lille, où les armes ont été toujours en faveur auprès du public, et conscient de sa force, de ses moyens, il revint au pays natal ; et, pendant qu'il était nommé professeur au lycée, il fondait de toutes pièces cette salle que nous trouvons debout encore et que le temps paraît affermir, grâce aux efforts de son fils Edouard. Et c'est à coups de centaines, par milliers que se comptent les élèves

façonnés aux armes dans cette période ininterrompue de 45 ans, par le père d'abord, par le fils ensuite.

Cette salle, qui n'a peut-être pas sa pareille en province pour son heureuse disposition, sa clarté, l'étendue de ses pistes, le confort de ses vestiaires et son système complet d'hydrothérapie, est actuellement fréquentée par plus de deux cents tireurs, issus des plus anciennes familles du Nord, la plupart forts en armes et connus des Parisiens. Parmi ceux-là, il convient de citer surtout MM.

Hyppolyte Verly, homme de lettres et doyen des escrimeurs Lillois.

Bayet, directeur de l'enseignement primaire et ses fils.

Comte Emmery.

Lieutenant Paul Pointurier (vainqueur au concours de Paris 1889).

Lieutenant Demonchy (vainqueur du tournoi de la *Société d'Encouragement* (1893).

Dillon Kavanagh (vainqueur du tournoi international de Lille 1894).

Gery Legrand, sénateur.

Buisine, professeur à la Faculté des sciences.

Victor Druez, commandant des Pompiers de Lille.

Commandant Poulain.

Eloir, président des Anciens militaires.

Paul Roger, député.

Docteur Albert Delearde, de l'Institut Pasteur.

Docteur Painblan.

Docteur Ausset, professeur à la Faculté de médecine de Lille.

Docteur Louis Dubar.

Docteur Félix Paquet.

Pierre et André Paquet.

Docteur Leroy.

Lieutenant Latreille.

Victor Carnoye, président de l'Union des Etudiants de Lille.

Raymond Rajat, avocat.

Lepage, président de l'Arbre de Noël.

MM.

Lagrillère Beauclerc, publiciste.

Boulogne, publiciste.

Gustave Dubar, directeur de l'*Echo du Nord.*

Fialix, négociant au Havre.

Assoignon, rédacteur au *Progrès du Nord.*

Emile Ferré, rédacteur à l'*Echo du Nord.*

Duyver Albéric, peintre.

E. Boulenger, négociant à Roubaix.

Auguste Bergerot.

Herlin, notaire.

Gaston Courbe-Doutrelon.

Deneuvillers, publiciste à Bruxelles.

Despinoy de Tourcoing.

Julien Cahen.

Albert Brame.

A. Favier.

Lessens.

Edouard Colle.

Devilder frères, banquiers.

Crépy frères, industriels, à Lille.

Emile Desespringalle,

MM.

Eugène Jonckeere.

Jules Lallier.

Eugène Sano.

Virnot, Derode, Jean Bernard, Félix Bernard; De Lafosse; Marchand, de Dunkerque; Delorme, Henri Despetz, Maxime Ducrocq, Léon Denniel, Delesalle frères, Louis Flament, lieutenant; Jules Oudart, Gustave Spriet, de Lens; Goldsmidt, Lemoinier, Lecroart, Lehembre fils, Pierre Dumon, Edouard Martin, Martel frères, François Matoni, Eugène Mathis, Henri Quecq d'Henripret, Defrance, Mineur, Brulé père et fils, Léon Ducoin, Tailliez frères, Deladerrière, capitaine Brumm, Pierre Dupont, Henri Robert, Rollez frères, Rigaut frères, Henri Stiévenart, Léon Scrive, Alfred Masse, Pecqueur fils, Maurice Gant, Etienne Ovigneur, Léon Desrousseaux, Danel, Fauchille frères, Vandamme frères, Jules Petit, Paul Thirolois, Faucher frères, Kettelair, Acheray frères, Claude Crespel, Daufy, Henry Couannier, de Boisricheux, Lieu-

tenant Lambret, Scol, Jacquies, Costiaux fils, Wilmet, Cliquennois, Edouard et Jean Courmont, Dubois, Eugène Veilletet, E. Neut, Parsy, Bacquet, Nicolas, Bommard, Allart, Vanderhaghen, capitaine Tremaux, etc., etc.

Tous ces élèves ont conservé l'estampe classique du « père » Oudart, qui sut faire de son fils Edouard, en même temps que le continuateur de son œuvre, un des plus beaux et un des premiers maîtres de France.

Comme son père, Edouard Oudart est né à Lille : or, si j'apprends au lecteur que ce maître frise tout juste la quarantaine, il lui sera aisé de conclure que la salle de la place Saint-Martin pourrait bien, en ces deux générations, tenir l'affiche un siècle durant.

Les débuts publics de ce maître datent du 10 août 1873 ; il était encore sur les bancs du lycée de sa ville natale, plastronnant ferme aux heures de loisirs, que son père n'hésita pas à le faire prendre part à un grand concours que le Cercle des Carabiniers Roubaisiens organisait entre les maîtres de la région, dans lequel il



Troisième rang.

Paul POINTURIER, Albert COLLETTE, Jules DESURMONT.

Deuxième rang.

QUECQ d'HENRIPRET, MENUT, E. OUDART, Lieutenant de MIÉGEVILLE, Henri DURIEZ.

Premier rang.

Paul DESURMONT, Louis FLAMENT, Maxime DUCROCQ.

remporta le premier prix et obtenait en outre une médaille d'or; — il n'avait alors que 15 ans, ce fut un coup de maître dont l'écho se répercuta dans tout le pays. En 1875, Edouard Oudart venait à Paris, entrait prévôt chez Robert aîné et ne tardait pas à cueillir une ample moisson de lauriers sur la scène parisienne, notamment à Valentino, où il eut comme premiers adversaires Paul et Adolphe Ruzé, célèbres déjà. Se perfectionnant à la savante école de Robert aîné et prenant chaque jour de nouvelles forces à mesure de la croissance, c'est à la fois contre les amateurs et les professionnels les plus réputés de l'époque que le jeune Lillois croisa hardiment, vaillamment le fer. Et ce furent en tant que professeurs les deux Mérignac, Rouleau père, Fosse, Ottelet, Boulanger, Prevost, Staat, Pons neveu, Caïn, Large père et les amateurs Ernest Legouvé, Fery d'Esclands, Alfonso de Aldama, Saucède, de Pène, comte de Lindemann, Carolus Duran, Borel... qui sacrèrent cette lame précoce, orgueilleuse déjà, mais à bon droit, d'une autorité

sans conteste et de son impeccable faire. Edouard Oudart avait alors dix-neuf ans et ne rêvait rien moins que le retour au pays natal, quand mourut Robert aîné. Tout désigné pour succéder à son maître à l'école d'escrime de la rue Saint-Marc, le mal du pays l'emporta sur la gloire.

Revenu à Lille, il y passe deux ans pendant lesquels il livre une série d'assauts sensationnels contre les premiers professeurs de la région : Lebeau, Lemignard, Chauveau, Marthelin, Diot, Franck, Catteau; et ce furent de nouveaux succès. En 1878, il part au service; et, incorporé au 3e génie, où sa réputation l'avait précédé, il est employé, comme on pense, à la salle régimentaire. En 1880, le 16 janvier, il va subir à Joinville les examens pour l'obtention du brevet de maître; il est classé premier comme démonstrateur; et, également, premier comme tireur; mais, malgré ce classement, on ne peut lui donner le brevet auquel il a droit : il n'est pas caporal!... Revenu à Arras, à son 3e génie, on lui donne les deux galons de laine et professe

comme second maître, jusqu'au 16 janvier 1881 ; il revient à Joinville, s'y classe n° 1 comme tireur et n° 1 comme démonstrateur; en somme il fait sensation à l'Ecole; et, sur sa demande, on le nomme premier maître au 15e régiment d'artillerie, à Douai. Mais, peu de temps après cette nomination, le jeune maître a la douleur de perdre son père! Devenu soutien de famille, il dut quitter l'armée et rentrer à Lille prendre la place laissée vacante par son père que la mort venait de ravir à l'affection de la ville entière, où la famille Oudart ne comptait et ne compte que des amis.

Les membres de la salle, dont la plupart sont cités plus haut, connaissant la réelle valeur du jeune maître, l'ayant vu grandir parmi eux, lui continuèrent la confiance et l'estime qu'ils avaient toujours témoignées à son père, et furent pour lui d'un précieux secours lorsqu'il entreprit de faire tirer les amateurs dans les assauts publics. Ai-je besoin de dire combien il a réussi dans cette entreprise et combien ces fêtes de l'épée sont maintenant en honneur à Lille?

C'est à M. Oudart que Lille est redevable du succès toujours croissant des assauts publics qu'il n'a cessé d'organiser; c'est lui qui les a mis à la mode, et les amateurs Lillois qui ont aujourd'hui un nom dans l'escrime, lui doivent leur réputation et leurs nombreuses relations.

Depuis le jour où il est revenu définitivement à Lille, M. Oudart a été de toutes les fêtes de l'épée qui se sont données dans la région du Nord, ainsi qu'à Bruxelles et à la *Confrérie royale et chevalière de Saint-Michel de Gand*, dont il est membre d'honneur. Ses principaux adversaires, dans ces nombreux assauts, ont été MM. le général Van Loo, Van den Abeele, Merckx, Fadeux, le lieutenant Meyser, Havenith, Hessel, Selderslag, Verbrughe, Beaurain, etc...

Il travailla, avec ses collègues de Paris, à la fondation de l'Académie d'Armes, dont il fut le premier membre correspondant (26 décembre 1886).

Appelé comme expert, lors du fameux procès de duel Dekeirel-Chapuis, il fit une remarquable

déposition à laquelle M. l'avocat Hattu n'hésita pas à rendre hommage dans sa plaidoirie.

Enfin, c'est grâce à son initiative que fut fondée le 25 décembre 1890, l'Académie d'Armes du Nord. Il fut nommé président de la jeune Société, et jamais association n'eut un président plus dévoué et plus actif.

Cette Académie est maintenant en pleine prospérité. Plusieurs grands assauts, qui eurent un immense retentissement dans le monde de l'escrime, ont été organisés par elle, aussi bien à Lille qu'à Dunkerque, à Saint-Omer à Roubaix et Charleville et tous les amateurs ont encore présents à la mémoire les remarquables assauts qu'Edouard Oudart fit avec le grand Mérignac et avec Georges Robert.

M. Oudart a développé le goût de l'escrime au Lycée de Lille et dans les principales pensions de la ville, en y organisant chaque année des concours entre tous les élèves, et il y a formé une quantité considérable de tireurs. Un grand succès a d'ailleurs couronné ses efforts : en 1889, un concours général d'escrime entre les élèves

de tous les Lycées de France, fut organisé à Paris ; huit prix devaient être décernés ; trois des meilleurs élèves de M. Oudart sortirent vainqueurs de la lutte ; M. Pointurier obtint le 1er prix, M. Rajat, le 3e, et M. Mathis, le 7e. Ce succès valut à M. Edouard Oudart les palmes académiques, jamais récompense ne fut plus méritée. Enfin, au grand assaut international organisé en 1889, par l'Académie d'Armes de Paris, M. Oudart fut désigné par ses collègues pour tirer avec le plus fort des maîtres d'Armes italiens, M. Greco, et son assaut fut des plus applaudis.

Il convient de signaler, en outre, deux assauts sensationnels que M. Edouard Oudart soutint contre le chevalier Pini ; le premier, à Charleville, en 1892, le deuxième, à Dunkerque, en 1893. Le champion italien était à cette époque dans la plénitude de tous ses beaux moyens, n'empêche que le maître Lillois lui tint quarante minutes durant la dragée haute. Cet assaut, qui est encore présent à la mémoire de tous ceux à qui il fut donné d'assister, est un des plus durs et des plus pénibles qu'ait eu à soutenir dans son voyage

à travers le monde, le chevalier Pini. M. le Dr Felizet, le si sympathique praticien et brillant escrimeur à la fois, présidait l'un de ces derniers assauts qui eut lieu au Kursaal de Dunkerque.

En 1898, avec la collaboration de ses excellents collègues de l'Académie d'Armes du Nord, MM. Lebeau, professeur à Béthune ; Chauveau, de Lille ; Catteau, d'Amiens ; Lacoste, de Douai, Hennebains, de Saint-Omer ; Lefaure, de Dunkerque ; Betton, de Rouen ; Lemignard, de Valenciennes ; d'Hilly, d'Armentières, M. Oudart organisa un superbe tournoi d'amateurs qui eut lieu au Palais Rameau et auquel prirent part environ trois cents tireurs venus des principales salles de France et de Belgique. M. Oudart reçut à ce propos de vives félicitations de la part du comte Fery d'Esclands, qui en avait accepté la présidence.

M. Oudart organisa également le Congrès des Maîtres d'armes civils de France en 1895, qui se tint à Paris, à l'effet de défendre les droits de la profession contre la concurrence que lui faisait la maîtrise militaire. Le Ministre de la

Guerre (général Mercier), accorda gain de cause aux maîtres civils par l'envoi qu'il fit d'une circulaire aux chefs de corps; mais cette circulaire passa inaperçue, tant était ancrée chez le militaire cette façon incorrecte de prélever un gain sur son confrère le civil qui lui fait une retraite, acquitte les impôts et solde le budget de la Guerre, et il ne fallut rien moins que la vigoureuse campagne que mena le journal *l'Épée* pendant un an et demi, pour obtenir raison et mettre chaque chose à sa place.

Esprit remuant, né pour la lutte, taillé en athlète, vigoureux, M. Oudart est spécialement créé pour faire, et bien faire des armes : tireur de *pied ferme*, il affectionne surtout les *coups droits* et les *dégagements* qu'il pousse à les rendre imparables. Ses parades, qu'il varie avec une extrême facilité, lui permettent de *riposter* avec une inconcevable rapidité ; il sait, lorsqu'il fait assaut, improviser, régler ses parades sur les plus petits mouvements de son adversaire et profiter de ses moindres fautes pour *tromper* l'épée. Comme professeur, c'est un démonstra-



Un coin de salle

teur de premier ordre, et tous ceux qui sont ou qui ont été ses élèves, savent avec quelle chaleur communicative il enseigne son art. Personne mieux que lui ne connaît la théorie des *temps*, ses *phrases* d'épée et sa leçon de *contre-ripostes* dont il possède seul le secret, sont justement appréciées. Il aime beaucoup ses élèves et s'intéresse à tous leurs succès. Autoritaire, mais bon enfant, souvent distrait, aime le théâtre et la musique, figure ouverte et franche, bon vivant, très gai en société, chante en flamand et récite des monologues en patois, poursuit son but avec ténacité, a beaucoup d'amis, peu d'ennemis; est très dévoué et toujours prêt à rendre service.

M. Oudart enseigne également au Club d'Escrime de Seclin, près de Lille, où il a formé, depuis une huitaine d'années qu'il y est attaché, une vingtaine de très bons tireurs parmi lesquels je cite, au hasard de la plume, MM. Claude Guillemaud, président du Club, un fleurettiste consommé et d'une force rare; Desurmont frères.

Schotsmans, Duriez frères; Thuet, Boitiaux, etc...

Dans son labeur incessant, M. Oudart est habilement et consciencieusement secondé, aussi bien à la salle qu'aux collèges, par son excellent prévôt, M. Boitel, un tireur très haut classé et qui n'a pas quitté la salle de la place Saint-Martin depuis quinze ans. En outre, c'est aussi M. Chauveau, ancien adjudant maître au 43e de ligne, un démonstrateur de tout premier ordre, qui seconde de tout ses moyens le Maître pour qui Lille n'a que des sympathies.

L'étude que je consacre au talent et aux réelles qualités de ce professeur resterait forcément incomplète si je n'ajoutais que passionné pour les arts en général, mais surtout épris de musique, au point d'en oublier souvent le boire et le manger, il ne pouvait manquer de choir dans les rets d'une musicienne, eh! mon Dieu! c'est ce qu'il a fait en épousant une charmante et jeune artiste de beaucoup de valeur, Mlle Savary. Elève particulière de M. Saint-Yves Bax, le très

aristocratique, très sympathique et très éminent professeur au Conservatoire de Paris, Mlle Savary ne pouvait manquer, avec sa belle qualité de voix et ses dons naturels, de devenir une très grande artiste; et, s'il est tant vrai qu'Orphée dompta les bêtes féroces des temps mythologues, tous ceux qui connaissent le brillant et le poli de la voix de Mlle Savary ne seront donc point surpris qu'elle ait charmé, de nos jours, un maître d'armes peu commode, ô!... sur la planche et sous le masque de l'escrimeur j'entends. Donc, Mlle Savary, ou plutôt Mme Oudart, est actuellement professeur du Cours supérieur de Chant au Conservatoire de Lille; et il m'est venu, par les succès qu'obtiennent ses élèves, qu'elle tenait, là-bas, par sa valeur, son goût et la réelle science qu'elle a de l'art du chant, la place si enviée qu'occupa si longtemps au Conservatoire de Paris, son ancien professeur, le regretté Saint-Yves Bax. Vous dirais-je que de cette union entre Mlle Savary et M. Oudart, est né, voilà cinq ans, un charmant garçon, Max

Oudart, et qu'il fait déjà des armes? Qu'une charmante et gracieuse fillette, Rose-Marguerite, venue voilà trois ans, et qu'annonça le journal l'*Épée*, complète le bonheur de ce couple laborieux et sympathique en même temps que la joie des grands parents? Vous le croirez sans peine ; et, comme moi, sûrement, vous direz : Tant mieux! qu'il en soit de ce couple comme de tous ceux que Dieu bénit.



Bourigeaud

Salle Oudart (Lille)

BOURIGEAUD (Julien)

Vouloir c'est pouvoir, dit un vieux proverbe ; et j'avoue qu'il a suffi à M. Bourigeaud de vouloir faire des armes et « pouvoir » en quatre années de plastron, tenir tête aux maîtres incontestés de la lame. En effet, c'est vers 1895 que M. Bourigeaud entra à la salle Oudart et prenait les premières leçons de ce maître, qui, en deux ans, lui permettaient de promener son fleuret aussi bien à Bruxelles qu'à Paris et d'accepter la lutte : à Bruxelles, chez Merckx, contre le chevalier Pini, auquel il opposa une résistance dont se trouva surpris le fougueux Livournais ; à Paris, contre la plupart de nos meilleurs maîtres, mais notamment avec Rue, qui, on le sait, accueille avec l'orgueil propre aux compétences réelles toute lame nouvelle, d'où qu'elle émane et d'où qu'elle vienne. Cependant, dans ce premier cas qui mit en présence l'amateur de Lille et le maître de Paris, ce dernier n'eut point crainte d'offenser

son hôte en serrant le jeu et lui tenir la bride haute, autant qu'il était en son pouvoir de le faire; cela, pour deux raisons convenant aux célébrités de la maîtrise. D'abord, l'amateur venait de Lille, il fallait donc le traiter, dès cette première rencontre du moins, très durement, — et, c'est justice, c'est un bien, il faut que le professionnel donne de tous ses moyens et conserve sa supériorité dans tous les assauts qu'il livre, au pied-levé, contre les lames de « passage »; puis... puis? c'était maître Oudart qui avait dressé, façonné cette lame de « passage » pour la tourmente des luttes. Donc, la célébrité Parisienne respecta, honora la célébrité Lilloise en la personne de son élève, M. Bourigeaud. Et ce furent des passes à outrance, une sorte de « sacre » qui suscita des oh!... des ah!... d'admiration et des bravos!...

Depuis cette époque, M. Bourigeaud, qui va tantôt en Belgique, tantôt à Paris, tantôt dans d'autres grands centres où l'escrime est en faveur et où l'appellent les transactions commerciales de sa très grosse maison industrielle — une de

ces fortes maisons comme il en existe dans la région du Nord à la gloire de notre commerce — M. Bourigeaud, dis-je, profite de ses déplacements pour faire, dans chacune des villes où il stationne quelques jours, des assauts contre les maîtres qui s'y trouvent. Aussi est-il inscrit à beaucoup de salles d'armes : il fait notamment partie de la *Société d'Encouragement de l'Escrime;* de la *Fédération Belge d'Escrime;* de la salle d'armes Merckx, de Bruxelles; de la salle Rue, de Paris, etc., etc. Membre d'honneur de l'Académie d'Armes du Nord, il ne laisse passer aucune fête d'armes, aucun concours que cette Académie organise sans manifester son enthousiasme et l'intérêt qu'il porte au progrès de l'escrime, par l'offre de quelques prix de valeur.

Grand, taillé en athlète, un des beaux types du Nord, effleurant la quarantaine et doué de qualités physiques étonnantes, l'escrime a fait une recrue de race, une de ces recrues conscientes comme il en faudrait dans toutes les villes de France afin de précipiter le mouvement

ascensionnel des armes, en propager le goût, lent encore à se développer. Tireur remarquable, tenu en constant état d'entraînement, M. Bourigeaud doit ses beaux et durables succès, autant aux qualités de sa main experte en l'art des parades et des ripostes qu'à ses puissants moyens d'abatage. Uni dans l'action, observateur des règles, des us et coutumes de notre grande maîtrise, il brille surtout par sa finesse de main. S'il attaque, il trompe le fer adverse avec mesure, sans heurts, sans à coups, sûrement, avec des vitesses suggestives; s'il en est réduit à parer, il obéit aux feintes multiples, ne craint ni les trompements, ni la marche de la pointe qu'il arrête sur la finale, alors que la tension parvient au terme de sa course.

Laissera un beau nom, un nom sympathique que la confrérie des escrimeurs accrochera dans ses panoplies de salles ; sera suivi par son fils à qui il montre la route — un vaillant garçon de dix ans — initié déjà aux secrets de l'assaut par M. Oudart, comme bien vous pensez.



FAVIER

Salle Oudart (Lille)

FAVIER (Adolphe)

Président de la réunion des Membres de la salle Oudart

M. Favier, à qui les mauvaises langues et l'extrait de naissance accusent la cinquantaine, en paraît juste quarante, encore faut-il y mettre de la bonne volonté, — surtout si vous le surprenez sous le masque de l'escrimeur, le fer à la main et produisant un de ces sensationnels assauts dont sa vigueur paraît vouloir garder indéfiniment le privilège. M. Favier est né à Lille. Jovial, ardent, acerbe en armes autant que courtois et bon compagnon, il brette avec l'orgueil de nos premières lames et conserve la royauté du fleuret sur des camarades plus jeunes dont la pétulance ou l'acrimonie se sont heurtées vainement contre l'invulnérabilité d'un fougueux classicisme qui synthétise à la fois l'école des deux Oudart — ses maîtres — et un tempérament fait pour les luttes suprêmes.

Franc, — par son faciès, sa stature souple, énergiquement audacieuse et chevaleresque, — il a moins le galbe du citoyen honnête et droit qu'il est, que l'allure de l'homme d'armes, sûr de son droit et de sa victoire. Sa démarche vous laisse l'impression du preux moderne, héros de Neuville, prêt à relever l'outrage... L'outrage! il l'a relevé en 1870 et a fait ses preuves à la tête de ses compatriotes aux meurtrières batailles de Pont-Noyelles, de Bapaume, de Saint-Quentin, en qualité de capitaine de mobiles et décoré de l'Etoile des braves, pour sa belle conduite devant l'ennemi.

Les succès obtenus dans les assauts publics par ce jeune vétéran de la salle des maîtres Oudart, ne se comptent plus. Roi des amateurs Lillois, il a tiré contre le lieutenant Gaston Demonchy en 1895 et ce fut un triomphe dans la presse sportive. Un triomphe, également, les assauts soutenus contre les maîtres Robert aîné, Staat, Pons neveu, Emile Mérignac, Rouleau père, Lebeau, Chauveau, Selderslagh de

Bruxelles, Gootmackers de Gand, Beaurain d'Anvers ; et MM. le général Van Loo, Van den Abeele, le colonel Derué et le comte Emmery, qui, pendant douze ans, fut à Lille, son adversaire de chaque jour.

Bien en garde, possédant la technique des armes, main active, sûr de ses parades et logeant les ripostes avec autorité, M. Favier est ce qu'on appelle un superbe et fort tireur ; il peut accepter la lutte avec les premiers de nos maîtres. Ses deux fils, Adolphe et Georges, marchent vaillamment sur ses traces. Pleins de dispositions, ils feront non seulement honneur à leur père, mais encore à leur vaillant et sympathique maître Oudart, qui les cultive à l'état de plante précieuse, car ils le méritent.

Je ne terminerai pas ces quelques notes forcément hâtives, sans remercier publiquement M. Favier de l'intérêt qu'il porte aux progrès des armes ; de faire partie de la *Société d'Encouragement de l'Escrime*, de l'*Académie d'Armes du Nord*, de consacrer ses loisirs à l'organisa-

tion des assauts qui se donnent annuellement à Lille avec l'éclat que l'on sait et de faire don de nombreux prix destinés aux amateurs et maîtres qui viennent consacrer leur talent, dans la vieille et toujours industrieuse capitale des Flandres.



Payer (Jules de)

PAYER (Jules de)

Le jeune et très élégant escrimeur que je portraiture est un de ceux à qui les ancêtres accumulèrent sur son berceau une bien grande part de gloire et d'honneur.

En remontant très haut dans l'histoire autrichienne, on trouve le nom des de Payer mêlé à tous les événements de cette nation.

Les ancêtres de de Payer, dont la prime racine se perd dans la nuit des temps, ont vaillamment servi leur pays, soient qu'ils aient passé dans l'armée, la marine ou la diplomatie ; et, à ce titre, ils ont été élevés au grade de chevalier, le plus haut degré de la noblesse autrichienne.

Plus récemment, en 1813, l'aïeul de M. Jules de Payer, dernier rejeton de cette illustre maison, était colonel des lanciers rouges du Prince Joseph Poniatowsky, qui, après s'être signalé en plusieurs batailles mémorables à côté de son chef, périt à la tête de son régiment dans les eaux de l'Elster. Qu'il me soit permis de me découvrir ser-

pectueusement en souvenir des mânes de ce soldat, et de rendre hommage à la valeur et à l'héroïsme de celui qui, en cette campagne de 1813, mourut pour la France!

Le chef actuel de la famille de Payer est à la fois officier de terre, officier de marine et peintre.

Officier de terre, il a fait toute la campagne de 1866 contre les Italiens. Lieutenant-colonel, il contribua fortement à la victoire de Custozza; c'est en partie dans cette guerre qu'il reçut la plupart des décorations dont il est titulaire.

Officier de marine, ouvrez le livre très documenté de L. Boussenard : « *Les Grands Explorateurs* » et vous trouverez que c'est M. Jules de Payer, qui, dans une de ses explorations au Pôle Nord, a découvert, 1872-1873, l'archipel polaire du Spitzberg, auquel il a donné le nom de : *Terre François-Joseph*.

C'est au retour de cette périlleuse expédition, faite à bord du *Tegetthoff*, qui avait duré quatre ans, que l'empereur décerna au vaillant explora-

teur. Jules de Payer, la *Couronne de Fer*, qui, on le sait, est la plus haute marque de distinction qui puisse se conférer en Autriche.

Au cours de cette expédition polaire où, grâce à l'initiative intelligente de M. de Payer, l'équipage ne perdit aucun homme, M. de Payer put avancer avec le *Tegetthoff*, jusqu'au 84° de latitude Nord — c'est là un point qui n'a jamais été atteint par aucun autre explorateur.

Peintre, M. de Payer l'est aussi. D'un rare et d'un puissant talent, il a rapporté, de ses expéditions, tout une série de sites polaires que l'on rencontre dans les musées nationaux du monde entier. Si ces toiles n'étaient qu'œuvre d'amateur désireux d'importer en pays civilisé des sites où le conduisit l'amour de la découverte, je passerais sans doute sous silence ces nombreuses et pourtant intéressantes productions ; mais c'est qu'ici le talent du peintre touche au génie et voilà pourquoi j'en parle. Eh, mon Dieu ! comme il m'est impossible de procéder par comparaison, qu'il me suffise de dire afin d'avoir quelque ra-

son d'insister sur cette qualité de peintre, de grand peintre, que j'attribue à M. Jules de Payer, qu'il me suffise de rappeler que celui qui est à la fois un vaillant soldat et un audacieux explorateur, fut aussi le peintre que choisit l'Autriche pour se faire représenter officiellement avec Michel de Munkaczy, à l'Exposition Universelle de Paris en 1889.

A propos de ces peintures polaires de M. de Payer, il n'est pas sans intérêt, pour l'histoire des découvertes, de faire connaître que, grand ami de Nansen, celui-ci, pendant son séjour à Paris, venant lui faire une visite dans sa villa de la rue Pergolèse, ne put s'empêcher de jeter des cris de surprise à la vue des toiles qui couvrent les murs des salons du premier étage, et qui toutes lui rappelaient ses périlleux hivernages. Absorbé, absolument pris devant l'une d'elles, de Payer qui avait cessé de causer, vit tout à coup Nansen changer de physionomie.

— Eh bien! vous reconnaissez l'endroit? dit-il, en touchant l'épaule de son ami.

— Ah! mon Dieu! c'est si vrai, si exact, que j'ai besoin de me secouer pour ne pas me croire encore là-bas, répliqua Nansen, pendant qu'un frisson parcourait son visage.

M. de Payer ne tire aucune vanité de ce talent de peintre. Esprit audacieux, géographe aventureux, il lui faut de nouvelles conquêtes ; et c'est pour cela qu'il organise actuellement un nouveau voyage. Cette fois-ci, c'est vers le pôle Sud qu'il dirigera sa marche. Sa constance nous donnera-t-elle une autre terre? Sera-t-il plus heureux que ses infortunés et glorieux devanciers dont quelques-uns furent nos compatriotes? Je le souhaite et je prie aussi Dieu qu'il veille et protège cette hardiesse noble que n'effrayent les périls de l'inconnu.

Or, Jules de Payer,— fils de Jules de Payer, à la fois officier de terre, officier de marine et peintre — est tout juste âgé de 18 ans. Enthousiaste, rêveur, avec une pointe de positivisme qu'il tient de son père, a déjà pensé que le gentilhomme ne se distinguait de la masse que par les services qu'il rendait au pays, au monde, à

l'univers. Et c'est pour cela, que, dès le collège, il songea à acquérir d'abord les connaissances qui le mettraient à même de suivre la carrière paternelle, et, dans ce but, se faire marin, dès ses classes terminées. Mais M[me] de Payer s'est opposée à ce que la route du père fut celle du fils. Elle a tout juste permis que l'on préparât Saint-Cyr, et que l'on se vouât à la carrière diplomatique militaire. Et je comprends ce désir, je comprends que les transes de l'épouse ne doivent point se doubler de celles de la mère ; car, alors, à quoi servent les honneurs, la fortune, si même au fort des joies de la famille l'inquiétude a sa place.

Et le jeune Jules de Payer a compris qu'il devait sacrifier ses plus chers désirs à la tranquilité de celle à qui il doit le jour.

Donc, en mère soucieuse de l'avenir de son fils, M[me] de Payer fit mener de front l'éducation morale et physique. C'est dès l'âge de huit ans, que M. Jules de Payer commença les armes avec maître Vital-Lebailly, qui enseigne actuellement à Londres. Puis ce fut M. Cherbouquet et, enfin,

Adolphe Ruzé. Quoique d'un âge peu avancé, M. Jules de Payer est déjà très affermi dans les principes et s'est classé parmi les forts tireurs. Il fait partie de la Société *La Jeune Épée* depuis trois ans.

Aimant les armes, il a combattu un peu partout ; et, en outre d'une dizaine de poules à l'épée qu'il a gagnées, est aussi sorti victorieux de trois poules dites : d'« honneur » qui se sont disputées à Etretat ; est également champion d'épée dans cette superbe station balnéaire.

Son amour de la flamberge l'a fait prendre part à diverses reconstitutions de l'escrime historique et s'en est sorti avec beaucoup d'éclat.

Sorti de Janson-de-Sailly, il a conservé de cet établissement scolaire, où il fut des plus sympathiques, d'excellents souvenirs et de bonnes camaraderies.

Grand, élancé, de structure aristocratique, sous sa tenue d'armes et l'épée en ligne, il donne l'impression d'une gravure romantique. Romantique aussi est son jeu. Tireur aux départs impré-

vus, il ajoute à la technique qu'il possède à fond une grande précision de main et une certaine désinvolture dans l'action qui n'est autre chose que la grâce dans le mouvement, négligée ou méconnue par quantité d'escrimeurs.



Paroissien

PAROISSIEN (Anatole)

Amateur de première force, M. Anatole Paroissien porte ses 50 ans avec la légèreté d'un escrimeur en constant état d'entraînement. Rompu aux exercices du corps, ce qui n'a pas permis à la rouille — qui guette l'âge mûr — d'envahir sa musculature, il est resté souple et vigoureux sans aucune once de graisse inutile. Ardent, pétulant, vif à l'attaque et prompt à la parade, son faire procède de l'école classique. Adepte convaincu du fleuret, qu'il a pratiqué depuis son enfance, il sacrifie volontiers, maintenant, à l'épée de combat; mais il a pour principe, afin de rester régulier, de ne point se livrer à l'assaut sans l'avoir fait précéder de la leçon.

Très attaqueur, — servi, du reste, par d'excellentes jambes dont la vitesse déconcertante vous oblige à la retraite, — si vous n'êtes déjà atteint dès son premier effort et que vous ne soyez prémuni contre ses reprises d'attaque, qu'il conduit

avec activité et auxquelles il est fort enclin, vous tomberez infailliblement à sa merci.

Son jeu, très ténu, difficile, inextricable, fracassant au besoin, démonte la main la plus sûre et l'imagination la plus fertile; avec cela, une grande variété d'exécution; et, ce qui, d'ordinaire, n'est que la résultante de moyens purement gymniques est ici, au contraire, calculé, voulu. Sa parade de prédilection, le contre de sixte — ou plusieurs si besoin est — qu'il roule avec précision et rapidité, lui permet de combattre de pied ferme, d'attendre résolument la pointe adverse et de loger des ripostes heureuses.

Bien connu en Angleterre du monde des armes, il s'est inscrit depuis longues années à la salle de maître Philippe Bourgeois; et peu de Français escrimeurs tombent à Londres qui n'aient le plaisir de croiser le fer avec M. Paroissien. Du reste, là-bas, son amour de notre bel art, au développement duquel il collabore de tous ses moyens, le fait appeler le Mécène de l'Escrime française en Angleterre.



LOUIS PERRÉE

PERRÉE (Louis)

Est un des plus jeunes, des plus remuants, des plus droits et des plus loyaux de la Presse parisienne.

A fait de très sérieuses études (lettres et sciences) au lycée Condorcet, où le regretté Charles Ruzé lui communiqua le goût des armes ; du reste, il voulait être soldat, en commençant par le grade d'officier, bien entendu ; malheureusement il échoua à Polytechnique. C'est après cet échec que M. Perrée, qui rêvait la gloire entre deux thèmes, dut s'engager dans les 2mes soldats : n'est pas capitaine qui veut.

A Condorcet, où les Ruzé se sont établis de père en fils, Perrée a par deux fois été lauréat aux concours d'escrime des lycées de Paris ; en 1891, il obtint en outre le prix d'honneur du ministre de l'Instruction Publique.

Au dernier tournoi international, il fut classé troisième, et on se souvient qu'il soutint son dernier assaut contre M. Georges Breittmayer, un de nos plus redoutables gauchers. Avis donc aux

personnes qui prétendent que les journalistes ignorent les armes.

Ceci dit, j'ajouterai que Perrée les continue, afin de n'en point perdre l'habitude, avec le maître Adolphe Ruzé.

Au cours des années 1896-97-98, il ne s'est point donné de grands assauts sans que son nom ait figuré, en bonne place, sur les programmes. Il a tiré au Grand-Hôtel à la solennité d'escrime donnée en l'honneur de l'armée, à la Salle des Agriculteurs... il a été second au championnat interscolaire des Sports Athlétiques en 1897. Depuis cette époque, et en raison de l'extension que prennent les réunions d'épée, sans délaisser le fleuret, arme avec laquelle il peut lutter contre nos maîtres les plus réputés, Perrée a travaillé le jeu dit « d'épée », et n'a pas eu à se plaindre du temps qu'il y a consacré. En effet, il a gagné plusieurs poules données par la *Société d'Escrime à l'Epée;* a été classé troisième à l'une des poules d'honneur de cette même Société. Vainqueur à diverses rencontres chez maître Spinnewyn — il a également gagné la poule de l'*Auto-*

mobile Club de France (1898) sur M. W. de Blest-Gana. Fit aussi partie de l'équipe gagnante de l'*Association Vélocipédique d'Amateurs* au Challenge d'épée de l' U. S. F. S. A. (1898).

Fondateur de *La Jeune Epée*.

Vice-Président de l'*Association Française des Chroniqueurs d'escrime*; Secrétaire de la Commission d'Escrime de l'U. S. F. S. A., il compte autant d'amis dans ces diverses associations que de membres inscrits.

Actuellement, M. Perrée est rédacteur en chef au *Journal des Sports*, où il créa la rubrique *Escrime*, qu'il conduit avec une rare compétence.

Très parisien, très mondain, car il est jeune et gai, hélas! pense comme certain officier de cavalerie dont il a l'allure, qu'on peut danser la nuit durant et reprendre, au petit jour, le train infernal qu'exige la presse à Paris.

Né en 1871, il en est conséquemment aux plus doux printemps de la vie, qu'il utilise fort bien, du reste, en les milieux qu'il fréquente, où les sympathies ne lui font pas défaut.



RABANY

RABANY (Pierre)

M. Rabany est né en 1849, à Lamayrand (Puy-de-Dôme), c'est dire qu'il est compatriote des professeurs Ayat, Moing ; et aussi, de notre Premier, M. Dupuy.

Incorporé au 20e de ligne à Tours, en 1870, il fut durant cette désastreuse campagne, le Soldat-Errant !

En effet, nos insuccès le jetaient du 20e de ligne au 107e de marche : et, successivement, au 35e de ligne, 26e de ligne, 132e de ligne. Assista à tous les combats et toutes les grandes batailles livrées sous Paris : Le Bourget, Champigny, Plateau-d'Avron, etc., sous les ordres du capitaine Zaccone, qui, on le sait, était à la tête d'un corps de franc-tireurs militaires.

A la paix, il entra dans la Garde Républicaine, ses vingt-cinq ans sonnés il prêtait serment et s'employait à la salle d'armes, que dirigeait alors M. Ayat, et que déjà on appelait : « le terrible et redoutable gaucher. »

Plus tard, M. Rabany passait dans la gendarmerie départementale et y prenait sa retraite comme chef de brigade avec, cependant, le n° 1 pour l'avancement.

Plusieurs *ordres du jour*, inscrits sur son livret militaire, confirment sa bravoure et l'estime que lui accordèrent ses chefs. Sa retraite régulièrement prise et comme il n'avait cessé de faire des armes et d'en avoir le goût, il vint reprendre le plastron dans les salles parisiennes, sur les instances de son excellent camarade Ayat. En reprenant le plastron, M. Rabany voyait aussi un autre but : à côté des satisfactions que donnent les armes, il prévoyait la possibilité de créer à ses deux enfants une situation en conformité de leurs goûts délicats. Il a certes réussi, sa charmante demoiselle, comptant à peine vingt et un ans, est non seulement une escrimeuse de première force, mais elle occupe à Lisbonne un poste de première dans la première maison de la capitale. Prétextant à tort ou à raison que les professeurs d'escrime seuls, et non les *professeuses* sont aptes à l'enseigne-

ment des armes. Mlle Rabany a simplement pensé, malgré son dilettantisme, qu'elle ferait une route meilleure dans la couture que dans le professorat, les circonstances lui ont déjà donné raison.

Son fils, Charles, bien connu du monde des armes, a déjà prouvé que l'enseignement que lui donna son père était de bonne qualité. Tireur de beaucoup de mérite, Charles Rabany, actuellement l'adjoint dévoué de M. Michon, professeur à l'Ecole Supérieure de Guerre a fourni plusieurs assauts marqués au coin du bon goût. Brigadier depuis quelques années, il est permis de croire, à ceux qui s'intéressent aux choses de l'armée, que la date de sa nomination à la maîtrise ne dépend que de la première vacance qui se produira.

M. Rabany père (je dois dire père puisqu'il vient d'être parlé de ses enfants) a travaillé au compte de plusieurs maitres de Paris. Il enseigne au Collège des Postes, à Saint-Louis; mais, je le répète, son meilleur titre est d'avoir fait de de son fils le bel escrimeur qu'il est et que j'ai souvent applaudi.

Les Rabany se recommandent de l'armée à

plus d'un titre ; le principal, le seul que j'émettrai, est la possession de la médaille de Sainte-Hélène qui, venant de l'aïeul, passe selon son vœu à l'aîné des enfants mâles de la descendance. Cette médaille, ce joyau, plus, cette relique de notre vieille gloire, est actuellement en dépôt entre les mains du brigadier Charles Rabany. Je gage qu'il la gardera religieusement.



J.-M. Rosé

ROSÉ (J.-M.)

Peu de tireurs d'épée ont eu le privilège d'apprendre les finesses et les secrets de cette arme en un espace si relativement court que M. J.-M. Rosé. Et bien que n'ayant pris les premières leçons qu'en 1895, il ne faudrait pourtant pas inférer de cette initiation tardive que l'aimable gentleman que je portraiture fut réfractaire à la vie sportive, au contraire, ce fut un chasseur et un cavalier passionné.

La chasse, il la pratique autant que saint Hubert, autant du moins que le permettent les arrêtés préfectoraux : quant au cheval, il a possédé une superbe écurie et on vit ses couleurs triompher sur nos grands hippodromes.

Dilettante des Lettres et des Arts, il a écrit de saillantes critiques théâtrales qui parurent dans *La Nation* à ses heures de fortune et brosse des toiles, des aquarelles, qui valent surtout par leur note essentiellement personnelle et ne

détonnent nullement, du reste, dans la galerie qu'il ne cesse de grossir autant que le lui permettent ses loisirs et un budget que, réglementairement, il affecte à cette collection riche déjà de plusieurs belles œuvres signées Berne-Bellecourt ; H. Gibon ; G. Hyon ; Yarz ; Vogler ; Th. Rousseau ; F. Roubye ; G.-G. Caldéron ; Guillemet ; Raoul Bourguignon ; R. Cottret ; G. Collignon ; E. Vallée ; Dupré ; Dupeyron ; Remie ; J.-E. Goiffie ; Spatin ; quelques fortes études de J. B. Millet, dont l'une avec dédicace du maître à M. Rosé, et une série d'aquarelles du même peintre, etc...

Ses goûts artistiques et sportifs ne l'avaient cependant, jusqu'en 1895, conduit à se livrer aux armes, et non point, s'il vous plait, qu'il dédaignât le cliquetis du fer et les jouissances que donnent les fatigues des rencontres sous bois ; non. La seule, la vraie raison qui le tint éloigné des salles d'escrime fut le raisonnement que lui tinrent les professionnels qu'il eut l'occasion de consulter ; tous, sans exception, avaient rebuté ses goûts par cette phrase décourageante : « Oui,

monsieur, deux ou trois ans de bonnes leçons, — encore faudrait-il que vous eussiez de très sérieuses dispositions — alors seulement vous pourriez commencer l'assaut. » Et M. Rosé, embarrassé, dégoûté, perplexe, saluait, répondant invariablement : « Je verrai. »

« Oui, je verrai », se disait-il encore, dans la rue.

Cependant il ne pouvait s'expliquer le moti des longueurs de cet enseignement et cette satanée leçon : « Engagez l'épée... allongez le bras... fendez-vous ?... en garde !... » débitée sur le même ton nonchalant, toujours la même, se prolongeant des minutes et des minutes exactement pareille, sur des tempéraments divers, sans variantes ni dans l'Action, ni dans le Geste, ni dans l'Effort, ni dans la Parole !... l'horripilait.

L'Action, — réglée automatiquement au gré des moyens d'un élève, souvent poussif ou manquant d'entraînement et qui paraît devoir servir d'étalon à celle du maître qui la communiquera inconsciemment aux élèves qui suivront :

Le Geste, — qui devrait être ample, résolu, superbe, développé, théâtralement noble et conscient chez le maître ; mais qui, d'ordinaire sans galbe, racorni, étriqué, lourd, massif, maladroit, sans impulsion artistique, donne l'impression d'une affligeante parodie de la grâce ;

L'Effort, — qui doit tendre au développement de la vitesse et des réflexions subites, qui doit rajeunir la puissance, l'endurance des muscles ou les créer de toutes pièces, qui doit émoustiller l'orgueil, l'amour-propre ; mais qui reste terre-à-terre, calculé, froid, méthodique, ménagé, pesé comme marchandise précieuse gardée par la pire des avarices du « soi » : la flemme ;

La Parole, — qu'il faudrait à la fois engageante, excitante, mâle, chaude, vibrante, fébrile, claire, douce, persuasive, entraînante communicative : mais qui n'est qu'une série de sons projetés sans rythme, sans couleur, sur le même ton désagréablement lourd, mode bâtard, horriblement monotone, lâché par un manœuvre sans vocation que n'impressionnent

ni les joies de l'enseignenent, ni les aspirations de l'élève, ni la noblesse du métier.

M. Rosé avait vu ces précieux facteurs méconnus ou dédaignés; et, marri de ses constatations, mais amoureux sincère de l'épée, il méditait, quand un vent de hasard — je dois dire un bon vent — le conduisit nez à nez vers maître Baudry, qui lui promit incontinent de le styler en quelques mois et la bataille à bref délai. Ce qui fut dit fut fait: quelques bonnes leçons — leçons d'épée s'entend — au cours desquelles l'élève s'appliqua à saisir les conseils du maître, cela — louable et logique inversion — pendant que le maître faisait collaborer à son enseignement le tempérament observateur de l'élève et la bataille commença; les assauts publics suivirent de près, amenant un nouveau triomphe sur des lames haut cotées à la suite de chacun d'eux.

En effet, trois mois après, il soutenait la lutte publique à la salle de la rue d'Athènes et accablait son adversaire qui comptait sept ans d'armes. Cette victoire, dont les chroniques

parlèrent avec chaleur, fit demander M. Rosé pour l'assaut annuel que la Société d'Escrime de Reims donnait à quelques jours de là au cirque de cette ville et lui opposait le jeune professeur Metais, un gaucher classique et très estimé des salles parisiennes. Malgré les qualités techniques et combatives du jeune maître, l'amateur de quelques mois eut une supériorité très marquée et ce fut par une ovation que les Rémois remercièrent M. Rosé dès l'issue de la lutte.

A la veille du tournoi international de 1896, les salles durent se tâter entre elles, afin de connaître les champions que chacune d'elles pourrait mettre en ligne et soutenir, à cette solennité de l'épée, leur vieille réputation : à cet effet plusieurs rencontres eurent lieu, je citerai, à ce sujet, quelques critiques de ces réunions préparatoires qui mirent en présence nos plus réputés tireurs, au nombre desquels figurait M. Rosé, dont les touches heureuses firent sensation et le désignèrent comme devant y prendre part.

18 février 1896 *(du Petit Parisien)* :

Le monde de l'escrime est en ce moment passionné par la lutte engagée entre les vieilles méthodes d'escrime au fleuret et la nouvelle méthode d'escrime pratique à l'épée qui, nos lecteurs le savent, est due au maître Baudry.

L'escrime doit-elle demeurer un art de parade, de planche, ou bien devenir quelque chose de pratique, de rationnel, sans que ses qualités artistiques disparaissent?

C'est la question que se posent les diverses salles d'armes de Paris.

Pour la résoudre, au lieu de discuter théoriquement, elles matchent leurs meilleurs élèves contre ceux de la salle Baudry.

C'est ainsi que vient d'avoir lieu un assaut très intéressant (en un coup de bouton) entre trois champions du Cercle de l'escrime, qui étaient: MM. 'lAlbertd, Chaligny et Jacques Hébrard, et trois champions de la salle Baudry qui étaient : MM. Doumic, J.-M. Rosé et Ricchiardi.

M. Aurélien Scholl présidait la séance. Les assauts étaient dirigés par le colonel Derué, qui a proclamé les résultats suivants :

MM. Doumic et J.-M. Rosé, de la *Salle Baudry,* non touchés;

Ricchiardi, même salle, touché une fois;

Chaligny, d'Albert et Jacques Hébrard, du *Cercle de l'Escrime,* touchés chacun trois fois.

10 mars 1896 « *Le Soir* » :

La Société d'Escrime à l'Epée de Paris a tenu sa réunion mensuelle dimanche 8 mars à neuf heures et demie du matin, au Vélodrome Monceau.

Deux poules de 6 et 7 tireurs ont été organisées.

Les gagnants ont été : pour la poule de 6 tireurs : M. J.-M. Rosé sans avoir été touché.

Celle de 7 tireurs : M. F. Bastien par un touché, M. Ch. Davila était second par deux touchés.

11 mars 1896 (de *La Patrie*, sur le même sujet) :

La fête d'escrime en plein air organisée dimanche par la Société d'escrime à l'Epée de Paris a réuni un nombreux et brillant concours de tireurs et de public.

Deux poules ont été tirées. La première, de six concurrents, était *réservée aux vainqueurs des poules précédentes ayant gagné la médaille d'argent de la Société :* MM. Georges de Larivière, Francis Level, le marquis de Chasseloup-Laubat, Casimir et Fernand Semelaigne, J.-M. Rosé. Ce dernier, élève de l'Ecole d'escrime pratique (salle Baudry), est sorti vainqueur de cette *intéressante épreuve* sans avoir été touché par aucun de ses partenaires.

Cette victoire classe d'emblée M. Rosé parmi les champions tout désignés pour prendre part au concours d'épée du prochain tournoi international.

La deuxième poule de sept tireurs a été gagnée par M. Bastien également élève de l'Ecole d'escrime pratique, qui a été touché une seule fois.

Parmi les nombreux spectateurs, citons MM. le comte de l'Angle-Beaumanoir, E. de la Croix, comte de Rochefort, H. Hervegh, comte de la Beraudière, Ernest Carnot, député; d'Hausen, Maurice Faure, W. de Blest-Gana, Descubes et Thoulouse, députés ; Bertrand, Martin de Murat, d'Avila, etc.

Par ces quelques notes, il est aisé de se faire un compte exact de la valeur de cette jeune lame formée en quelques mois. Les amis et les adversaires de M. Rosé, qui sont aussi resté ses amis, ne le virent malheureusement pas prendre part au tournoi, malade, il dut se soigner et abandonner tout exercice jusque bien après le deuxième tournoi qui eut lieu en 1897. Ce n'est que vers le commencement de 1898, que, remis enfin sur pied, M. Rosé pouvait à nouveau fréquenter la salle et prendre part à quelques épreuves dont les chroniques sportives s'occupèrent ; je cite l'une du *Temps* de M. Louis d'Hurcourt, qui donne une physionomie exacte de la composition de la salle et de l'assaut qui eut lieu le 25 mars 1898 à *l'Ecole d'Escrime pratique*, et dans lequel figurait M. Rosé ayant comme adversaire, M. Armand Lusciez, fleurettiste bien connu de la salle Louis Mérignac.

25 mars 1898 « *Le Temps* » :

L'assaut présidé, hier soir, chez Baudry, par M. de la Croix, l'aimable et zélé président de la Société de l' » Epée de Paris », a eu d'un bout à l'autre le carac-

tère du succès. Pour la première fois, des tireurs de fleuret classés parmi les premiers, comme MM. Lusciez, Boisdon, Willy Sulzbacher, Louis Perrée, Joseph Renaud, venaient se mesurer en public avec les représentants de la méthode Baudry, dénigrée pendant si longtemps. Ils ont trouvé des adversaires dignes d'eux, de l'avis unanime des spectateurs présents, parmi lesquels MM. Thoulouze, Poincaré, Jules Legrand, Ernest Carnot, Marchegay, Dulau, Lavertujon, Saumande, Pourteyron, Bascou, députés et membres de la salle, les peintres Jean Béraud et William Dannat, Desmedt, le jeune maître belge. Lafourcade, Emile André, Robert, marquis de Chasseloup-Laubat.

Les assauts, limités à une durée de cinq minutes, en général, ont tous donné l'impression d'un réel jeu de combat, les adversaires gardant le sentiment de la distance, même dans les luttes les plus ardentes. « C'étaient de belles armes, disait un maître présent, comme un assaut de fleuret où l'on ne parerait qu'avec du fer, et non avec le bras, la tête ou le dos, comme cela n'arrive que trop souvent. » On ne peut mieux définir le jeu de combat et, par suite, les méthodes qui peuvent y préparer.

M. Lusciez (salle L. Mérignac), un joli tireur de fleuret, a fait deux beaux assauts avec deux élèves de Baudry, M. J. Bernard, en désavantage d'un seul point, et Rosé *qui l'a emporté de près du double*. M. le comte de Reverseaux, un jeune élève de Baudry, a tenu tête, sans infériorité à M. Boisdon, un vieux routier des poules à l'épée, au fleuret et au sabre, où il triomphe fréquemment. M. Willy Sulzbacher, qui s'adonne à l'épée depuis quelque temps, a bien tiré contre M. René Besnard, le fils du Ministre de la Ma-

rine, tireur d'avenir, déjà remarqué au dernier assaut du *Figaro*.

M. Louis Perrée avait accepté avec une bonne grâce parfaite de remplacer au dernier moment M. Thomeguex, qui devait tirer contre le jeune prévôt de la salle, Elie Dufraisse, et s'était fait excuser. Assaut superbe et d'autant plus intéressant que le jeune prévôt est un pur tireur d'épée n'ayant jamais fait de fleuret. Notre confrère Perrée, au contraire, élève de Ruzé, est un champion convaincu et autorisé du jeu dit de fleuret. La lutte, souvent interrompue par les bravos du public, a duré un quart d'heure, menée avec une vigueur et une clarté rares. Malgré la disproportion d'âges et de moyens, le jeune Dufraisse, âgé de dix-huit ans, l'a soutenue sans faiblir et même avec un ou deux coups de bouton en sa faveur, avantage insignifiant dans un assaut de cette durée, où les coups touchés ont été nombreux des deux parts.

La séance s'est terminée par un très bel assaut entre MM. Joseph-Renaud et Laborderie, un jeune professeur de Calais, appliquant la méthode Baudry, qui avait eut un certain avantage contre M. de Blest-Ganna à l'assaut du *Figaro*. Le jeu a été très serré entre adversaires de première force. M. Joseph-Renaud, souffrant d'une légère contusion au pouce de la main droite, a maintenu sa supériorité par un avantage de deux coups de bouton dans cette lutte terriblement disputée.

Il appert clairement de ces notes d'assaut prises sur l'heure, que M. Rosé n'a jamais été battu ; — mieux que ça ! dans toutes ces ren-

contres, il a presque toujours doublé les lames supérieurement classées qui lui étaient opposées.

Grand, élancé, froid, oh ! d'apparence seulement, car il est né dans un pays, Bordeaux, dont les vins généreux donnent du cœur aux plus timides, il a, malgré sa sveltesse confinant à la maigreur, un fond de résistance que décuplent son caractère réfléchi et la vigueur calme de ses trente-cinq printemps. Son jeu offre cependant des particularités assez étranges. Sans grande vitesse, semblant ignorer qu'il a des jambes, il doit ses victoires à la réflexion et à son bras. Réfractaire aux parades, les notions qu'il a de la distance et la science de l'à-propos lui permettent d'attendre une faute, un joint, un déplacement du poignet, un mouvement quelconque qui mettra une partie de votre individu à découvert ; c'est à cet instant précis que sa pointe au glissant de l'anguille et vite comme la flèche vous atteindra. Feignant, par prudence ou par étude, d'ignorer la gamme des parades et des attaques, il ne cherche ni le fer adverse ni l'action ; tom-

bant en garde, sa préoccupation unique est d'ausculter vos chances combatives et de les comparer aux siennes; vos moyens, vos défauts, il les définit, les résume d'un coup d'œil. Calme, sachant attendre, il brille par les résultats, par le nombre de « touches ». Ses succès, je les ai mentionnés plus haut, sauf, cependant, la première poule d'honneur qu'il gagna et qui a donné naissance à celles dites: d' «*Honneur* » que fait disputer depuis la *Société d'Escrime à l'Epée de Paris*.

Très écouté dans les cas litigieux, en matière de duel, il a servi de témoin, avec son ami A. Guyon, au sportsman bien connu Tomeguex, dans l'affaire qu'il eut contre H. Casella.

Très écouté dans le monde sportif; haut coté, ses décisions font article de foi; aussi, est-il à la fois depuis plusieurs années :

Membre du Comité de la *Société d'Escrime à l'Epée*.
Membre de la Société *Le fusil de chasse*.
Membre de la Société *Le Pistolet*.
Membre de la Société *Le Sabre*.



Société d'Escrime de Saint-Mandé

Société d'Escrime de Saint-Mandé

Elle compte six années d'existence. Son président, M. Henri Pelliot, est un fanatique des armes et a su grouper autour de son nom des amateurs très sympathiques. Son professeur, M. A. Thomas, qui tient, à Paris, la Salle des Capucines, a su former aussi bien à Saint-Mandé qu'à la salle parisienne de très bons tireurs. Cette Société fait disputer de nombreuses poules à l'épée. Le groupe ci-contre a été pris à celle donnée le 1er juillet 1898 et ce fut M. Henri Pelliot qui en sortit victorieux.

Les concurrents ou membres présents figurant sur le groupe sont : MM. Saillant, Binet fils, Delaugardière, René Lacroix, Delétang, M. Gourdault, capitaine Branca, Dr Duhamel, Boisdon, Gauchet, Gaveau père, Gaveau fils, Paton; Penin, Moullé, Henri Pelliot, Hardy,

Paul Pelliot, Crozet, Faillot fils, Evrard, professeur Thomas et ses deux fils.

Les membres actifs de la Section d'Escrime sont : MM. Dr Duhamel, Gaveau père, Gourdault, Bologuel, Gaveau fils, Pelliot, Faudieux, Diolé, Hardy, H. Moullé, M. Moullé, Dostal, Monnin, Munier, Léeuyer, Girardin, Dennery, Hirschmann, Davost, Philippe.

C'est en 1893 que fut créée la Société d'Escrime et de Tir de Saint-Mandé. A cette date déjà reculée le Bureau se composait comme suit :

Président : M. Docteur Duhamel;
Vice-Président du Tir : M. Quihou;
Vice-Président de l'Escrime : M. Gaveau père;
Trésorier : M. Libian;
Secrétaire : M. Gourdault;
Assesseurs : MM. Gaudin, Bigot.

A ce Bureau se joignait la collaboration de MM. Pelliot, Gaudin, Mauroy, etc.

Dès le début, l'enseignement de l'escrime fut confié au professeur Thomas, qui n'a cessé de faire progresser les membres de cette Société dans laquelle se rencontrent de bons tireurs. Les assauts qui se donnent à Saint-Mandé sont très

courus des amateurs de nos salles parisiennes.
Les nombreuses poules à l'épée, qu'elle fait disputer dès qu'avril montre le bout de son nez, sont aussi très suivies.

La salle d'armes, située 6, rue Bérulle, est confortablement installée et charmant l'accueil que les invités y reçoivent.



Groupe d'une Poule donnée par M. Spinnewyn

SALLE SPINNEWYN

Le 9 mai 1897, le professeur Spinnewyn réunissait, à Becon-les-Bruyères, les tireurs représentés dans le groupe ci-contre, à l'effet de disputer une Poule.

C'est M. Eugène Laureau qui fut vainqueur.

Les autres combattants, très connus du monde des armes sont :

MM.

1. Marquis de Chasseloup-Laubat.
2. Briffaut.
3. H. de la Grange.
4. Léon Bouché.
5. E. Laureau.
6. A. Spinnewyn.
7. d'Hausen.
8. Dr Sémelaigne.
9. Robert.

MM.

10. Thomeguex.
11. C. Sémelaigne.
12. Richard Popp.
13. Pol Neveu.
14. G. Voulquin.
15. E. de la Croix.
16. M. Gaucheron.
17. L. Bloch.
18. Professeur Tixier.
19. Paul Chaigneau.
20. Adrien Guyon.



Gaucheron (Marcel)

GAUCHERON (MARCEL)

M. Gaucheron — bel et surprenant ténor d'escrime — est né à Paris, le 6 mai 1878. Vingt ans à peine ! Donc, comme les peuples heureux, pas encore d'histoire, si ce n'est cependant qu'il sort de Condorcet, qu'il fait actuellement son droit et qu'il menace de vouloir tenir dans les armes la place que tient avec tant d'éclat dans la littérature contemporaine l'auteur aimé du *Roman d'un brave homme*, de *l'Homme à l'oreille cassée*, du *Roi des Montagnes*, M. Edmond About, de qui il est neveu.

Ce jeune sportsman commença les armes pendant qu'il était au Lycée Condorcet, avec M. Paul Ruzé.

A la mort de ce regretté maître, qui avait eu juste le temps de lui donner les premiers principes de la mise en garde, il continua avec les

professeurs Yvon et Masselin. Cependant, frappé des avantages que les tireurs d'épée paraissaient devoir prendre sur les fleurettistes, il résolut de s'adonner sérieusement à l'escrime pratique ; aussi, dès ce jour (décembre 1896), se faisait-il inscrire chez maître Spinnewyn qui, déjà, travaillait à la transformation de son jeu ; transformation, qui, on le sait, lui procura la victoire au Tournoi International.

De belle taille, robuste, vigoureux, enclin aux exercices physiques, M. Gaucheron ne tardait pas à pénétrer les secrets de l'épée ; et, tenant bientôt tête aux plus experts en cette science, son maître et ses camarades le décidèrent à venir essayer sur le pré ses réussites de salle d'armes. Une poule fut donc organisée à cette intention aux environs de Bezons ; mais les effets d'un vaste horizon et de cette éclatante lumière du plein air qui feront toujours défaut aux salles d'armes et paralyseront les débuts des meilleures lames surprirent tant et si bien notre jeune tireur qu'il ne put même se classer à cette épreuve.

Marri, contrit, mais non découragé de cette

déconvenue, il jugea que c'était moins à l'habileté de sa main qu'à la notion des distances qu'il devait attribuer son insuccès.

Obstiné comme il convient à tout artiste qui a conscience de son savoir, il sentit qu'il fallait multiplier les sorties afin de faire le pied au glissant du terrain et habituer l'œil à voir les objets sous leur réelle tonalité. Dès lors, et afin surtout de corroborer son acquis de salle sur des tempéraments divers et sur le seul terrain qui convienne au vrai jeu de cette arme, M. Gaucheron se faisait admettre (octobre 1897) à la *Société d'Escrime à l'Epée de Paris*.

Les succès ne se firent pas attendre ; en effet, passant rapidement des *Juniors* dans les *Seniors*, il a gagné deux poules dans cette dernière catégorie, l'une en décembre 1898, l'autre en février 1899.

M. Gaucheron s'est, plusieurs fois, fait applaudir en public, notamment en tirant contre MM. Michon, Monestier, Ramon Fonst, Willy Sulzbacher.

M. Gaucheron fit partie avec ses camarades Willy Sulzbacher et H. Georges Berger, de l'équipe gagnante de l'A. V. F. au Challenge d'Epée de 1898. Prix Jean de Goldstein.

Tireur haut classé, il exécute avec l'épée toute la gamme des parades et des attaques qu'on rencontre chez un bon fleurettiste ; c'est vous dire combien son jeu fait impression sur le public et combien il doit surprendre ceux qui, contrairement au bon sens, s'imaginent que tout tireur d'épée est conséquemment un ferrailleur. Un ferrailleur !... tenez, aujourd'hui même, 28 mars, date où j'écris ces lignes, j'ai vu, chez maître Spinnewyn, combattre vingt-cinq minutes durant M. Gaucheron contre M. Timperi Romolo, le jeune et très classique italien, que jeta dernièrement sur Paris l'École Magistrale de Rome. En ces vingt-cinq minutes d'acharnement de part et d'autre, j'ai constaté *deux seuls coups doubles* ; quant aux touches, elles sont, certes, nombreuses. On tirait en salle et les tireurs étaient loin

de se douter que j'en faisais le pointage ; il se résume comme suit :

M. Gaucheron touché 14 fois.

M. Timperi touché 18 fois.

Il convient de dire qu'un peu plus des deux tiers de ces « touches » venues en partie sur d'habiles préparations, sont arrivées au corps, M. Gaucheron a donné dans cet assaut la véritable mesure de son talent et, aussi, de sa réelle puissance.

Arrivé tout jeune à un degré de force ou d'autres ne parviennent qu'à un âge très avancé, M. Gaucheron restera je crois longtemps en forme pour le plaisir des camarades qui lui donnent la réplique, et, aussi, disons-le, pour les joies de maître Spinnewyn.



WILLY SULZBACHER

Salle Spinnewyn

SULZBACHER (Willy)

Un jeune escrimeur, ou plutôt un escrimeur, qu'on a connu tout jeune et dont on voudrait nier, par cela même, les fines moustaches noires ombrageant gaillardement sa lèvre supérieure depuis quelques temps déjà. Dès le collège, il fut, encore tout petit, plusieurs fois empereur, parbleu! élève des Ruzé, il ne pouvait moins faire que d'enlever des prix; aussi, à l'un des concours donnés à Condorcet gagnait-il celui dit : « Fradin-Letainturier » mais que tout cela est déjà loin.

De petite taille, il se sert merveilleusement de ses jambes, tire d'allonge et en marchant. Possède un jeu de tempérament qui, secondé par un réel savoir des armes, lui assure une fort belle part dans les assauts qu'il livre contre les jeux les plus divers. Combat également bien

le jeu italien, qu'il a étudié avec maître Conte.

Attaqueur et combatif au possible, il se plaint de ne pas savoir aller plus doucement, de ne pas savoir attendre et d'accepter souvent du hasard, dont les coups sont si incertains, des chances qu'il eut pu, mieux calculées, avec moins de précipitation, faire tourner à son avantage. Sympathique au public par sa courtoisie, il a pu tirer avec la plupart des amateurs de sa génération et produire d'excellentes passes d'armes.

Membre fondateur de *La Jeune Épée*, dont il fut le secrétaire pendant cinq ans, il eut à ce propos l'occasion de tirer à l'un des assauts de cette Société contre maître Bougnol, le si fort professeur de la Salle Ayat. De l'aveu même de tous ceux qui assistaient à cette séance, il reste, sans contredit, que ce déjà réputé maître, a rarement rencontré un adversaire amateur aussi digne de son magnifique talent.

Willy Sulzbacher fait des armes pour le plaisir que donne la course aux assauts, aux tournois.

Dans cet ordre d'idées il a pris part aux deux dits : Internationaux et fut chaque fois remarqué : au premier, en 1896, il eut comme adversaire M. Lefort, un des fameux élèves de M. Desmetd ; mais, Sulzbacher n'eut pas de veine, son apparence juvénile l'empêcha d'être choisi pour figurer dans le lot des concurrents des derniers jours.

Plus tard, il prit part aux tournois de Lille et de Roubaix d'où il sortit lauréat. A fait de nombreux assauts en province, Bruxelles, Mantes, un peu partout où l'on escrime.

Fut un jeune mousquetaire à l'assaut historique de la *Société d'Encouragement de l'Escrime* et tua Joseph Renaud, qui, somme toute, ne s'en porte pas plus mal. Fait de l'épée de combat à la Salle Spinnewyn et a été plusieurs fois vainqueur des poules en plein air, notamment à l'une de la Société d'Encouragement.

Sportman invétéré, fait de la boxe anglaise et française et de la bicyclette et appartient à l'Association Vélocipédique Internationale dont il a fait triompher les couleurs en tant que mem-

bre de l'équipe gagnante du Challenge d'Epée.

S'est dévoué énergiquement à la propagation de l'escrime et est parvenu à fonder une section à l'A. V. I.

Chroniqua aux *Sports Athlétiques*, au *Cycle*. Actuellement tient au courant des choses de l'escrime, les lecteurs du *Triboulet*, du *Gil Blas* et de *La Volonté*.



CAPITAINE THIMM

Capitaine C.-A. THIMM

Le capitaine C.-A. Thimm, anglais, est l'auteur érudit d'une importante bibliographie d'Escrime et de Duel, qui passe pour contenir la plupart des ouvrages connus, et qui vient d'être nouvellement éditée et ornée d'excellents portraits.

Il est le troisième des quatre fils de M. Franz Thimm, le littérateur bien connu qui a publié d'intéressants ouvrages sur l'école de Shakespeare; élevé à King's collège, il termina ses études en France, en Allemagne et en Italie. — Très bien doué pour les exercices du corps, M. Thimm s'est mainte fois distingué dans les luttes de football, cricket, courses et rowing, dans lesquelles il a remporté plus d'un prix. — C'est le vieux professeur Bertrand, mort récemment, qui, le premier lui mit le fleuret à la main, et c'est au capitaine Hutton, son ami, qu'il doit la pratique de l'ancien jeu d'Escrime anglaise, avec rapière et bouclier, dont il donne des

démonstrations, pleines de style et d'élégance, qui sont très goûtées du public londonnien. — A ces différents titres, le capitaine Thimm joint ceux de capitaine commissionné d'un bataillon de volontaire de King's Royal Rifle Corps, et d'instructeur au National Rifle Association. — Journaliste à ses heures, le capitaine Thimm fut un des membres de la direction éditoriale du « New-York Herald ». C'est, dans le monde des armes, une notoriété, par sa compétence et son érudition documentée.



Vital-Lebailly

VITAL-LEBAILLY

Après avoir fait un très sérieux stage à l'Ecole de Joinville-le-Pont et décroché son brevet, M. Vital-Lebailly passait maître au 82e de ligne. Rentré dans la vie civile quelque temps après, il passait chez M. Mérignac père, puis chez le fils de ce dernier, Louis Mérignac, où il resta deux ans. Laissant M. Louis Mérignac, il entrait à l'*Ecole d'Escrime Française* de la rue Saint-Marc et y enseignait également deux ans. Pendant quatre ans de son professorat exercé au milieu des premières lames connues, M. Vital-Lebailly eut l'occasion de tirer avec la plupart des maîtres et amateurs haut classés de la capitale, et d'affirmer sa réelle valeur de tireur et de démonstrateur.

Cependant, le *New-Orléans-Club* de la Nouvelle-Orléans, l'enlève à l'Ecole d'Escrime Française. Pendant les trois ans de séjour qu'il fit à

la Louisiane, M. Vital-Lebailly sut faire aimer la méthode française et fit apprécier surtout la supériorité qu'elle possède sur ses concurrentes d'Italie ou d'ailleurs; mais, épris de nouveaux voyages ou fatigué de la Nouvelle-Orléans, il revient en France pour repartir néanmoins quelques jours après à la Havane, qu'il ne tarde pas à abandonner pour le *London-Fencing-Club*. Ce fut là son chemin de Damas, car voilà bientôt dix ans que maître Vital-Lebailly occupe ce poste très envié, ma foi!

Froid, ou du moins d'apparence, régulier, méthodique, possédant bien son art, ce maître a pu, sans viser au championnat, donner vaillamment la réplique aux nombreuses illustrations françaises et italiennes attirées à Londres dans le cours de ces dix dernières années. Il a notamment tiré contre le chevalier Pini dans un assaut organisé spécialement à son intention par M. Philippe Bourgeois. Disons, en terminant, que M. Vital-Lebailly ne sortit pas diminué de cette rencontre avec le fougueux maître italien.



GUSTAVE VOULQUIN

VOULQUIN (Gustave)

Petit, nerveux, moustaches relevées et 46 ans. Fils, arrière petit-fils, neveu de soldats, — en sa présence, ne touchez donc pas à l'armée, à ses pompes, à ses œuvres. L'air rébarbatif avec les inconnus, même un peu féroce au premier abord, par suite, sans aucun doute, de son ouïe un peu dure. Au demeurant très courtois, très correct, ce qui lui vaut des amis dans tous les camps et, aussi, dans tous les mondes. N'a jamais quitté le Cercle d'Anjou dont il est un des fondateurs avec MM. Edmond Dollfus, comte de Dion, baron d'Ivernais, Hunebelle, etc., etc... Professe à l'égard de maître Ayat et de sa méthode, une louable et sincère admiration.

Ami de Paul Déroulède depuis 1867, l'a suivi à la Ligue des Patriotes et dans toutes ses manifestations. Escrimeur acharné, sa première rubrique des armes remonte à l'année 1883, et

parut dans le journal *Le Drapeau*. Actif, bouillant, chauvin, la Ligue des Patriotes dissoute, ne pouvant se résoudre à l'inactivité, s'est occupé de Tir et en a développé le goût.

A mené une campagne acharnée dans les journaux : *La France Militaire*, *L'Avenir Militaire*, *La Cocarde*, *La Patrie*, *le Gland*, *La Libre Parole* contre les Sports Athlétiques et Olympiques. Par contre est allé aux Congrès de Bordeaux, de Caen, de Besançon, pour lutter en faveur de l'avancement des sciences et des exercices utiles, pratiques : *Escrime*, *Tir*, *Gymnastique*, *Equitation*, *Natation*, *Boxe* ; s'est attiré, par là, quatre ou cinq affaires.

Entre temps il fondait, avec le comte Clary, la Société *Le Pistolet* ; avec MM. Gaston Legrand et Paul Manoury, *Le Fusil de Chasse* ; avec son ami Daniel Cloutier, la *Société d'Escrime à l'Épée* ; enfin, avec son ami Adrien Guyon, la Société *Le Sabre*. M. Gustave Voulquin est de tous les assauts, de toutes les réunions d'armes, — je pourrais dire de tous les

duels, dans celui qui eut lieu notamment entre MM. Edouard Drumont et Georges Clémenceau, c'est à lui qu'échut la lourde responsabilité de diriger le combat.

Vient de publier, chez M. Flammarion, un livre d'une utilité incontestable sur les Sociétés civiles de tir. Dans un petit volume et ce titre modeste : *Le Tir*, on trouve l'histoire et la pratique de toutes les armes portatives de guerre. Ce précieux manuel est suivi de quelques conseils sur le duel au pistolet.

Malgré toutes les Sociétés qu'il créa, malgré la part de situations en vue qui pourraient lui échoir comme un hommage de l'une ou de l'autre de ces Sociétés, Gustave Voulquin n'a jamais rien été ; et, j'ajoute que, s'il acceptait d'être quelque chose, ce ne serait qu'en des temps meilleurs.



Vicomte ADOLPHE DE WESTHEIMER

WESTHEIMER (Vicomte ADOLPHE DE)

L'un des jeunes de la salle Leconte-Cherbouquet et pourtant vétéran du fleuret. Vétéran? Oui, vétéran, puisque, cette année même, M. de Westheimer fêtera ses noces de *fer*, soit sa vingt-cinquième année de travail d'armes. En effet, c'est avec le maître Hyacinthe Vieuville que ce sympathique escrimeur reçut l'initiation. Sous un tel professeur les progrès furent rapides au point qu'en quelques années, ce fut un véritable triomphe quand eurent lieu les premiers assauts contre des lames sérieusement cotées.

Lorsqu'il y a bientôt huit ans MM. Leconte et Cherbouquet succédèrent à M. Hyacinthe Vieuville, M. de Westheimer accorda sa confiance aux jeunes maîtres; et ce furent de nouveaux efforts de la part de l'un aussi bien que de l'autre vers ce but louable que nous appelons la « perfection. »

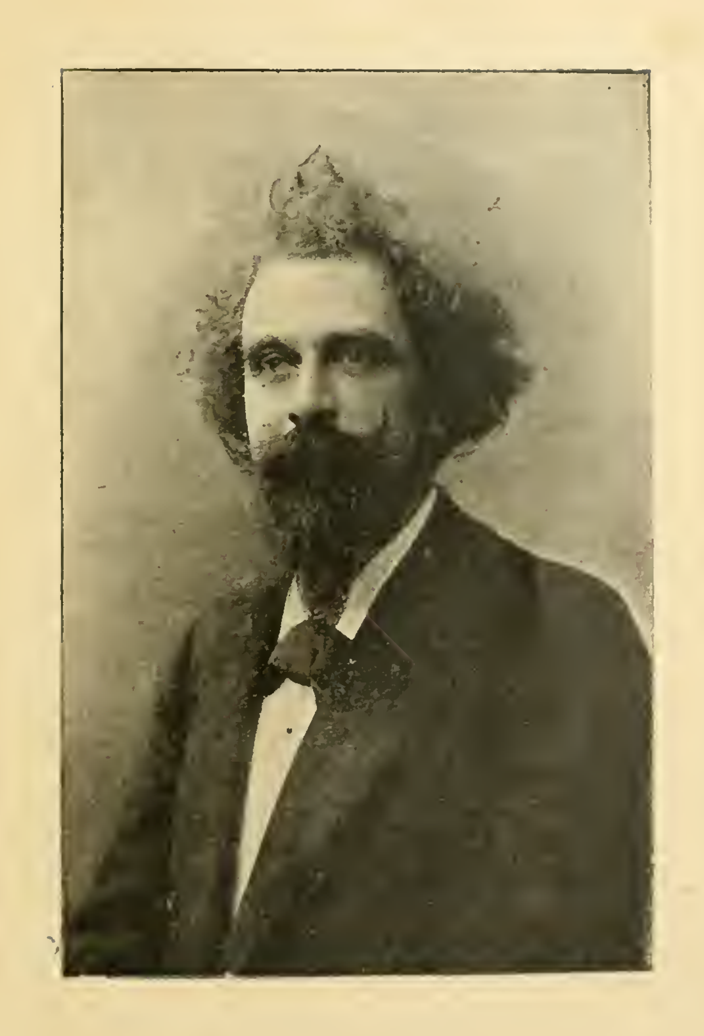
Combatif, nerveux, robuste, actif, M. de Wes-

theimer n'eut qu'à suivre l'impulsion de son tempérament trempé pour les luttes afin d'arriver à battre facilement de redoutables adversaires. Son jeu, fait surtout d'allonges et de coups simples, lui permet de croiser le fer et de briller même contre des tireurs au faire embrouillé, filandreux ou réputés incommodes. Un coup droit, d'une puissance et d'une pénétration imparables, le sert surtout à merveille sur les préparations adverses, dont il saisit et devine les déplacements de main absolument tels que s'il les eut commandés, Fort en technique, engage indifféremment dans toutes les lignes ; cependant, si, pris en quarte — une de ses lignes d'affection — vous vous laissez entraîner à doubler sur ses tendances à prendre le contre, poussez ferme, faites en sorte de passer vos feintes de volée et touchez, car, sans cela, la riposte directe, après deux contres rectilignes, vertigineux, ne peut manquer de vous échoir.

Tireur agréable et courtois, M. de Westheimer croise le fer avec tout le monde — avec les forts

surtout ? — Mais ne dédaigne pas offrir le combat aux jeunes, aux débutants : qu'il taquine, dresse, émoustille, en un faire paternel.

Roi du fleuret, tire souvent avec MM. Kehlberger, Charpillon, Chalumeau, Wassermann, Nehaus Théophile : et, somme toute, contre les premières lames de la salle. Alors, si vous passez chez MM. Leconte et Cherbouquet, vous vous direz : « C'est donc ici l'Académie. »



Zo d'Axa

ZO D'AXA

« Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. » Il n'est pas qu'eux, sans doute, à mériter ou à usurper ce privilège. Ci et là des bonheurs individuels ou collectifs à qui ne manquent ni l'histoire ni même les histoires : Zo d'Axa, le fin, robuste et brillant polémiste, en collectionna beaucoup pour sa part et des mieux contrastées du monde et de par le monde aussi. Tenons-nous à rappeler les principales étapes?... Ce fut d'abord la belle et panachée initiation aux luttes des idées où d'Axa se dépensa de tout l'effort généreux et élégant d'une vingtième année qu'il garda distante également des molles chansons à la lune de Joseph Delorme et des gambades de facile héroïsme métaphorique des Junius Brutus de taverne. Puis vint le contact avec les réalités d'une société que le futur écrivain de l'*Endehors* avait jugé incontinent inique, sans vrai fondement, sans excuse dès lors parce qu'elle ne se

base que sur l'étroite complicité des intérêts matériels, des appétits grossiers, des cruautés lâchement et bassement égoïstes. D'Axa toutefois, muni dès sa virile éclosion d'une âpre et calme philosophie où le mépris se mêle d'un joli sourire décisif, ne se prodigua pas en vaines escarmouches :

« Peu d'actes mais de pleine et précise signification », telle devrait être sa devise.

De la livrée des armes dont il ne se laissa qu'effleurer et qu'il jeta bas d'un geste à la Trivulce, le Trivulce des journées florentines, il ne voulut pas conserver d'autre amertume, car il en fit une préface originale à des aventures cosmopolites dignes d'un Décaméron tout moderne. Puis encore il donna mieux de son ardeur curieuse et de son impassibilité narquoise ensemble à ce fameux *Endehors* qui reste une date ou une parenthèse précieuse dans les annales du Journalisme. Ce périodique d'une tenue littéraire parfaite et d'une singulière audace d'expression et de pensée, offrit l'exem-

ple de la première tentative qui ait été réalisée de la feuille, juge et non partie qui s'envole par dessus les faits divers au lieu d'y traîner, qui en absorbe de haut en bas la morale au lieu d'en refléter les terminologies et les coq-à-l'âne contradictoires. Le croquis descriptif y trouvait place entre la preste analyse et la synthèse d'inexorable justesse, par conséquent rude à toute secte.

On sait les trop brèves destinées de ce « pamphlet » — soit dit sans emprunter le mot à ces messieurs les Magistrats. — De 1891 à 1893, sans conteste ni comparaison possibles, ce fut vraiment le modèle des pamphlets.

D'Axa, d'ailleurs, n'eut pas, au besoin et même sans besoin, esquivé l'occasion de rompre son succès à l'heure exacte où il avait acquis son point de netteté et son entier rayonnement. Ainsi vont de concert le plaisir et la force de ce délicat dont les haines non plus que les rêves n'insistent, justement parce qu'ils s'abandonnent volontiers et aisément au dégoût de l'application assassine ou gaspilleuse d'idéal. Non qu'il y ait là

moindre tendance au pessimisme où à son cousin germain le snobisme, dans cette disposition franchement marquée au : « Glissez, mortels, n'appuyez pas ». Un individualisme hautain et de source supérieure à ce qu'en peuvent imaginer les badauds, forme la règle à quoi se tient ferme l'auteur de tant de pages nerveuses, ramassées et abstraites sous leur allure d'impromptu.

De Mazas à Jérusalem, où ses yeux se sont emplis des ruines et des résurrections des choses, d'Axa a jeté à l'air libre son analyse directe, immédiate, dégagée des routines et des vains souvenirs au point qu'elle nous rend la claire vue du monde en tout un homme : et, par une simplicité exquise, nous restaure l'art originel et sa puissance de trancher et de retrancher avant les académies et les bréviaires...

Au bref, la meilleure aventure de ce vaillant désabusé, de ce compliqué, très simplement vainqueur des plus obscurs imbroglios, c'est lui-même.

Maintenant, au jour le jour, de sa plume acérée, d'Axa burine *La Feuille* où se retrouveront, certes, les notations de l'Époque, les plus personnelles et les plus aiguës. C'est de la pointe sèche, de la pointe et de la contrepointe!

Si le style c'est l'homme, le fleuret et l'épée n'ont pas un plus mince droit d'expression. Eveil ardent et mesuré, solidité, prompte décision, endurance et coquetterie sobre suivent d'Axa de *La Feuille* à la passe d'armes. Comme il bat les professionnels de l'encrier par la seule grâce de son goût où il abrite les exaspérations de sa conscience, il tient l'épée rapide, en ligne quoique voletante et comme narquoise dans la fougue même des assauts. On dirait un preux de la Renaissance isolé mais non pas perdu dans le chaos de la démocratie moderne...

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Portraits et Groupes

TABLE DES MATIÈRES

Texte

Imprimerie CALBA, CABASSE et Cie, 17, rue d'Hauteville, Paris



